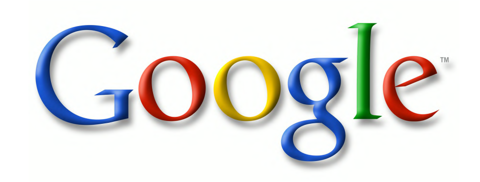
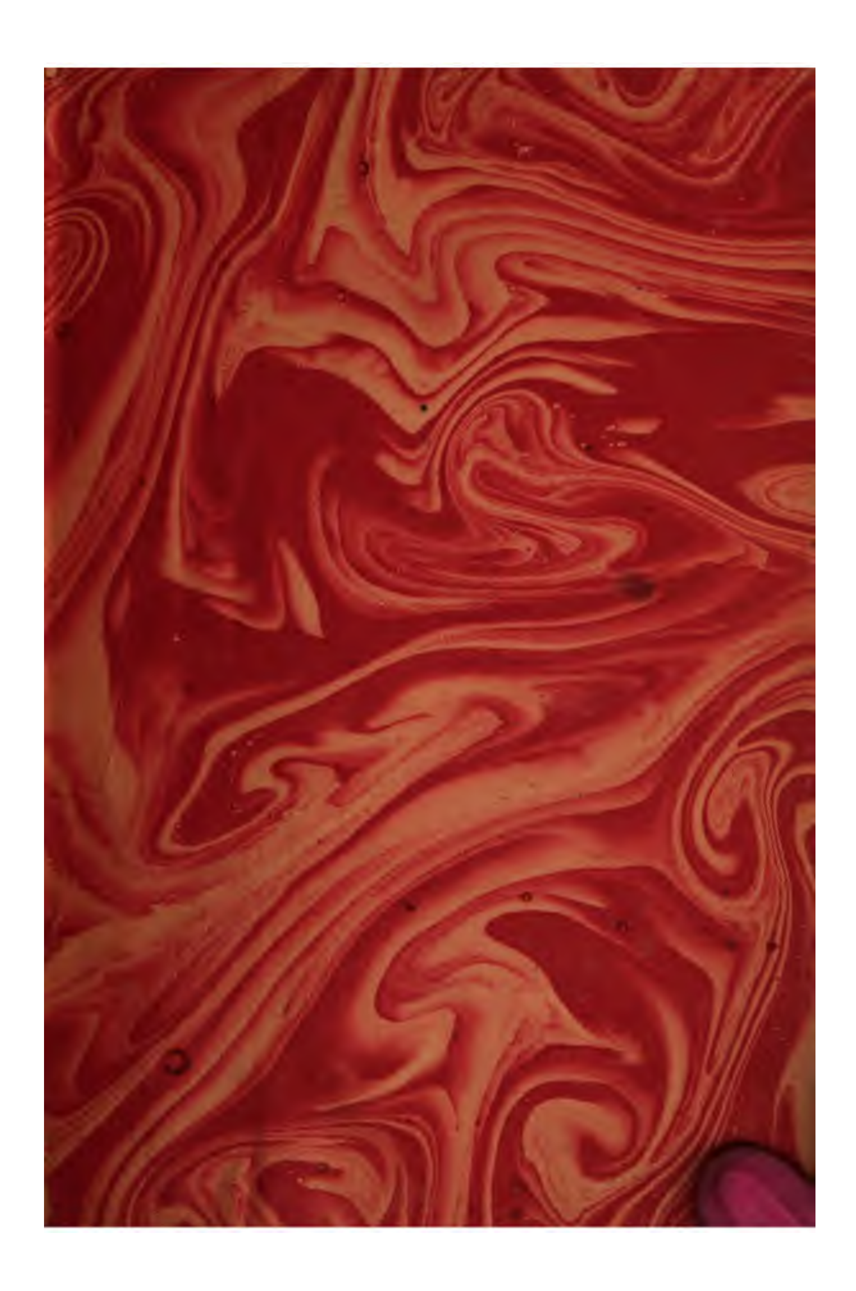
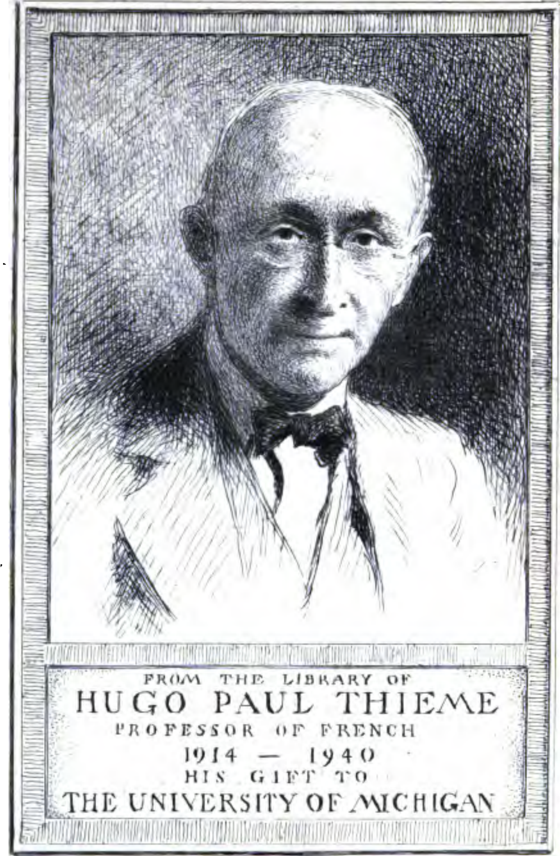
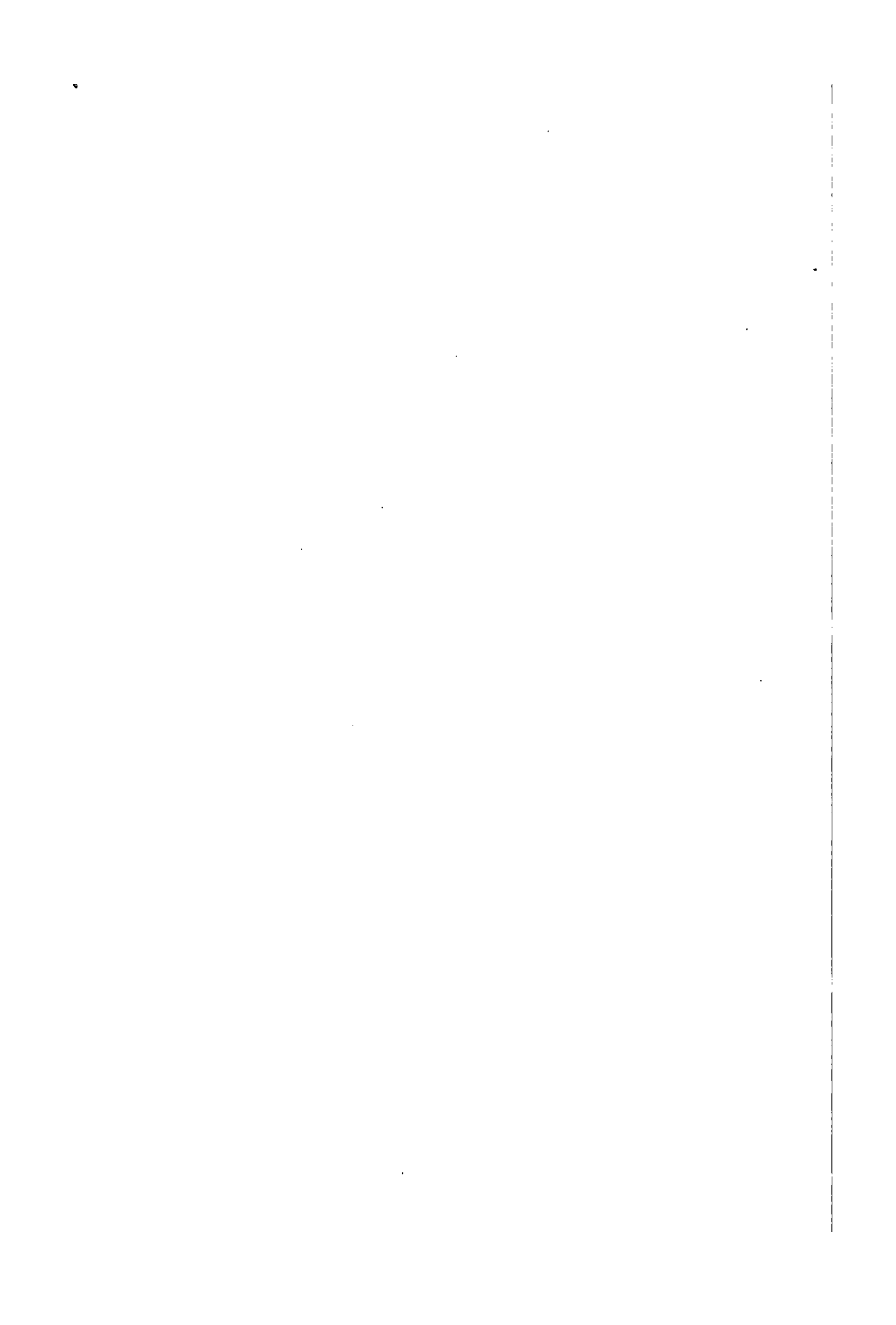



A 3 9015 00368 193 2
University of Michigan – BUHR


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN





ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

SEIGNEUR DE BONDAROY

Publiées d'après des documents inédits

PAR

RENÉ DE MAULDE
Ancien élève de l'École des Chartes



PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2

—

1879

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

100 exemplaires, papier de Hollande.
250 — — Vélin.

Le nº de l'exemplaire est au tome *

Mayenne, Typographie A. Derenne.

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

SEIGNEUR DE BONDAROY

Publiées d'après des documents inédits

PAR

RENÉ DE MAULDE

Ancien élève de l'Ecole des Chartes.

ÉPITRES. — HYMNES. — CARTELS.
ÉPIGRAMMES. — ÉPITAPHES. — ÉLÉGIES.
CHANSONS. — SONNETS D'AMOUR.

> Dieu qui habite au ciel a tousjours en soucy
> Ceux qui aiment justice et qui la font aussy :
> Et tousjours en honneur florissent leurs enfans,
> Et ne meurent jamais qu'assoupis de vieux ans.
>
> RONSARD.

PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR,

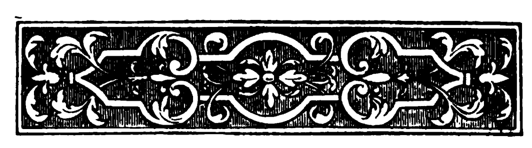
2, RUE DES POITEVINS, 2.

1880

REMONSTRANCE

POUR

LE ROY CHARLES IX



NOTICE

PREMIÈRE œuvre de Jean de la Taille, la *Remonſtrance* a obtenu un vif succès, et outre l'édition qu'en a donnée le poëte, en 1572, dans le premier volume de ses Œuvres, à la suite de *Saül le Furieux* (Paris, Frédéric Morel, petit in-8o), on en compte huit éditions, toutes de format in-8o.

1o *Remonſtrance pour le Roy à tous ſes ſubjects qui ont prins les armes,* par I. D. L. T. D. B. (Jean de la Taille de Bondaroy), escuyer, à Paris, de l'imprimerie de Frédéric Morel... 1563, avec privilége du 19 octobre 1562 en faveur de M. Jehan de la Taille, escuyer, 8 ffos ;

2o Autre édition de 1563, chez le même, mêmes conditions ; elle ne se distingue de la précédente que par de légères modifications dans la composition, notamment dans la composition du *privilége* ;

3o *Remonſtrance* etc., par I. de la Taille, à Lyon, par Michel Jove, 1567, avec permission, 15 pages, in-8o. Édition courante, sans privilége ;

4° *Remonstrance* etc., par J. de la Taille, escuyer, à Paris, de l'imprimerie de Frédéric Morel... 1568. Même privilége que ci-dessus. 8 ffos;

5° Mêmes conditions, même éditeur, 1569;

6° Mêmes conditions, même éditeur, 1570;

7° *Remonstrance pour le Roy à tous ses subjects a fin de les encliner à la paix,* reveuë par l'auteur et accommodée pour les premiers et derniers troubles, à Paris, de l'imprimerie de Frédéric Morel... M.D.LXXI, avec privilége du Roy. — C'est celle que nous suivons, en indiquant en note les différences qu'elle comporte avec la rédaction primitive. Le privilége imprimé au verso du 8e fo, en date du 18 octobre 1570, contresigné *H. de Varade,* est un privilége général pour les *Œuvres poétiques de M. Jean de la Taille de Bondaroy, gentilhomme du païs de Beauce, desquelles œuvres la présente remonstrance a esté extraicte...* 8 ffos in-8°.

8° *Remonstrance pour le Roy à ses subjects sur la rébellion qui se faict en plusieurs endroictz de la France, & à ceux qui ont pris les armes contre sa Majesté,* par I. D. L. T. E. (J. de la Taille, écuyer), à Paris, pour Michel Buffet... 1580, avec permission, 14 pages in-8°. Cette leçon, sensiblement différente des précédentes, est suivie d'une petite pièce royaliste, sur les *Misères de la France,* qui n'est pas de notre poète.



AU ROY

CHARLES IX (1)

Sire, l'estat où chacun est naguères retombé (2) par je ne sçay quel désastre m'a semblé si piteux que, pour le donner entendre & le faire mieulx peser, j'ay osé emprunter l'authorité de vostre nom, jugeant ne pouvoir plus dignement, sans aucune Passion (3) *qui tousjours se monstre de Raison ennemie, discourir de tel propos que par vostre Majesté mesme & ne le pouvoir consequemment mieux addresser qu'à icelle que j'oze faire parler, mesmes en toute douceur & courtoisie qui luy est familière, envers laquelle la simple rondeur dont j'escris pourra facilement excuser ce libre discours comme ayant mesmement esté fait parmy les armes* (4). *Et la plus grand'faute que j'y pense avoir faicte est de ne vous faire parler, Sire, avec*

(1) Les variantes que nous indiquons en note sont celles de la rédaction primitive (1563), sauf indication contraire.

(2) Est à présent réduict.

(3) Affection.

(4) Parmy les armes, durant le long séjour de vostre camp près Bloys — *phrase supprimée dans l'édition de 1580.*

assez de sçavoir & d'éloquence, veu la gentillesse assez cognue de vostre esprit, qui surpasse d'autant le mien & vostre aage mesme, comme vous me surpassez en grandeur (1), *Sire, mais qu'il ait pleu à ce grand seigneur des Roys d'appaiser ces tempestes, en regardant vostre Royaume en pitié, vous pourrez rencontrer trop plus de plaisir en d'autres choses que j'ay de meilleure estoffe comme en une tragédie que j'ay faicte selon le vray art, de la mort misérable du Roy Saül, dont parlent les Sainctes Lettres, lequel, bien qu'il ait esté le plus malheureux* (2) *prince du monde, auroit toutefois trop d'heur si par vostre commandement venoit (estant accompaigné d'une mienne comédie faicte de mesme) à se monstrer devant vostre Majesté en* (3) *un théatre qui fust un peu plus paisible que celuy d'à présent, où se jouent tant de piteuses tragédies.*

De vostre Majesté trés-humble & obéissant serviteur,

J. DE LA TAILLE DE BONDAROY (4).

(1) *La préface de l'édition de 1580 s'arrête là.*

(2) Chétif.

(3) Sus.

(4) *Cette formule et cette signature sont absentes dans les autres éditions.*





LAVTHEVR MESME, AV LECTEVR

Tu peus icy me voir du tout, Lecteur,
Me voir en face, en l'eſprit, & au cueur,
(A fin que mort, ie puiſſe immortel viure.)
Par ce portrait tu peus voir mon viſage
Tiré au vif, mon eſprit par ce Liure,
Et par la Guerre, ou je fus, mon courage.

IN VTRUMQUE PARATVS



REMONSTRANCE POUR

LE ROY

A TOUS SES SUBJECTS

A fin de les encliner à la paix (1)

Je ſçay bien, mes ſubjeɛts, qu'oyant ici mes plaintes
Vous pourrez tout ſoudain croire qu'elles ſoient faintes,
Vous arreſtant tout court dès le commencement,
Et puis hauſſant le chef, pour l'eſbahiſſement
De ce qu'icy je tiens un ſi chenu langage,
Sur le commencement du Printemps de mon Age.
Je ſçay qu'alleguerez, pour n'avoir pas vingt (2) ans (3),
Ne pouvoir mes diſcours eſtre autres que d'enfans :
Sçachez que je ne ſuis ſi morne de nature
Ni ſi jeune de ſens que la triſte adventure

(1) *Variante.* A tous ſes ſubjeɛts qui ont prins les armes.
(2) Treze.
(3) *Il ne faut pas oublier que c'est Charles IX qui parle.*

Qui pourra ſus ma France eſchoir pour le jourd'huy
Je ne prevoye bien, à mon treſ grand ennuy,
Que je ne voye auſſi par vos guerres civiles
Le branſle de mon ſceptre & le ſac de mes villes.
Pleuſt à Dieu ne pouvoir ces maux apprehender (1) !
Combien que je vous puis, mes ſubjects, commander,
J'uſeray toutefois envèrs vous de priere,
Pour vous faire jecter les armes en arriere,
Vous diſant la pitié que c'eſt d'ainſi meſler
Par vos ſeditions le ciel, la terre & l'air.
Donc pour vous remonſtrer fault-il eſtre en la peine
De vous mettre en avant cette hiſtoire Romaine
Où eſt faict mention de ce ſage Romain (2)
Qui, par l'exemple faint de noſtre corps humain,
Sceut bien rendre content le mutin Populaire,
Qui, fol, contre ſoy-meſme aguiſoit ſa cholere ?
« C'eſt vrayement grand'pitié quand les membres d'un corps
« Se mutinent entr'eux par outrageux diſcords,

(1) *Préambule de l'édition de 1580.*

Mes ſubjectz, je prévoy (dont je ſuis en grand'cure)
Le malheur menaçant & la triſte adventure
Qui pourront ſur ma France eſchoir pour le jour d'huy :
Je conſidère bien à mon très-grand ennuy
Par vos ſéditions & vos guerres civiles
Le branle de mon ſceptre & le ſac de mes villes.
Pleuſt à Dieu ne pouvoir ces maux appréhender!

(2) Ménénius Agrippa.

« Quand, di-je, la main gauche a debat à la dextre,
« La tefte au ventre oifif, le pied droict au feneftre,
« Sans f'advifer, helas, que par un tel difcord
« Ils pourront affoiblir leur corps jufqu'à la mort?
Maintenant quel erreur de vous entre-deffaire?
Toi, Nobleffe, qui es un membre neceffaire
Du corps de mon Royaume, & un bras redouté
De mon fceptre puiffant, quel erreur a c'efté
De t'armer de-rechef (1), toy-mefme te deftruire,
Te quereller toy-mefme & toy-mefme te nuire?
Hé, quel erreur encor, ou pluftot quel horreur,
De voir gent contre gent f'allumer en fureur,
Le fang contre le fang, enfants contre le pere,
Femme contre l'efpoux, frere contre le frere,
Amy contre l'amy, coufins contre coufins,
Seigneurs contre feigneurs, voifins contre voifins?
Ne vous fouvient-il plus de vos guerres paffées,
Par miracle pluftoft qu'autrement appaifées?
Comment donc voulez-vous, fongeant que l'eftranger
Nous guignoit convoiteux, choir au mefme danger (2)?
Rome, ne vante plus la fanglante querelle
Qu'eut jadis le beau-pere & le gendre (3), ny celle
Qui depuis f'efpandit par un aftre malin

(1) Contre toy.

(2) *Ces quatre vers sont supprimés dans les premières éditions et dans celle de 1580 qui adopte partout le texte primitif.*

(3) César et Pompée.

Entre l'obſtiné Guelphe et le fol Gibelin :
Celle qui maintenant tient mes ſubjects en ire,
Eſt cent ſois plus ardente, & cent & cent fois pire
Hà, peſte de repos, faulſe ſedition ! (1)
Tu es cauſe à preſent de la confuſion
Et du cruel malheur qui trouble toute France :
O hydre à cent mil chefs, fille d'Outrecuidance
Et de Trop-Preſumer, qui as Legèreté
Pour nourrice (2) ou pluſtoſt (3) Opiniaſtreté,
Pour maiſtre Trop-ſçavoir, pour eſchole Follie,
Pour fille Affection, Debat Noise & Furie (4)
Pour ta ſuite ordinaire (5) & pour verge Traïson (6) :
C'eſt toy qui nos cerveaux brouilles par ta poiſon !
Pleuſt à Dieu que d'un coup n'ayant qu'un col, meſchante,
Je fuſſe ton Hercule, par l'eſpée tranchante (7) !

(1) Ha, poison de l'esprit, maudite opinion !

(2) — Jean de la Taille, dans les pièces de sa jeunesse, fait un fréquent usage des personnages figurés, et l'on voit même ici qu'il en pousse assez loin l'emploi : détail d'autant plus piquant que dans la préface de *Saül* (parue en 1572) il proscrira entièrement ces figures : « Se garder, dit-il, d'y faire parler des perſonnes qu'on appelle fainctes & qui ne furent jamais, comme la Mort, la Vérité, l'Avarice, le Monde & d'autres ainſi, car il faudroit qu'il y euſt des perſonnes ainſi de meſmes contrefaittes qui y prinſſent plaiſir. » C'est à se poser cette question : Sommes-nous contrefaits ? —

(3) Par livre.

(4) Pour sœur Sophisterie.

(5) Noise et débat pour suyte.

(6) Raison.

(7) *Comparaison classique avec l'Hydre de Lerne.*

Premierement (1) tu vins avec DIVISION
D'Afie où tu eftois, mettant diffenfion
Chez les Turcs debattant l'election d'un Prince,
Tu vins, dis-je, de là divifer ma province,
Le fils tuant le pere, & la femme l'efpoux,
Et la guerre civile amenas entre nous.
Dame terrible, ayant un habit tout bizerre,
Plus hideufe fembloit que la Pefte ou la Guerre:
Ainfi que Briarée ell'f'aidoit de cent bras,
Qui l'un à l'autre avoient continuels debats
Et tenoient cent poingnars, defquels les allumelles
Eftoient rouges du fang de fes propres mammelles.
Ainfi qu'une Gorgonne elle avoit des lezars
Au lieu de longs cheveux, horriblement efpars:

(1) *Les vers qui suivent étaient ainsi formulés dans la 1re édition* :

Or'tu fus chez le Turc quérir SÉDITION
(Qui volontiers, luy mort, f'aime en fa Région)
Et vint avec la foudre & le feu pour toute arme :
Ja l'on n'oyoit qu'à mort, à mort, qu'à l'arme, à l'arme :
Ja le père on voyoit f'eflever en courroux
Pour égorger le fils & la femme l'efpoux :
Mais par le fage advis de la Royne ma mère
On pourveut mieux qu'on peut à cefte grand'mifère,
Tant que Sédition f'enfuit lors aux Enfers.
Mais cefte malheureufe y defnoua cent fers
Par defpit dont eftoit attachée fa fille
(D'elle ou du noir Pluton) dicte Guerre-civile
Que la mère envoya pour nous affliger mieux,
Nous foufflant un esprit fol & féditieux,
Dame terrible, etc...

Elle & les ſiens vouloient, ainſi que la vipere
Faire mourir, ingrats, leur nourriſſante mere :
Ell'hauſſoit ſes ſourcils pleins d'horreur & des yeux
Vous jectoit un eclair flambant & furieux :
Derriere elle marchoient avec grand'deſplaiſance
Ruine, Deſeſpoir, & Dame Repentance,
Et devant elle alloient Envie, Faux-Rapport,
Calomnie (1), Rancueur, Malle-bouche & Diſcord :
A ſa venue on vit toute France irritée
Comme une mer des vents & des flots agitée,
Ou comme on voit branller les eſpics d'un grand blé
Se battans coup ſur coup par un vent redoublé,
Et l'ire de DIEU fut, qui conduit (2) en ma France
Pour la mettre du tout en friche & decadance
Ce monſtre ruineux, oſte-ſceptre des Roys,
Qu'ils doivent plus douter que la Foudre cent fois.
Mais par le ſage advis de la Royne ma mere,
On pourveut mieux qu'on peut à ceſte grand'miſere,
Tant que Sedition ſ'enfuit lors aux Enfers :
Mais ores par deſpit y deſnouë cent fers
Pour relacher encor ceſte guerre civile
Qui d'elle & du malheur eſtant la propre fille
Nous vient pis que devant de rechef affliger
Et par une rencheute augmenter le danger.
Dieu meſme, par pitié, a comme en l'autre guerre

(1) Détraction.

(2) *Conduit*, au prétérit.

Monſtré pour m'advertir des prodiges ſur terre ;
N'a-t-on pas veu l'eclipſe, un vent impetueux
Et non loing de Paris deux enfans monſtrueux ? (1)
Faut-il que la France, helas, jadis ſi triomphante,
Sur toutes Nations reclamée excellente,
France à qui les Payens, à qui les Allemants, (2)
Anglois ou Bourguignons, Eſpaignols ou Flamants, (3)
Voire eſtants joins enſemble, oncques ne firent crainte,
Soit par les ſiens deffaicte & par les ſiens eſteinte ?
Faut-il qu'à mon regret le François aujourd'huy
Soit ſi fort & vaillant qu'un autre ſinon luy
(O miſerable honneur !) ne le pouvant (4) deffaire
Se defface luy-meſme ! ô grand'pitié (5), de faire
Aux eſtrangers pitié ! d'appreſter des eſbats
A nos vieux ennemys par vos cruels débats !
O comme ce tyran de Turquie & de Grece
Bouffe bien maintenant de joye & d'allegreſſe,
Ne vous voyant d'accord de la religion,
Mais vous voyant d'accord de ma (6) deſtruction !
Maintenant que peut dire en ſi grande miſere
Le magnanime eſprit de FRANÇOIS mon grand pere ! (7)

(1) *Ces douze vers n'existent pas dans l'édition primitive.*
(2) A qui jamais l'Angloys ni l'Allemant...
(3) L'Espagnol, le Breton, le Turc ny le Flamant.
(4) Scauroit.
(5) France, bien simple es-tu ! quelle pitié de faire...
(6) La...
(7) *Var. Le vers est interverti avec le premier et ainsi formulé :*
De vous & du Royaume. Ha, Françoys, mon grand père...

Que peult-il dire, helas, contemplant des haults cieux
De ſa (1) France l'eſtat pauvre & ſeditieux !
Contemplant le pays de ſa gentille France,
Qui a fleury ſoubs luy, qui a faict reſiſtance
A tant d'ennemis forts, qui a touſjours eſté
Par ſa haulte valeur richement augmenté,
Sa France ſi haultaine eſtre, las, ſaccagée,
Pillée, miſe à ſang, deſtruite, fourragée,
Ses pays, qu'il nous a ſi bien de tous coſtez
D'un fleuve, d'une mer, & d'un mont limitez, (2)
N'eſtre à preſent partout qu'une pauvre frontiere
Foullée de deux camps ! Que peult le Roy mon pere
Dire auſſi de tels maux ! helas, comme à preſent
M'eſt ſon fatal trepas nuiſible & deſplaiſant !
Quel aſtre malheureux, quelle mortelle playe,
Et quel eſclat ſoudain a fait que ſi toſt j'aye
Eſté privé (3) de luy, me laiſſant ſans pouvoir
(Pour mes trop jeunes ans) à ces troubles pourvoir ?
Il avoit bien du ciel en naiſſant amenée
La Paix, mais quand & luy au ciel eſt retournée.
Toy qui as fait tomber, au grand regret de toy
Et par triſte advanture, un ſi triomphant Roy,
Tu te peux bien vanter que ta fatale lance
A fait tomber auſſi tous ces troubles en France,

(1) Ta... (*tu* remplace *il* partout).

(2) *Allusion à la paix de Crespy* (1546).

(3) Orflin...

Ces changements ici, ces maledictions,
Ces tempestes, ces maux, & ces feditions,
Me faifant heritier d'une guerre civile (1).
Mais qu'eft-ce de ma (2) perte & du fac d'une ville,
De la mort de trois grands (3) & de tant d'hommes morts,
De tant de chevaliers & feigneurs, dont les corps
Auprès des murs de Dreux, ô piteufe journée! (4)
Furent, las, renverfez & par leur deftinée (5)
Saoullerent les vautours (6), le loup & le maftin,
Qu'eft-ce encor des vieux maux, du fac de St-Quentin (7),
Du jour de Sainct Laurent & du dessein d'Amboife,
Au pris des grands malheurs ou rechet voftre noyfe (8)?
Ha, Roy Loys unzieme! hé, que t'a profité
D'avoir eu tant de maux, d'avoir tant haleté
Pour ranger tes fubjects en ton obeiffance,
Pour les mettre en repos, pour aggrandir la France,

(1) *Var. primitive.* Tu te peux bien vanter, trifte Mongommery,
Que ta lance fatale, ayant tel roy meurtry,
A faict d'autre cofté dès lors naiftre fus terre
Ces triftes fléaux de Dieu, Pefte, Famine & Guerre,
Ces changements icy, ces malédictions,
Ces tempeftes, ces maux & ces féditions,
Me fayfant héritier d'une noyfe-civile.

(2) La...

(3) D'un grand prince...

(4) Quand fut de Sainct Laurent la piteufe Journée.

(5) Par dure deftinée.

(6) Les uns repaiffans or'... !

(7) Pres les murs de Dunkerque & ceux de Saint-Quentin.

(8) Qu'eft-ce encor de l'erreur & du débat d'Amboyfe
Au pris de cefte folle & miférable noyfe...

Asseurer ton estat, pourvoir de loing à toy,
Faire penser à tous que seul tu estois Roy,
Chastier les mutins, appointer d'un office
Ou d'un riche present les hommes de service?
Que dirois-tu, voyant ce désordre mutin
Qui hazarde la France & la met en butin,
Mesme ne cognoissant ceste France troublée
Pour celle qui estoit de ton temps si réglée,
Que dirois-tu, voyant chez tes subjects logé,
Pour une opinion, un debat enragé,
Un débat ruineux, un debat fantastique,
Bien pire que n'estoit celuy de Bien publique,
Dont s'ensuivit la guerre aux murs de Montlhéry?
Voyant un tel erreur que tu serois marry!
Pendant que je devrois (1) en plaisante liesse,
En plaisirs bien séans, en honneste allegresse,
Aux armes, à l'estude & au beau passe-temps
Des sciences passer l'apvril de mes beaux ans,
Je n'ai l'esprit troublé que de tristes nouvelles,
D'affaires, de plaintifs, de meurtres, de querelles,
Que de seditieux, de morts, de saccagez,
Que de feu, que de sang, d'occis, d'assiégez,
De pays ruinez, de soldats, de gendarmes.
J'ai veu qu'à tout le moins, avant telles alarmes,
Je m'esbattois à voir combattre tous les jours
Mes dogues courageux, à l'encontre d'un ours,

(1) Cependant que je deusse...

A monter à cheval, alors qu'après le livre
Je descendois au jeu de plus haults soings delivre, (1)
A voir dans quelque cour la gaye fiction
D'un vray combat de guerre, ou bien d'un bastion
Qu'assaillir je faisois par les uns & deffendre
Par d'autres de mes gents, ou parfois à descendre
Dessus l'eau, ou à faire artifices de feu,
A baller, voltiger, commencer peu à peu
A manier cheveaux, à leur donner carriere,
A rompre quelquefois la pique à la barriere,
A voir de chiens courants une meute chasser :
Mais je commence fort à me vouloir lasser
De mes propres plaisirs, & fort à me desplaire
De l'erreur qui vous tient, de la guerre ordinaire,
Dont c'en dessus dessoubs vous avez tout meslé
Et moi, mon passe-temps & mon règne troublé.
Maintenant, mes subjects, si jamais Courtoisie,
Amour, Crainte, & Pitié leur demeure ont choisie
Au fond de vostre cueur, si oncq'avez porté
A vostre jeune Roy honneur & loyauté,
Je vous pri'd'escouter vostre Roy qui vous prie,
Qui se plaint, qui se deult, qui lamente & qui crie.

(1) — La Taille aime ce mot *Delivre*: dans le *Courtisan retiré*, il dira de même :

...et, de tous soins delivre...

Ronsard dit :

« Estre delivre & traîner son lien. »

(Amours. I. 88). —

Si jamais fut ſaison & beſoing d'avoir paix
Et ceſſer tout debat, c'eſt or plus que jamais
Que vous devez laiſſer voſtre guerre ennuyeuſe
Et derechef entendre à la paix bienheureuſe.
Remettez, je vous pri', dans les vuides fourreaux
Vos coutelas ſanglans & vos civils couſteaux,
Amollissez vos cueurs, ſus mettez bas les armes,
Renvoyez vos ſoldats, renvoyez vos gendarmes,
Qu'ils ſ'en aillent chez eux, leur lance et leur harnois,
Teincts en leur ſang, appendre encontre les parois
Afin que l'araignée y faſſe ſon ouvrage;
Qu'ils ſe rouillent plus toſt tant que je ſois en age !
Suffiſe vous, helas, depuis que ces diſcords
Sont coulez entre vous que cinq (1) cent mil sont morts,
Tant ceux qu'on a meurtris que ceux qu'avec vergongne (2)
On voit (3) ſervir en l'air aux corbeaux de charongne,
Et que ceux-la (4) auſquels les poiſſons dedans l'eau
Peuvent ſervir, helas, d'un malheureux tombeau,
Combien en a-t-on veü nouër entre deux ondes,
Rempliſſans Loire & Seine en leurs eaux plus profondes! (5)
Mais ſi de voſtre Roy les equitables pleurs

(1) Plus de cent mil...
(2) Tant d'occis que de ceux leſquels avec vergongne...
(3) Pourront...
(4) *Suppr.* la.
(5) *Var. primit.* Loire, Loire, combien dans tes eaus plus profondes
En as-tu veu de morts nouër entre deux ondes !

Ne peuvent amollir la dureté de vos cueurs,
Que de mon peuple au moins (1) la raifonnable plainte,
La pitoyable voix, la mifere non fainte,
La ruine future & le piteux foupir
Puiffe de vos durs cueurs la fureur affoupir !
Las, voyez comme il eft pauvre, deffaict, ethique,
Vagabond, mendiant, palle & melancholique,
Comme il eft par vos camps rongé jufques aux os,
Devoré, fourragé & ruiné d'impos !
Encor pour l'engloutir & l'ofter d'efperance,
Vous en eftes allez hors des bornes de France,
Bien loing, oultre le Rhin, querir chez l'Allemand
Des Harpies, j'entends(2) un peuple ord & gourmand,
Incivil & cruel, lourd, barbare & fauvage (3),
Qui femble eftre venu pluftot pour le pillage
Et pour fe faire gras de voftre fol débat
Que pour neceffité qu'on en ait au combat,
Peuple pire que Gots pour qui fut l'Italie
Tant de fois mife à fac, tant de fois demolie :
Quel malheur d'appeler ceux qui bouffent encor
Du butin de nos biens, de nous & de noftre or,
Dont la France aujourd'hui, pluftoft qu'en faire conte (4)
Et les chercher fi loing, devroit rougir de honte

(1) Hélas.
(2) Ou bien...
(3) *Le poète parle ici des reitres.*
(4) Compte...

Et ſ'en venger pluſtoſt; comme ſi nous eſtions
De nous-meſmes ſi gras que tous ſeuls ne peuſſions
Nous entre-devorer ſans la bouche eſtrangere!
O que c'eſt grand erreur, que c'eſt grande miſere
De vouloir ſ'aïder aux guerres d'aujourd'hui
Du bras de l'eſtranger & des armes d'autruy,
Incognues à nous, qui ſont ou trop geſnantes
Ou trop larges pour nous ou pour nous trop peſantes! (1)
Mais comme l'eſtranger, mes François n'ont-ils pas
Du cueur, des nerfs, des mains, de l'eſprit & des bras ?
Il n'eſt que d'employer les armes que nature
Nous a miſes en main ou noſtre nourriture
Comme ſçeut bien David qui trouva trop peſant
Le harnois de Saül pour combattre un géant,
Aymant trop mieux avoir ſa naturelle fonde,
Qui eſtoit propre à luy, que tout arme du monde.
Et pendant, mes ſubjects, qu'eſtes or'amuſez
A ces fols differents, vous ne vous adviſez
Qu'au premier conquerant vous mettez en ballance
Ma couronne & mon ſceptre & en proye ma France:
Mais ſ'il m'advient meſchef exempts n'en ſerez point,
Nuds vous ſerez, & moi (2) pour le moins en pourpoint.
Déa, ſi deſirez tant (3) voſtre jeune vaillance
Eſprouver à la guerre, ayez la patience

(1) De ſoy ou de ſoy trop peſantes.
(2) Car je demeureray...
(3) 1580. Si vous déſirez tant...

D'attendre encor trois (1) ans (2) à fin qu'eſtant plus meur (3)
Et plus fort je vous mene, enflé d'un gentil cueur,
A des combats plus ſaincts, contre les Infideles,
Pour venger les Chreſtiens de leurs freſches querelles, (4)
Les aydant à defendre en Hongrie les murs
Que convoite ſur eux le tyran de ces Turcs (5).

Que le deſtin de Dieu eſt obſcur & terrible !
Las, on n'avoit oncq veu un accord ſi paiſible
Entre les Chreſtiens ne ſi bien aſſeuré (6)
Que celuy que le Roy mon pere avait juré (7)
Et ſellé de ſon ſang, ny paix qui moins ſuſpecte
Fuſt pour l'aiſe publicq' : mais, ô Dieu, l'as-tu faicte
Pour mal-traiſter après tes François bien aimez
De diſcords plus cruels & plus envenimez ?
Voila pourquoy l'on deuſt touſjours de quelque guerre
Empeſcher le François, volontaire & bizerre,

(1) Huict.
(2) 1580. Encor un peu...
(3) 1580. Seur:..
(4) Venger les Chreſtiens de leurs vieilles querelles...
(5) *Ancien texte, au lieu des deux derniers vers* :
Reprendre trois citez que ces maudicts payens
A noſtre grand'vergongne ont ſus les chreſtiens
Uſurpées à tort, c'eſt Rhodes, & puis celle
Qui aujourdhuy du nom de Conſtantin ſ'appelle,
Et puis celle qui a le glorieux renom
D'avoir de ce grand Dieu le tombeau & le nom.
(6) 1580. Ny de plus grand pronfit...
(7) Que celuy que HENRY naguére'avoit juré. — *Allusion à la paix de Cateau-Cambrésis (1559).*

Qui feroit plus qu'heureux ſi mon Pere jamais
N'euſt au pris de ſon ſang traitté la triſte Paix !
O grand Dieu qui as fait ſans diſcord mes anceſtres
Regner douze cents ans, continuant leurs ſceptres
Touſjours de main en main paiſibles juſqu'à moy,
Qu'a genoux tu vois or'& courbé devant toy,
De grace je te pri' (ſi par ta Providence (1)
Tu n'as ſous un Roy jeune ou du monde ou de France
Prefix du tout la fin) enflambe contre nous
Plus-toſt de toute gent la guerre & le courroux,
De mon peuple ſans plus, qui eſt tien, eſteins ſ'ire,
Eſteins l'ardent diſcord : envoye-nous, o Sire,
Ta fille qui eſt Paix : n'allegue point les maux (2),
Ny les pechez de moy ny ceux (3) de mes vaſſaux ;
Devant ta Majeſté, nous accuſons coulpables
De t'avoir offenſé ; mais quant aux miſerables
Qui ſont, n'aimant ta Paix, d'un cueur ſeditieux,
Malheur, & de rechef malheur, malheur ſus eux !

(1) Prévoyance...
(2) Ne pren eſgard aux maux...
(3) Ny aux péchez de moy, n'a ceux...

FIN

IN UTRUNQUE PARATUS



HYMNE

A MADAME SŒUR DU ROY

Cette pièce complète le poëme précédent. En outre des vœux généraux qu'il forme pour le bonheur du peuple, Jean de la Taille souhaite à Marguerite, sœur du roi, un époux. On sait qu'elle épousa Henri IV. — Cette ode et les pièces de vers suivantes ont été imprimées en 1572, chez Frédéric Morel, à Paris, à la suite de la tragédie de *Saül le Furieux* (petit in-8°).

Ce n'eſt pas moy qui, par vaine louange,
Comme pluſieurs, d'un monſtre fais un ange,
Ce n'eſt pas moy qui, prodigue d'honneurs,
Par mots fardez vante les grands ſeigneurs:
Je ne veux point d'un corbeau faire un cygne,
Ny hault-louer celuy qui eſt indigne
De tout honneur, pour ne pipper ainſi
Ny valleter par flatterie avare
Ma Muſe, auſſi pour louer un barbare.

Mais c'eſt le Vray qui d'un honneur non feint
A vous louer, Madame, me contraint,
De qui le corps a telle pourtraiture
Qu'en rien ne peut ſe plaindre de nature,
Car je ne puis dire que verité
Quand je dirois que, deſſoubs ſa beauté
Qui orne plus voſtre grandeur Royalle
Qu'un diamant ou perle orientalle,
Eſt tel eſprit qui croiſt plus aujourd'huy
Que vos ans meſme & n'eſt pareil qu'à luy.
En vous reluit je ne ſçay quelle grace
Tant bien meſlée aux trais de voſtre face,
Tous compaſſez d'une proportion
Avec voſtre œil bel en perfection,
Qu'en vous parfait une beauté ſuprême
Plus à louer que n'eſt la beauté meſme:
Et ſi veux bien qu'on ſache que les cieux
Font, vous donnant un don ſi precieux,
Beaucoup pour vous & pour toute perſonne.
C'eſt don de Dieu qui à tous ne ſe donne,
Et ſans lequel aux hommes rien ne plaiſt:
Or eſt-il vray que peu ſouvent il eſt
Sans la Vertu, ſi qu'à la belle forme
Qu'on voit d'un corps l'ame eſt ſouvent conforme:
La Beauté ſeule eſveille nos eſprits,
Et façonnant ceux qui ſont mal-appris,
Elle adoucit les plus durs & rebelles,

Il fait beau voir un parterre qui porte
De fruicts exquis & de fleurs toute ſorte:
(Qui l'aime & ſert) comme l'ambre un feſtu,
Les jeunes gens aux vertus elle attire
Et retient l'homme au milieu de ſon ire:
Et ce grand Dieu qui meſme eſt la Beauté
Pour admirer en vous ſa Deité
Et pour nous faire à ſa Beauté ſi belle
Mieux aſpirer par la voſtre mortelle
(Tant que ravis deſirions de le voir)
Vous a fait naiſtre & au monde apparoir!
  Qu'on ne m'allegue Helene malheureuſe
Ni au Troyen ſa beauté ruineuſe!
Vous n'eſtes telle & ſi meritez bien
Pour vos beautés un ſiege Troyen.
  Doibs-je en ce lieu voſtre jeuneſſe dire,
Laquelle on voit en voſtre beauté luire
Et dans icelle eſtre non autrement
Qu'eſt dedans l'or un riche diamant?
Voſtre jeuneſſe eſt donc comme la roſe
Sur le printemps à l'heure, à l'heure ecloſe
De ſon bouton, qu'on voit blanc & vermeil
Croiſtre en beauté avecques le ſoleil.
Il fait beau voir les œuvres de nature,
Un arbre en fleur, un bocage en verdure,
Un champ fleury, une roze ou un lys
Qui developpe au point du jour ſes plys:

Elle amollit les perſonnes cruelles,
Le fier barbare attrait par ſa vertu.
Il fait beau voir l'arc en ciel coloré,
Une mer calme, un air bien temperé,
Un aſtre ardent, une vermeille aurore,
Un cler ſoleil, mais rien n'eſt-il encore
Qui plus contente & ſoit à l'œil plaiſant
Qu'en la jeuneſſe une beauté croiſſant !
Or qui voudra ſi louë le vieil Age
Pour ſon conſeil, pour ſembler meur & ſage,
Grave & prudent! la jeuneſſe eſt encor
Plus à priſer, de tant qu'on priſe l'or
Plus que l'argent, car ſans elle on n'eut oncques
Beauté, plaiſir, nyároueſſe quelconques;
Voylà pourquoi jeunes & non chenus
On feint les Dieux, comme Mars & Venus.
Mais quand je voy tant de filles d'eſlite,
La Fleur de France, aller à votre ſuite,
Dignes vrayment pour leur honneſteté
D'eſtre alentour de votre Majeſté
Et de n'avoir autre qui leur commande,
Quand je voy, dis-je, une ſi belle bande,
Il m'eſt advis que les Nymphes je voy
Qu'avoit touſjours Diane autour de ſoy.
Je dis encor que, veu voſtre jeuneſſe
Avant le temps meuriſſante en ſageſſe,
Veu voſtre œil beau, voſtre humble gravité,

Qui prend les cueurs, veu du corps la beauté
Qui eſt cler brune & vous eſt naturelle,
Vous ne devez d'eſprit eſtre moins belle,
Si on regarde à ce ſçavoir facond
Que vous avez, de ſorte qu'il confond
Le ſot advis du vulgaire qui penſe
Mal convenir aux dames la ſcience :
Mais tout ainſi qu'en voyant les cieux beaux
Tous lambriſſez & brochez de flambeaux
D'un beau ſoleil, & d'eſtoilles fichées,
On peult juger de leurs beautez cachées,
On peult ainſi juger de voſtre eſprit
Par la beauté qui par dehors fleurit.
  Auſſi, Madame, il ne fault eſtre belle
Tant ſeullement de grace corporelle ;
Il faut de l'ame & du corps aſſembler
Les deux beautez & ne fault reſſembler
Aux temples vieux de l'Œgypte idolâtre
Qu'on vit jadis tous reluiſants d'albatre,
D'or, de porphyre, & de jaſpe au dehors,
Mais au dedans c'eſtoient monſtres bien ords
Tenus pour dieux, & meſme chats infames !
  O combien ſont aujourd'huy de grands dames
Qui quelque fois deſſoubs le corps, veſtu
De broderie & non point de vertu,
Soubs l'or, la ſoye & ſoubs la couverture
D'une beauté cachent mainte laidure !

O combien plus d'Alcines (1) ſont auſſi
Qui n'ont en cour que les fards en ſoucy
Pour enlaidir leurs beautez naturelles,
Ou pour paroir pluſtoſt folles que belles,
Et qui, ayant, avec le laict, tetté
Le vice infect, l'orgueil, l'oiſiveté,
Retiennent lorſqu'elles ſont plus en aage
Les vanitez, l'eſprit fier & volage!
Mais leur follie a beau les deguiſer
D'habits pompeux, les farder, les frizer,
A beau, par art, en depit de nature,
Faire excuſer ou cacher leur laidure,
Garder leur taint & de peur d'iceluy
Les enfermer comme dans un eſtuy,
A beau couvrir quelque naturel vice
Et leur ſerrer le cuir par artifice,
Beau les maſquer & leur plaſtrer le taint,
Changer d'habits, de poil, de ſourcy peint,
Hauſſer leur taille, emprunter par grand'ruſe
L'or de leur poil, leur taint de la ceruſe,
Beau rajeunir l'automne de leurs ans
En un eſté ou bien en un printemps:
Il fault mourir; & ſçait-on (quoy qu'il tarde)
L'art & le fard de celle qui ſe farde

(1) Célèbre enchanteresse dont les chants VI, VII et VIII de l'*Orlando furioso* décrivent les séductions : elle sut captiver par ses charmes Roger, le héros de l'Arioste, et ses faveurs furent pour ce brave chevalier le plus grand des périls.

Pour l'orgueil vain d'une laide beauté
Qui a toufjours tout amant degoufté:
O qu'eft la voftre heureufe, qui parfaicte
N'eft point, n'eft point peniblement fubjecte
De pratiquer mille moyens fecrets
Pour l'augmenter, ayant de fi beaux traits!
Auffi, Madame, eftant ainfi douée
Des dons de Dieu & de chacun louée,
Vous ne devez de vous rien prefumer,
Car on ne peut prefomption aymer.
Confiderez que la beauté n'eft voftre,
Elle eft aux vers auffi bien que la noftre:
Vous eftes grande, ayant pour frere un Roy
Si beau, fi grand qu'il n'a pareil que foy,
(Car après Dieu il n'eft chofe fi grande
Qu'un Roy de France & dont fault que depende
Voftre grandeur) mais craindre il peut le fault
Qui d'autant plus eft grief qu'on chet de hault,
Tefmoing Saül que Dieu mefme fit eftre
Un Roy d'un rien & prefque un Dieu terreftre,
Tant qu'il fembloit aux eftoilles toucher,
Mais tout à coup Dieu le fit trebucher (1).

(1) Racine devait dire plus tard, imitant la même image biblique, dans *Esther* :

Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus,
Je n'ai fait que passer il n'était déjà plus.

Naturellement, La Fontaine s'éloigne moins des vers de Jean de la Taille dans *Le Chêne et le roseau*.

Mais quand d'un Roy vous ne seriez, Madame,
La sœur, la fille, & quelque jour la femme,
Quand vous n'auriez aucune dignité,
Quand l'or, la pourpre, & la diverſité
D'accouſtrements, quand la perle & la ſoye
Seroient oſtez, faictes qu'en vous on voye
Je ne ſçay quoy qui digne vous rendroit
D'avoir le rang que tenez or en droit,
Qu'on voye en vous une grace qui plaiſe,
Que tout habit que vous preniez vous ſieze,
Soit que le drap ſimplement vous veſtiez,
Ou ſoit que l'or en pompe vous portiez :
Qu'on voye en vous je ne ſçay quoy d'aimable,
De grave auſſi, qui vous rende admirable,
Qu'on voyë luire avec voſtre beauté
Je ne ſçay quelle affable privauté.
Prenez exemple aux deux grand's Marguerites (1)
Qu'avecque vous noſtre France a produites
D'un nom, d'un ſang : quand France or n'euſt produit
Qu'en ſon jardin ces trois fleurs & tel fruit,
Elle merite une gloire immortelle :
Mais l'une eſt morte ; & qui ne ſ'eſmerveille
De ſon eſprit & ſçavoir merveilleux,
Ceſtuy naquit ſans oreille & ſans yeux (2).

(1) Marguerite sœur de François Ier, *la Marguerite des Marguerites*, et Marguerite, duchesse de Savoie, sœur de Henri II.

(2) Aux louanges de la deuxième Marguerite de Navarre, le poète joint un souvenir de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, en bon poète de la pléiade qu'il est : souvenir si vif que, bien plus tard,

Songez, comme elle, en la beauté divine,
Et à laquelle il fault qu'on ſ'achemine
Par la beauté de nous qui n'eſt ſinon
De la beauté de Dieu qu'un beau rayon :
Contemplez donc la divinité belle,
Pour en voir luire en nous quelque eſtincelle,
Aymez donc Dieu en la beauté de vous
Ou de celuy qu'elirez pour eſpoux.

Que voſtre eſprit, voſtre prudence grande,
Voſtre vertu aide au Roy qui commande
Sur un royaume autant grand & heureux,
Autant peuplé, paiſible & plantureux
Qu'il en ſoit point, car ce ſeroit dommage
De perdre, helas, un ſi bel heritage,
Qui ne ſ'acquiert par meurtre ou par poiſon,
Par voix, par or, par brigue ou trahiſon,
Comme pluſieurs, & l'aſſeurez de ſorte
Qu'il n'ait plus peur de ſedition morte,
Qu'ambition voudroit bien derechef
Reſſuſciter, mais luy trenchant le chef
De ſes deſſeins, on eſteindra le reſte
De ſes feus civils, deſquels l'ire celeſte
Nous ſemble encor menacer aujourd'huy
Comme voudroient les meſchans, mais celuy
Qu'ambition ſeduit & qui diviſe

le fils de Jean de la Taille, Lancelot, fidèlement adopta pour lui-même la devise de la Marguerite des Marguerites : *Non inferiora secutus.*

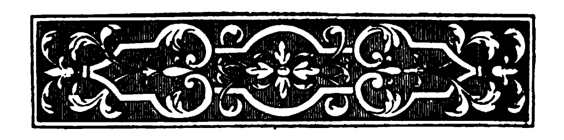
Le peuple esmeu soubs umbre de l'Eglise,
N'ayme son Roy ni sa religion
Et couve au cueur quelque autre intention !
Comme Princesse humaine & pitoyable,
Prenez parfois la deffense equitable
Du peuple, helas, qui tout rongé d'impos
N'a plus sinon que les nerfs & les os !
Songez l'ahan des deux guerres passées
Pour luy plustot par miracle appaisées
Que par nos sens : parlez pour l'affligé
Qui, par fois, triste, à la cour mal logé,
Et mal traicté, poursuyvant un affaire
Deux ou trois ans, enfin se desespère.
Vous avez beau estre grande & avoir
Le plus grand lieu qu'on puisse au monde voir,
Vous avez beau estre belle, sçavante,
Jeune, gentille, honneste & triumphante,
Ce nonobstant quelques ans revolus
De tout cela l'on ne parlera plus,
Si, surmontant vostre sexe & vous-mesme,
N'executez quelque vertu supreme,
Si vous n'avez quelqu'un qui par ses vers
Le face un jour sçavoir par l'univers :
Car de quoy sert d'estre en tout si parfaicte
Si la louange en est apres muette ?
Tout le guerdon qu'on a de la vertu
C'est l'honneur seul, qui ne veult estre teu.
Je ne vous puis faire une hymne assez ample

Si vos vertus plus fort je ne contemple,
Comme à Janet (1) pour faire ſon devoir
De bien pourtraire il eſt beſoing de voir,
A celle fin qu'il meſure la face,
Que d'un pinceau les lignes il compaſſe,
Les trais, la taille, & la proportion :
Pour peindre auſſi voſtre perfection,
Voſtre beauté, voſtre grace parfaitte,
Et vos vertus, Madame, je ſouhaitte
D'en eſtre pres & comme je promets
De vous vanger de l'oubly deſormais :
Car ſ'il vous plaiſt que de voſtre excellence
Sois ſerviteur en toute obeiſſance,
Je feray tant que les ans ny la mort
A voſtre nom ne feront point de tort.
Mais cependant prenez ces vers en gage
D'avoir de moy quelque plus digne ouvrage;
Puiſque de Dieu l'image retenez,
Autant à gré ce peu de vers prenez
Que ſa bonté reçoit à gré l'offrande
Qui ne vault guere autant qu'une plus grande.
O toy, Seigneur, qui as pris la beauté
Pour l'ornement de ta divinité,

(1) François Clouet, dit Janet, fils de Clouet le jeune, et le troisième membre connu en France de cette famille d'artistes. Peintre de la Cour, il était alors dans tout l'éclat de son talent, puisqu'on avait déjà de lui le portrait de François II, actuellement à Anvers, et probablement celui de Charles IX du Musée du Louvre.

— XXXIV —

Donne un efpoux fans plus à Marguerite,
Auffi beau qu'elle & qui bien la merite ;
Car qui voudroit autre heur luy fouhaitter,
Pour puis luy rendre il luy faudroit ofter.



CARTEL POUR DAMOISELLE

CATHERINE DE PARTHENAY

A tous Chevaliers errants. (1)

Pisque pour estre issue de maison
Gurande de race, & de biens à foison
(Une grande fée ayant pour mon ayeulle) (2)
Puisque poui estre heureuse d'estre seule
Apprise aux arts & aux langues des Grecs
Et des Romains, & pour avoir aprés

(1) Catherine de Parthenay, grande héritière et fille unique de Jean L'Archevêque de Parthenay, seigneur de Soubise, un des héros du calvinisme, et d'Anthoinette Bouchard d'Haubeterre. Le chevalier errant assez heureux pour correspondre à l'idéal requis fut Charles du Quénelec, baron de Pont. Devenue bientôt veuve Catherine se remaria, en 1575, avec René, vicomte de Rohan, tige de la famille de Rohan-Soubise.

(2) La fée Méluzine, dont Catherine était censée descendre, comme beaucoup d'autres.

En un corps jeune & dont la pourtraiture
Ne peut en rien ſe plaindre de Nature
Un eſprit grand qui croiſt plus que mes ans,
Je ne puis ore eſtre ſans pourſuyvans
A qui deſjà l'Avril de mon bel aage
Trop toſt publie un bruit de mariage :
Je veux apprendre à tant d'amants divers
L'art d'aimer bien & mon but par ces vers,
Puiſque de grace un pere m'en diſpense,
A qui je dois très-humble obeiſſance.
Nul donc ſ'il n'eſt comme moy de ſçavoir,
Ne penſe point ma bonne grace avoir;
Nul, ſ'il ne m'aime, à m'aimer ne ſ'appreſte,
S'il ne ſçait bien que c'eſt d'amour honneſte,
S'il ne ſçait l'heur de choiſir ſa moitié,
Et en quoy giſt la parfaitte amitié
Qui cauſe un bien ſouverain en ce monde
A ceux qui l'ont, laquelle ne ſe fonde
Sur le profit, ny ſur le vain plaiſir,
Mais ſur amour qui va devant déſir ;
Et ne ſ'acquiert par l'art d'ypocriſie,
Mais par ſoy-meſme & par la courtoiſie;
Et ne ſe loge au cueur qui n'eſt attaint,
Mais qui ouvert, volontaire, & non feinct,
Eſt touſjours un ; donc je veux qu'en la ſorte
Telle amitié pour jamais on me porte,
Que ſeulement on faſſe eſtat de ſoy,

Et que de moy on n'aime rien que moy.
Tel amour vray je ne veux qu'on detefte
Qu'on voit caufé par l'union celefte
De deux efprits qui, eftant en deux corps,
De f'eftre au ciel entre-veus font recors.
Je veux qu'amour, qui fert ailleurs de vice
Serve par moy d'un louable exercice,
Et ce qui eft ailleurs voluptueux
Serve d'appaft pour eftre vertueux.
Or, quant à moy, je n'eftime pour larmes
Ny pour foufpirs ny du tout pour les armes
Ny pour le bal ny pour bien eftre en poinct
Un tas d'amants : ceux-là je n'aime point
Qui, fans amour aimants d'amour contrainte,
Sçavent tranfis faire d'amour la feincte,
Qui, d'un tour d'œil, par pleurs & foupirs feincts,
Sçavent monftrer n'eftre d'amour attaints.
Je ne veux point que fi fort on ahanne
A demonftrer une amour courtifane,
Je fuis d'avis que l'on quitte ceft art
A l'Efpagnol, au Thufcan & Lombart :
Je vois fi cler que je puis une attainte
Voir jufque aux cueurs, voir la vraye ou la feincte.
Arriere ceux que la faveur des grands
Qu'on prife tant, que l'appuy des parents,
Qu'armes, que biens, qu'eftats & qu'alliance
Font prefumer de vaincre avec conftance,

Cela ne doit mon grand cueur esbranler,
Mais bien cela qu'on doit sien appeller,
Estimant peu les choses où fortune
S'est autant faicte à moy qu'à eux commune.
  Arriere ceux qui ne sont de vertus
Mais d'or, de soye, & d'argent revestus:
  Je veux que nul à moy ne se presente
Qu'un qui sçavant toute chose excellente
Puisse en moy querre, en moy où n'y a rien
Si ce n'est luy qui cherchera si bien,
Et veux qu'avec une sçavante grace
Bien demandant, bien respondre me face.
  Je sçay qu'ici mes propos n'auront lieu
Envers ceux-là qui n'ont point autre Dieu
Que Volupté, Ignorance, Avarice,
Et qui ne font leur vertu que de vice.
  Si Meluzine, experte par destin,
Aux arts de fée apprit un Raymondin (1)

(1) Mélusine, dans sa vie si agitée et si pleine de tribulations, eut neuf fils, dont l'un duc de Parthenay. Ayant tué, d'accord avec ses sœurs, son père, le bon roi Èlinas, elle fut condamnée, par arrêt du destin, à être changée tous les samedis en serpent et si le prince qu'elle devait épouser la voyait dans cet état, il ne lui serait plus permis de redevenir femme. Or, Raimondin, comte de Poitiers; son adepte, viola le serment de ne jamais se trouver un samedi en présence de la pauvre Mélusine ; elle est depuis ce temps enfermée dans un souterrain du château de Lusignan et n'en pourra sortir que lorsqu'un damoisel de Lusignan aura reconquis le trône de Jérusalem. Je n'oserais l'affirmer, mais je crois bien qu'elle y est encore.

Qu'elle choisit, moy donc de son lignage
Je veux monstrant d'amour le vray usage
Adviser d'un par seure election;
Car d'un parfait vient ma perfection.
Mais craignant fort pour mes graces exquises
Qui de plusieurs pourront estre requises
Malcontenter d'un congé l'importun,
Et de dresser (en favorisant l'un
Plustost que l'autre) aux miens querelle & peine:
Je veux ainsi que le pere d'Helene,
(Pour eviter le mal-grace & l'ennuy
Qu'il prevoyoit pouvoir tomber sur luy,
De tant d'amans, dont la presse amoureuse
Importunoit la beauté dangereuse
Qu'avoit sa fille) à elle offrit le choix
D'en nommer un qu'ell'voudroit de sa voix:
Je veux, ainsi qu'à la course Athalante (1)
Et qu'à la force aux armes Bradamante
Se firent pris à tous vainqueurs espoux,

(1) On sait qu'Atalante, fille de Schénée, roi de Scyros, célèbre par sa beauté, imposait à ses prétendants une condition très-dure; il fallait la vaincre à la course, sinon elle tuait de sa propre main le malheureux vaincu et de sa tête ornait le but à atteindre. Déjà bien des têtes suspendues glaçaient le cœur des plus amoureux, lorsque Hippomène parvint à réussir en jetant à Atalante des pommes d'or: Atalante céda à cette ruse inspirée par Vénus. — Quant à Bradamante, on le sait, c'est l'héroïne de *Roland-le-Furieux*, si souvent cité par notre poète.

Je veux ainſi faire une loy à tous:
Non que ſur moy il faille qu'on pratique
Le choix, la course, ou le tournoy publique,
C'eſt que nul Noble eſpere de m'avoir
S'il ne me vainct en vertus & ſçavoir,
Et ſ'il ne ſçait comme un Œdipe habile
Interpreter ceſt œnigme facile:

L'ŒNIGME.

C'eſt qu'il y a un element au monde
Premier que l'air, le feu, la terre & l'onde,
Et de ces quatre eſt le quint element,
Qu'il entretient en nous egallement.
Il eſt puiſſant & non comprehenſible,
On le ſent bien, & ſ'il eſt inviſible
Meſme on le tient, divers en divers lieux,
Tel qu'on le ſent: l'un le peint gracieux,
L'autre cruel, & volontiers chaque homme
Selon qu'il eſt ou ſage ou fol le nomme.
Il prend de nous ſon portrait & ſon nom,
Ou ſa couleur comme un cameleon;
Qui voudroit voir ſon eſſence infinie,
Faudroit des cueurs faire une anatomie.
Il eſt ſon tout, il n'a pere que ſoy,
Et n'eut jamais mere, comme je croy;
Il eſt de ſoy rond & hermaphrodite,
Et ſi jamais en mauvais lieu n'habite;
L'homme ſans lui eſt languiſſant & froid,

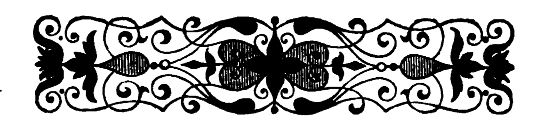
Mal gracieux, mal propre & mal adroiꝺ:
Feſtins, banquets & compagnie honneſte
Sont ennuyeux & froids, ſ'il n'eſt de feſte:
Noſtre plaiſir eſt deſplaiſant ſans luy,
Et par luy n'eſt ennuyeux noſtre ennuy.
  Il lit au cueur & ſ'il n'a d'yeux l'uſage,
Il fait puiſſant le faible, & le fol ſage,
Il fait tout plaire & ſans luy tout n'eſt rien,
Il eſt malade en ſanté, pauvre en bien,
Il eſt hautain & humble tout enſemble,
Et proprement à ſoy meſme il reſſemble.
  Il unit tout, il fait, change & deffait,
Il n'aime rien de laid, ny d'imparfait,
Il eſt partout, en terre, au ciel, & meſme
Aux bas enfers, & rien que luy il n'aime;
Il cognoiſt tout, & toute choſe il peult,
Il vient de grace, & ne l'a pas qui veult,
Ne permettant que maugré luy on l'aye,
Sinon il fait une cuiſante playe.
  Il ſe fait plus aimer que la beauté,
Eſtant content ne donne que ſanté,
Et, pouvant plus en beauté que nature,
Fait excuſer ou cacher la laidure:
Meſmes, ſans luy la beauté c'eſt laideur;
Et de malice il purge noſtre cueur.
  Il n'eſt amer; ſi d'aucuns il mal-traitte,
Sont ceux qui l'ont de façon indiſcrette:

Je fais ſçavoir à tous par ces miens vers
Que je n'en ſers qu'une en tout l'univers,
Gardant d'amour la loy inviolable
Non point leger, & non point variable :
Que je ſuis ferme ainſi qu'un roc bien gros
Qu'en mer le vent, la tempeſte & les flots
Aucunement ne peuvent eſbranler,
Ny d'un coſté, ny d'un autre crouller :
Qu'au cueur d'un arbre ay le mien tout ſemblable,
Deſſus lequel ſi un nom agreable
Vous engravez, plus l'ecorſe croiſtra
Et d'autant plus le nom apparoiſtra.
J'ai deſja fait par bonne preuve entendre
Que je n'ay point le cueur de cire tendre,
Long fut amour une eſcaille à lever
Quand y voulut un ſeul portrait graver.
Il ne faut point qu'alleguer on me vienne
Les Chevaliers de la Table ancienne
Ny ceſtuy-là qui devint furieux
Pour trop aimer d'Angelique les yeux,
Ne Bradamant, ne Roger, n'Amadis,
Ne ſon arc feint, car pour le temps jadis
S'ils ont ſur moy quelque force ou beauté,
Je ne leur cede en rien en loyauté (1).

(1) En deux mots La Taille passe en revue les chevaliers de l'ancien cycle de la *Table Ronde*, héros des vieux romans de chevalerie, et *Orlando furioso*, *Amadis des Gaules*.

Si de fortune il advient qu'aucun ſoit
Tant courageux, tant fier & tant adroit,
Que de me dire en cecy le contraire,
Je m'attends bien l'arme au poing de le faire
Desdire en bref aux deſpens de ſon ſang,
Pour lui monſtrer combien j'ay le cueur franc,
Et pour monſtrer que, quand bon il me ſemble,
Je ſçais lier Mars & Venus enſemble (1).
Si d'adventure il advenoit auſſi
Que quelque Dame entrepriſt, or, cecy,
D'autant qu'on doit des armes l'excuſer,
Il luy faudra de ces raiſons uſer,
Pour luy monſtrer que je joincts, au ſurplus,
Mars à Minerve auſſi bien qu'à Venus.

(1) *In utrumque paratus.*



ÉPISTRE A UNE DAMOISELLE

DE L'HONNESTE AMOUR

Puiſqu'ainſi eſt que je ne puis de bouche
Vous declarer le mal qui mon cueur touche,
Je ne puis moins que de me deſgorger
Sur le papier à fin de m'alleger,
Car pour l'amour le papier eſt propice
Qui ne rougiſt, & ne fait qu'on rougisse
Alors qu'on vient à deſcharger du cueur
Sa paſſion, qui de honte & de peur
N'oſoit ſortir de noſtre bouche clauſe.
  Doncques ſçachez qu'Amour eſt une choſe
Tant excellente & noble, que jamais
Ne choiſit place en cueur laſche & mauvais,
Mais bien touſjours ſa demeure a choiſie
Aux cueurs remplis d'honneur & courtoiſie,
Aux cueurs gentils, aux cueurs dignes de luy ;
De l'amour vray je parle, dont l'appuy

N'eſt ſur le gain, ny le plaiſir indigne,
Tel qu'en ſa court maintenoit une Alcine,
Mais ſur l'honneur, ſur un deſir non feint
Qui vertueux, honneſte, & non contrainꝰ
Dure touſjours : donc je dis qu'en la ſorte
Une amitié pour jamais je vous porte,
Car vous ſçavez que biens ou revenus,
Commoditez, ou deſir de Venus,
Mais gentilleſſe honneſte, & non forcée,
Vos dons de grace & vertus l'ont cauſée.

Or le pouvoir de mon aſtre fatal
Eſt cauſe auſſi de ce bienheureux mal
Qui me ſaiſit le cueur à l'impourveuë
Par l'œil mal caut du jour qu'il vous eut veuë,
Je n'en puis dire autre cauſe pourquoy,
Lors que je vis en vous je ne ſçay quoy
Qui me forcea vous porter amour forte
Par un pouvoir incogneu, de la ſorte
Que l'on voit l'ambre attirer le feſtu
Par une propre & ſecrette vertu.

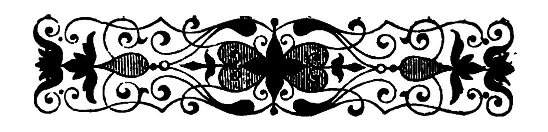
Lors, veu qu'Amour n'eſt en noſtre puiſſance,
Qu'euſt fait raiſon ? qu'euſt fait ma reſiſtance ?
Si donc je ſuis contraint de vous aymer,
Vous ne devez ma pourſuitte blaſmer,
Ne rejecter l'affection conceuë
Dedans mon cueur des la premiere veuë
Où nos eſprits ſe ſont entrecogneus

S'eſtans au ciel paravant entre veus,
Car tel amour il ne fault qu'on deteſte
Comme conduiƈt par le vouloir celeſte,
Comme plus vray, plus certain & moins ſeint,
Comme ayant plus par le passé contrainƈt
D'hommes tres haults à cheoir dedans ſa flamme
Du premier jour qu'ils advisoient leur dame,
Teſmoing l'amy de Laure que les dieux
Firent aimer, teſmoing le Furieux,
Teſmoing l'amy d'une qu'Eliodore
A faiƈte blanche & naiſtre d'un roy More,
Teſmoing Roger, Bradamant, Amadis
Et mil encor qui ont aimé jadis.
Et ſi ma force à ceulx la n'est egalle
Je ne leur cede en rien d'amour loyalle.
Ce n'eſt pas moy que l'on voye addonné
A faire bien l'amant paſſionné;
Je n'ay appris d'une plainƈte ruſée,
D'un faux tour d'œil, d'une larme forcée,
D'un mot de cour, & d'un ſouſpirer feinƈt
A demonſtrer ſignes d'amour contrainƈt;
Je n'ay appris à me geſner moy-meſme,
Monſtrer ma face, ou maigre, ou triſte, ou bleſme,
Comme d'aucuns qui, aymants ſans amour,
Font par plaiſir, ou par livre, la cour :
Ce n'eſt pas moy qui, né franc en la France,
Vueille d'amour tirer la quint'eſſence,

Quittant du tout tels meſtiers mal plaiſants
Aux Eſpagnols, Lombars & courtisans.
Tant cler voyez que voſtre œil peult la playe
Voir juſqu'au cueur, voir la feincte ou la vraye.
Quant à la choſe où mon desir pretend,
Fault peu de choſe à le rendre content;
C'eſt que ſelon voſtre bon gré je puiſſe
Vous eſtimer, vous faire humble ſervice,
Et par honneur amitié vous porter,
Puiſque cela ne vous peult rien couſter;
Pour vous fleſchir à m'aimer d'avantage
Je ne veux mettre en avant mon lignage,
Armes ny biens, ny nobleſſe de ſang
Qu'un peuple priſe, & non un eſprit franc:
Je ne veux point par cela où fortune
S'eſt autant faicte aux miens qu'à moy commune
Importuner voſtre cueur à m'aimer,
Mais par cela que mien je puis nommer.
Je croy pour vray qu'offenſé je me fuſſe
Si deſchargé de mon eſprit je n'euſſe
L'amour martir que je vous ai deſcrit
Auſſi nument que je l'ay dans l'eſprit.
Vous pourrez bien, comme fille deſpite,
Me commander de ceſſer ma pourſuite,
Mais en faiſant voſtre grace ceſſer
De vous aimer me pourrez diſpenſer?
Vous pourrez bien, me donnant blaſme ou peine,

Vous enrichir d'une louange vaine,
Mais voudriez vous me punir, me blafmer,
Me rendre mal pour fi bien vous aymer?
Vous pourrez bien quand & quand me reprendre,
Que j'ay voulu comme trop entreprendre,
Mais voudriez vous le deftin empefcher
Qui ma moictié me fait en vous chercher? (1)
Voilà pourquoy, au pis aller, je penfe
Que je n'ay fait que d'un papier defpense,
Si d'aventure en le trouvant mauvais
Avez conclud de ne m'aimer jamais.
S'il eft ainfi, ne faictes, je vous prie,
Que ce papier ne ferve de mocquerie
Ny d'entretien à celuy de qui l'heur
Pourroit trouver chez vous plus de faveur,
Mais poifez l'heur que nous aurions enfemble
S'il vous plaifoit, car il n'eft, ce me semble,
Un heur plus grand que le contentement
Qu'ont deux efprits unis parfaittement.

(1) Jean de la Taille ne se maria qu'en 1575.



REGRETS

POUR LE SEIGNEUR DE MONGOMMERY

A LA MORT DU ROY HENRY SECOND.

Ainsi qu'on vit jadis le fils aisné du monde (1)
Traîner dans les forests sa vie vagabonde,
Quand luy, premier bourreau, de sa dextre meurtriere
Eut au premier martyr donné la mort premiere,
Ainsi qu'on vit Œdipe, Oreste & Ixion
Errer par l'univers pour la punition

(1) Caïn. — Lefranc de Pompignan ne se rapproche-t-il pas quelque peu de la Taille, dans les fameux vers de sa plus belle ode :

« Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs... etc.

(La mort de J.-B. Rousseau).

De leurs crimes commis, gesnez de facheries,
Rongez de mille soings, harsellez de furies :
Ainsi moy, malheureux, à la male-heure né,
De mille et mil'soucis sans cesse environné,
Assiegé d'ennuis, accablé de regrets,
Ne hantant que les lieux sauvages & secrets,
Ne resvant qu'à mon mal, & de tous gens arriere,
Je fuy comme un Timon le monde & la lumiere.
Mais je sens, en tous lieux que j'aille, ô moy chetif!
Un deplaisir, helas, qui me tourmente au vif;
A peine que la rage & le deuil violent
Ne m'a le sens osté, ainsi qu'à un Roland.
Maudite soit la nuict en qui je fus conçeu,
Et plus maudit le jour que premier j'apperçeu !
Quelle estoille gauchere a dessus ma naissance
Versé tout le malheur de sa male influence?
O moy cent fois heureux si, naissant avorton,
Ains que voir le soleil j'eusse esté voir Pluton !
Estoit-ce donc des cieux la fatalle ordonnance,
Que je naquisse au damp & au malheur de France !
Pourquoy sçeus-je jamais un cheval manier ?
Pourquoy m'a-t-on appris des armes le mestier,
Mestier tant malheureux ! pourquoy ai-je autrefois
Desiré les honneurs des joustes & tournoys ?
Pourquoy fus-je jamais issu de bonne race ?
Que n'ay-je esté conçeu entre la populace,
Afin que, laboureur plus tost que chevalier,

J'euſſe aux champs halleté pour mon pain journallier,
Et n'euſſe jamais ſceu loing de la Cour de France
Ny picquer un cheval ny briſer une lance!

Ah, que les tourbillons quand j'entray dans la lice
Ne m'ont-ils entrayné dans quelque precipice,
Et que ne ſ'eſt la terre ouverte deſſous moy,
Alors que je courois à la mort de mon Roy!
Je penſe qu'un dœmon me retint par derriere
Soudain qu'à mon ronçin je donnay la carriere,
Mais, las! de mon malheur la fiere violence,
Guidant le coup fatal & roidiſſant ma lance,
D'un eſclat rejally me fit percer les yeux
Juſques à la cervelle au Roy que j'aymois mieux
Que mon cueur, tellement que pour ſauver ſa vie
La mienne volontiers je me fuſſe ravie.
Ainſi ſe complaignoit le triſte dieu de Cinthe
Quand il eut par meſgarde occis ſon Hyacinthe,
Ainſi ſe complaignoit l'infortuné Cephale
Quand ſa femme il occit de ſa fleche fatale.

Helas, Helas, HENRY, puis que la force mienne
Eſtoit indigne d'eſtre egallée à la tienne,
Puis que tu envoyois tous les autres par terre
Eſclatant ſur le fer ta lance comme un verre,
Que ne m'a la roideur de ton bras atterré
Ains que j'euſſe ton œil d'un eſclat enferré!

Bon Dieu! quel creve-ceur, quelle confuſion
Et quels troubles j'ay veu à mon occaſion!

Par moy la paix nouvelle a preſque eſté en doute,
Par moy toute la Court, voire la France toute
Encor, encor ſoupire, & par moy les François
Deſormais haïront les paiſibles tournois;
Par moy tant de beaux jeux & de preparatifs
Qu'on faiſoit à Paris furent tous inutils.

Hà, qu'un ſeul coup de lance a mis de changements
Aux faveurs, aux eſtats & aux Gouvernements!
Que j'ay, en un moment, fait pallir de viſages,
Changer d'avis, d'eſpoirs, d'attentes, de courages!
Mais malheureux cent fois qui ſ'aviſa premier
D'abattre le ſapin, le freſne ou le cormier
Pour arondir le boys dont ma lance mornée
Fut après en longueur, ains en malheur tournée,
Tant que le plus grand Roy du Monde (quel dommage!)
En a perdu la vie au milieu de ſon aage.
Déa, quel Rhone, quel Rhin, quelle Seine ou Tamiſe
Me pourra nettoyer de ma faulte commiſe?
Quand la mer deſſus moy ſeroit or degorgée,
Ma faulte n'en ſeroit aucunement purgée,
Mais doibs-je appeller faulte, en ce que telle offenſe,
Si offenſe il y a, je feis par ignorance?
Mais tant y a que j'ay pour pleurer ceſt erreur
De mes yeux à peu pres tary toute l'humeur.

En tout lieu que je voye, en me monſtrant au doy:
« Voila, dit-on, celuy qui a tué le Roy. »
Ainſi moy, paravant cognu en peu de lieux,

Ores j'acquiers par tout un renom odieux,
Non tant par mes vertus qu'autrement, à l'exemple
De celui qui d'Ephefe alla bruler le Temple.
O valeureux Henry, Prince que tant j'honore,
Si quelque fentiment il te demeure encore,
Soit que tu fois là bas es Plaines Elizées,
Soit que tu fois au Ciel pour tes vertus privées,
Pardonne-moy ta mort! regarde mes complaintes,
Et de ton ferviteur voy les larmes non feintes,
Voy le remors & dueil qui mon ame tourmente
D'avoir efté l'autheur de ta mort violente!
Las, fi de mon erreur vangeance tu requiers,
Je te facrifiray ma vie volontiers
Deffus ta fepulture ainfi que Polyxene
Par fa mort appaifa du Grec l'ombre inhumaine;
Je ne fonge que toy, car ton ombre dolente
Nuict & jour, ce me femble, à mes yeux fe prefente.
Donc voudrois-tu de moy plus ameres vangeances
Que les foucis cuyfans, les afpres repentances,
Et le dueil qui toufjours en martyre me tient?
Ainfi tout mon malheur de ton malheur provient,
Et tout le mal que j'ay, c'eft que mal je t'ay fait.
Mais je pry ce grand Dieu pour punir le forfait
D'avoir fur un tel Roy fouillé ma main fanglante,
Qu'il change en vraye mort ma vie languiffante,
Moy eftant foudroyé, que la ronce maligne,
L'ortye & le chardon mon fepulchre egratigne,

Qu'en lieu de fleurs, de manne & miel delicieux.
Il n'y defcende rien que la fureur des cieux,
Et qu'on y grave autour : « Cy gift Mongommery,
« Qui, courant à la mort du fecond roi Henry,
« (Tant le fort malheureux guydoit fon bois meurtrier,
« Et l'aile du malheur les pieds de fon deftrier)
« A de ce monde efteint, luy efteignant la vie,
« L'heur, la bonté, la paix, l'amour, la courtoyfie :
« Mais qui a allumé tandis l'impiété,
« La guerre, le malheur, la haine & la fierté,
« Comme f'il euft r'ouvert la boette de Pandore
« Ou qu'un Foudre divin fuft dans fa lance encore,
« Tant cheut en un moment de maledictions,
« De cris, de pleurs, de maux, & de feditions ! »

LE TOMBEAU DU ROY FRANÇOYS II

POUR LE TEMPLE DE ST-DENYS.

Luy mefme parle.

Sache, Paffant, qui deffoubs cefte voufte
Vois mon cercueil, que je fus autrefois
Le Roy de France à peine feize moys,
Fils de celuy qui courant à la joufte

Vit efclater d'une lance cruelle
Son chef fanglant jufques à la cervelle.

Las, par la tefte à mort je l'ay veu mettre,
Et moy fon fils par la tefte je meurs,
Qui, corrompue & jectant fes humeurs,
Perdre m'a fait & la vie & le fceptre,
N'ayant regné que jusqu'à l'an deuxième,
N'ayant vefqu que jufqu'au dix-feptième !

Encor, encor fi pour ce peu de vie
Fortune m'euft de troubles garanty,
Que n'euffe au moins ny fon effort fenty,
Ny fes faux tours, ny fa maligne envie !
Mais Dueil, & Peine, Ennuy, Soupçon & Crainte
Sont les joyaux de ma couronne efteinte.

Las, je n'ay prefque au monde pris haleine,
Ny monftré prefque aux armes mon ardeur,
Ny fceu combien grande eftoit ma puiffance
Ny fceu que c'eft de commander à peine
Qu'il me fallut, appellé de mon pere,
L'accompaigner en pareille mifere.

Déa, quel defaftre eft-ce qui regne en France !
Eft-ce point Dieu qui la veut chaftier ?
Vueille y pourvoir, ô toy, mon Heritier,
Et pour fuir la divine vangeance,
Cherche d'où vient cefte grande mifere
Tant que tu fois plus heureux que ton frere.

Seroit-ce un vieil forfaict qu'on laiffe

A reparer & que Dieu par apres
Vomiſt ſur nous ſa fureur tout expres ?
La mort, helas, du Roy mon pere expreſſe
Le monſtre aſſez & de rechef la mienne
Non moins piteuſe & prompte que la ſienne !

Je n'eus vivant qu'une vie mourante
Fauſſe & douteuſe, ayant non plus de bien
Que ſi au lieu du Roy Sicilien
Je fuſſe aſſis ſoubs l'eſpée pendante :
Encor eſt-il qu'un plomb couvre ma gloire,
Et qu'avec moy j'emporte ma memoire.

Le ciel voulut, envieux ſur mon eſtre,
Qu'au monde ayant ſeullement un peu luy,
Je fuſſe à coup d'un brouillas circuy,
Sans rien laiſſer pour me faire cognoiſtre,
Sinon de moy une ame vagabonde
Qui ſ'eſt rejoincte au grand Eſprit du Monde.

L'arbre couppé germer encor eſpere
Vieilly dans terre, & par vigueur des eaux
Se rejecter en quelques verds rameaux
Et d'autres fruicts de ſon vieil tronc refaire,
Mais rien ne ſort de noſtre ſouche humaine
Que les ſeuls vers de ceſte tombe vaine !

Non que ſur toy, Paſſant, je porte envie,
Car tant ſ'en faut que je plaigne ma mort,
Que ton malheur, ta vanité, ton ſort
Font que plus toſt j'ay pitié de ta vie.

Plus malheureux auſſi je te repute
Qu'un trepaſſé ou qu'une beſte brute,
Pauvre mortel, que Dieu jadis ſit naiſtre
Avec raiſon, pour avoir plus de maux
Et le plus ſerf de tous les animaux,
Je plains ton rien, ta vanité, ton eſtre,
Qui, fol encor, tes malheurs ne contemples
Sur ceux des Roys & ſur autres exemples,
Sur moy, qui fus un de ces Roys de France
Dont après Dieu il n'eſt rien de plus grand.
Et puis tu veux, comme eſtant ignorant
Que d'ord limon tu as pris ta naiſſance,
Bouffer d'orgueil, & puis, quelle folie!
D'un long chagrin tu t'accourcis la vie.
Au moins, Paſſant, mon pauvre Eſprit ne fache;
Si, moy regnant, je n'eus aucun repos,
Point ne m'outrage, ains laiſſe en paix mes os;
Que ſi ma mort des larmes ne t'arrache,
Apprens au moins à prendre en patience
La mort, voyant celle d'un Roy de France.

ÉPITAPHES

L'ÉPITAPHE DU ROY HENRY II

POUR LE TEMPLE ST-DENYS.

Luy mefme parle.

Quiconques fois, Vaffal qui marches dans ce temple,
De tout mon Regne voy le variable cours !
Voy comme la fortune a joué de fes tours
Deffus moy bien & mal, & ma vie contemple :

Ha, c'eft peu d'eftre grand, j'en fers ici d'exemple,
D'eftre prefque adoré par ces royales cours,
C'eft peu d'abboyer tant à ces honneurs si courts (1),
De mendier un fceptre, & faire son regne ample ;

Cela paffe foudain. Durant que j'ay vefcu
On m'a veu par la guerre, & vainqueur & vaincu,

(1) Peut-être serait-il difficile de trouver un second exemple d'une imitation aussi précise de la fameuse expression de Lucrèce :

... Nonne videre est
Nil aliud sibi naturam *latrare*, nisi ut, quum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu... !

Comme fortune en moy monſtroit ſon inconſtance ;

Mais cuydant par la paix eſtre au bout de mes maux
Du desaſtre & du ſort & de tous mes travaux,
Moy, mes heurs, mes eſpoirs ſont briſez d'une lance.

L'ÉPITAPHE DU ROY FRANÇOIS DEUXIÈME.

Luy meſme parle.

Que pauvre eſt de nous, Roys, l'eſtat, l'eſtre & la vie,
Puis qu'à coup ſur noz chefs pleut la foudre & la mort !
Depite donc, vaſſal, toy, ton eſtre & ton ſort,
Puis qu'à coup Dieu nous a la couronne ravie !

Ta mort, mon piteux pere, ay tout piteux suyvie,
N'ayant que reſpiré, comme charmé d'un ſort.
Aurions-nous bien emeu l'autheur des Roys à tort,
Noſtre peuple, ou bien nous, quand nous eſtions en vie ?

Mon Frere, qui tiens or le grand ſceptre de France,
Voy que c'eſt & repare à Dieu la vieille offenſe,
Qu'il te ſoit plus qu'à nous de vie & d'heur donné :

Puis voy par ma pitié que c'eſt d'eſtre en ce monde,
Que c'eſt de ſes honneurs coulans pluſtoſt qu'une onde,
Et que c'eſt preſque un heur de n'eſtre jamais né.

— LXI —

L'ÉPITAPHE DE MONSEIGNEUR

LE MARQUIS DE BEAUPREAU, FILS DE FEU MONSEIGNEUR LE PRINCE DE LA ROCHE-SUR-YON (1).

Luy mefme parle.

Le Ciel, pour depiter d'avantage la France,
M'y fit un peu reluire, & puis m'en a ofté,
Apres qu'il m'eut orné de grace & de beauté,
De bonne nourriture & d'illuftre naiffance.

Le cheval qui tomber me fit par violence,
Efteignit avec moy tel don, telle clarté,
Tel joyau, tel honneur, & telle majefté
Et par terre il rua des François l'efperance.

Au moins devois-je avoir plus de temps & d'efpace,
Pour parfournir l'efpoir qui luifoit en ma face:
Et fi faire on pouvoit revivre un trefpaffé,

Les larmes qu'on me fit font que mieux je merite
D'eftre reflufcité que ce chafte Hippolyte
Qui fut ainfi que moy de fes chevaux froiffé.

(1) Charles, duc ou marquis de Beaupreau, mort en 1565, fils cadet de Louis I de Bourbon-Montpensier, prince de la Roche-sur-Yon, et frère de Louis II, duc de Montpensier.

L'ÉPITAPHE DE FRANÇOIS DE CLÈVES

DUC DE NIVERNOIS, LE PÈRE (1).

Un prince giſt ici qui en honneſteté,
En grace, en courtoyſie, en douceur, en clemence,
En prouëſſe & valeur, autant qu'en abondance
De biens, d'eſtats, d'honneurs, un vray Prince a eſté,

Veu qu'il a par amour & par humanité,
Non par ambition, ny par outrecuydance,
Des peuples & des Roys gaigné la bienveillance ;
Que n'a-t-il de la mort gaigné la dureté ?

Mais l'envie qu'il eut de ſervir bien noz Roys
Aux guerres & combats fut plus grande cent fois
Que ne fut contre luy de ceſte mort l'envie,

Et ſ'on pouvoit la mort et le roc de ſon cueur
Amollir quelque peu par l'eau de noſtre pleur,
O que bientoſt, bientoſt on le mettroit en vie !

(1) François de Clèves, duc de Nevers, gouverneur de Champagne, fils de François de Clèves et de Marguerite de Bourbon.

L'ÉPITAPHE DU ROI DE NAVARRE

ANTOINE DE BOURBON (1).

Vous, Grands, ceffez, ceffez voftre guerre ordinaire,
Amolliffez vos cueurs, ne voyez vous le mal
Qui peut choir fur vos chefs ? ce Roy d'un cueur Royal
Importunant la guerre y fut tué naguere :

Or eftant ce roi preux & ayant eu un frere
Sage, vaillant & fort, ainfi qu'un Annibal
Mort d'un trefpas forcé par un coffre fatal,
Puis un autre au milieu d'une bataille fiere (2),

On ne doit f'efbahir fi leur frere a efté
Meurtry fatallement, & mefmes en la guerre
Par un plomb violent, pres une grand'Cité ;

Mais, mourant fans pouvoir reconquerir fa terre
Du fceptre de Navarre, il eft allé aux Cieux
Conquefter pour jamais un regne plus heureux.

(1) Père de Henri IV, mortellement blessé au siége de Rouen (1562).
(2) Le duc d'Enghien et le prince de Condé.

— LXIV —

L'EPITAPHE DE FRANÇOIS DE CLÈVES

DUC DE NIVERNOIS, LE FILS (1).

Cy giſt un jeune Duc, dont la mort pitoyable,
La grace, la beauté, le maintien ſi courtois,
Et l'eſpoir qu'on avoit de cueillir quelquefois
De ſa haute valeur quelque fruiċt proffitable,

Monſtrent combien on doit tenir pour deteſtable (2)
Toutes armes à ſeu, qui n'ont comme tu vois
Eſpargné ny les grands, ny les Ducs, ny les Roys,
Tant ceſte invencion eſt vrayment miſerable.

O maudite piſtolle, effroy du genre humain,
Incertaine, meſchante, execrable, & villaine,
Qui deuſſe eſtre l'horreur d'une vaillante main !

Les Roys prudents devroient autant prendre de peine
A taſcher d'abollir de toy l'invention
Que les opinions d'une Religion.

(1) Fils de François de Clèves.

(2) *Détestable* est employé en quelque sorte au neutre *Detestabile*.

L'ÉPITAPHE D'UN

QUI PARLE LUY-MESMES.

Vous Princes, qui paſſez, vous Roys & vous, Seigneurs,
Pleurez ſus mon tombeau, non d'envie à l'exemple
D'Alexandre le Grand, mais pleurez en ce temple
Le pauvre eſtat de nous & de noz vains honneurs :

O combien plus heureux qui vit ſans ces grandeurs,
Qui plus content d'un toiƈt que d'un regne bien ample
Rit noz ambitions, de loing noz maux contemple,
Et qui ne ſuit les cours de Roys ni d'Empereurs !

Voyez qu'on m'a d'un plomb chaſſé du corps la vie,
M'efforçeant de chaſſer, ô mondaine follie !
Quelques opinions hors des cerveaux humains.

Mais ſi je n'ay fait bien en ma vie paſſée,
Ma mort a fait beaucoup qui la paix a cauſée.
Tu as donc tort, paſſant, ſi de moy tu te plains.

---

t.

L'ÉPITAPHE D'UN CUEUR

Dans ce plomb fut enclos un miferable cueur,
Lequel ne fut jamais, tant qu'il fut plein de vie,
Franc de mauvais penfers, de tourment & d'envie,
Ny franc d'ambition, de fraude & de rancueur:

Mais ce fut un cueur faux, duquel la puanteur
Engendre icy l'afpic, cueur plein d'hypocrifie,
Cueur maling qui n'eut onc que feinte courtoyfie,
Cueur hay de tous cueurs, cueur de guerres autheur.

On trouve bien le fond de la mer fi profonde,
La fource du grand Nil, la mefure du monde (1),
La fin des monts plus haults, le bout d'un long chemin,

Bref le centre & le cueur de cefte terre ronde,
Mais à ce cueur remply d'ambitieux venin
On ne trouva jamais ny fond, ny bout, ny fin.

(1) Licences poétiques.

— LXVII —

L'ÉPITAPHE DU CUEUR

D'ANNE DE MONMORANCY CONNESTABLE DE FRANCE.

Cy gift le cueur d'Anne Monmorancy
Qui eut d'Europe et des Roys cognoiffance,
Car eftant vieil d'age & d'experience
Nul conneftable egalla ceftui-cy.

Plus qu'un Roy mefme il fut heureux icy:
Pour le louër on a trop d'abondance.
Il fut l'Efcu & le Neftor de France,
Vainqueur d'Envie & de Fortune auffi.

Son cueur fans fraude oncques ne fut trahy
De trahyfon ny d'autres cueurs hay,
Mais eut les cueurs de fes Roys qui font quatre :

Cueur où l'on voit le lys caracteré,
Cueur qui voulut & mourir & combattre
Au cueur de France où il eft enterré (1).

(1) Le vieux connétable, Anne de Montmorency, malgré son grand âge, ne cessa de prendre une part prépondérante à la direction politique et militaire des événements. Il mourut sur le champ de bataille de Saint-Denys, à la tête des catholiques, en 1567.

— LXVIII —

L'EPITAPHE DE JAQUES DE LA TAILLE

SON FRERE.

Avec ſon Iliade ici giſt un Homere
Mort jeune, mort chetiſ, mort ſans qu'on aye ſceu
Qu'il ayt ſceu quelque choſe, & mort ſans qu'il ayt peu
Eſtre cognu ſinon de luy & de ſon frere.

Il eſt mort ſi à coup, que la peſte meurtriere
Qui meſmes l'a tué ne l'a cognu ni veu,
Car le cognoiſſant bien, euſt-elle bien voulu
Eſteindre de ce temps la future lumiere !

O quelle perte en France ! ô Peſte, qu'as-tu ſait !
Mais pour le moins, Paſſant, ce meurtre eſt imparfait,
Reſtant encor ſon frere, ainſ luy meſme ce ſemble,

Qui jure luy ſervir de vangeur & d'amy
Et qui vivant de pleurs ne vit qu'à demy,
Car tous deux ne vivoient que d'un eſprit enſemble.

(1) Mort à vingt ans, auteur de l'*Art et Manière de faire des vers*, des tragédies *Daire* et *Alexandre*.

L'ÉPITAPHE D'UNE JEUNE DAME

QUI PARLE ELLE MESME.

Avec moy giſt icy l'eſprit, le cueur, la vie
Et le contentement de mon dolent amy,
Qui ne vit plus, ſinon que d'un vivre à demy,
D'un vivre qui encor aux defuncts porte envie :

Et ſi mon ame encor de regrets ſe ſoucie,
Las, que j'ay de pitié & de ſoucy pour luy,
Voyant ainſi ſon cueur avec moy enfouy
Et de ſa veuë eſtre au Ciel, touſjours, touſjours ravie :

Petrarque ainſi de l'œil cherchoit ſa dame aux cieux
La voulant de l'eſprit ſuyvre comme des yeux.
Mais en vain mon amy pour m'y voir ſe tourmente ;

Mon ame eſt dedans luy, laquelle il engloutit
En me baiſant d'ardeur ainſi qu'elle ſortit ;
Qu'il ſe contente donc puis qu'en luy ſuis vivante !

L'ÉPITAPHE DE LOUYS LE ROUX

SEIGNEUR DE LA ROCHE DES AUBIERS (1).

Luy mesme parle.

Veu que le naturel de l'envieuse Mort
Est d'estre toujours fiere, hautaine, inexorable,
D'estre cruelle, sourde, aveugle, impitoyable,
Et de faire mourir les vertueux à tort,

On ne doit s'esbahir si je sens son effort
Par le cruel malheur d'une goutte incurable,
Moy qui fus vertueux, humble, courtoys, aymable,
Qui fus doux & gentil, preux, dispost, & accort.

Pitié fut tant en moy que, mort, j'ay pitié mesme
De ma chere compaigne & de son pleur extreme
Qui ressemble un ruisseau qui n'a rive ny fond :

Mais quoy ? si nous voyons toute chose terrestre
Mortelle devenir, mortels donc doivent estre
Les pleurs que sus les morts les hommes mortels font.

(1) En Poitou, près de Bressuire (département des Deux-Sèvres).



SONNETS ET ÉPIGRAMMES

AU ROY CHARLES IX.

Sire, apres voſtre ſacre il fault que je m'avance
De souhaitter à l'heur de Voſtre Majeſté
D'Alexandre-le-Grand la magnanimité
Et de ce grand Hercul'la force & la puiſſance,

De Charle-maigne auſſi la Royale excellence,
D'Octavien le regne & la felicité,
De Ceſar l'eſprit prompt, de Trajan la bonté,
Et d'Hector voſtre ayeul (1) le cueur & la vaillance,

Du grand-pere François ceſte façon royale
Et l'horreur qu'il avoit de l'ignorance ſale,
Car c'eſt bien ce qui ſied le plus mal à tous Roys,

(1) Le poëte n'hésite pas à faire descendre la maison de France de la race de Priam.

Bref du pere Henry la douceur debonnaire
Mais non point le defaftre advenu aux tournoys,
Ains plus de vie & d'heur que n'a eu voftre frere.

A MADAME SA SŒUR.

Madame, Dieu vous a d'une telle richeffe
Et d'un tel heur douée en la fleur de voftre aage
Qu'au monde on ne fçauroit fouhaitter d'avantage
De graces ny de biens à une autre princesse.

Il ne vous fault point donc fouhaitter la nobleffe
D'vne Royne Didon, ny fon Royal courage,
Ni le fçauoir exquis d'vne Corinne fage,
Ny la beauté d'Helene ou l'honneur de Lucrece,

Car vous n'avez befoing de la vertu d'vne autre,
Mais il faudroit pluftoft leur fouhaitter la voftre :
Vous eftes accomplie en graces fi parfaites

Qu'on ne vous doit louer des grandeurs de fortune,
Qui eftant aux enfans des autres Roys commune
Vous fait fœur d'vn grand Roy, mais de ce que vous eftes !

— LXXIII —

CARTEL POUR UN PRINCE (1).

Je remercie, ô grand Dieu, ta bonté
Qui devant tous as fait paroiſtre en moy
La loyauté, l'innocence & la foy
Dont on avoit contre raiſon douté :

Mais quand encor abſoubs je n'euſſe eſté,
J'oſerois bien proteſter devant toy
N'avoir jamais forfaict contre mon Roy,
Ny entrepris contre ſa Majeſté :

Et ſ'il y a quelqu'un ſi temeraire
Qui m'ozaſt dire en cela du contraire,
En juſte camp je le feroy dedire.

Mais je t'en laiſſe, ô Seigneur, la vangeance,
Aimant mieux voir, comme j'ay eſperance,
Mes ennemis d'eux meſme ſe deſtruire.

(1) Bien que « le Prince » ne soit pas nommé, on peut aisément conjecturer qu'il n'est autre que le prince de Condé, arrêté à Orléans en 1560, peu de jours avant la mort du roi François II.

— LXXIV —

A DAMOISELLE CATHERINE

DE PARTHENAY.

Qui voudroit bien vous choisir un espoux
Selon vostre heur, vostre grace & merite,
Il n'auroit pauvre une terre petite,
Mais l'univers pour estre selon vous.

Il seroit beau, sçauant, gentil & doux,
Il sçauroit bien où l'amour vray consiste,
Il seroit bon, de tous hommes l'elite,
Presque accomply, & plus digne de tous.

Si vous avez par election faicte
Un tel espoux pour voz dons augmenter,
Vous parferez une chose imparfaicte.

Et qui voudroit autre heur vous adjouster,
Vous ayant veuë au reste si parfaicte,
Pour vous le rendre il faudroit vous l'oster.

— LXXV —

A UNE DAMOISELLE.

Que n'eſt mon cueur ainſi fait qu'un miroir
Afin qu'à l'œil, comme quand on ſe mire,
Vous y viſſiez la playe & le martyre
Que vos clers yeux luy font touſjours avoir ?

S'ils ſont ſi prompts à le faire douloir,
Que ne ſont-ils auſſi prompts à y lire
Ce mal qu'ils font, & qui touſjours empire,
Pour mieux après à pitié vous mouvoir ?

S'il vous deſplaiſt que l'amour je vous face,
Prenez vous en à voſtre bonne grace,
A voz vertus qui me forcent ainſi.

Si vous pouvez ces beaux dons effacer
Et ces beaux yeux vous arracher auſſi,
De vous aimer me pourrez diſpenſer.

— LXXVI —

A ELLE MESME.

Ce miroir je te donne où est ma pourtraiture,
Qui me fait & le taint & les traits si naïfs
Qu'il ſemble qu'elle & moy ſoyons deux hommes vifs
Ou bien deux hommes peints, tant elle enſuit nature.

Je ſuis pour ton amour ainſi qu'eſt ma figure ;
Elle eſt peinte ſans cueur, car mon cueur tu ravis ;
Elle ſemble un peu triſte, auſſi triſte je vis ;
Maigre & palle je ſuis, auſſi l'eſt ma peinture :

Mais d'un poinct ſeulement il y a difference,
C'est que je ſens un feu langoureux & cuyſant,
Mais elle comme boys (ô quel heur !) rien ne ſent :

Au moins en la voyant te plaiſe en recompenſe,
Quand tu conſeilleras ta face en mon preſent,
D'avoir du vray portrait pitié & ſouvenance.

— LXXVII —

A ELLE ENCORE.

On peut bien voir que feint n'eſt mon amour,
Car ſans avoir preſque la patience
D'eſtre guery, je ſuis en diligence,
Pour vous trouver, arrivé à la cour :

Mon mal paſſé, ny la chaleur du jour,
Ny le chemin, ny choſe d'importance
N'ont eu ſur moy tant de force & puiſſance
Que j'aye fait une heure de ſejour.

J'eſtois venu querir icy ſanté,
Mais voſtre grace, excellente en beauté,
Et les rigueurs que voulez que j'endure

M'ayant rendu plus mal que je n'eſtois,
Ont converty le mal que je ſentois
Durant trois jours, en un qui touſjours dure.

Amour, amour, qui cauſes ma douleur,
Faux & cruel, injuſte & rigoureux,
O que ſans toy ſeroit le monde heureux,
O qu'il auroit ſans toy de joye & d'heur!

— LXXVIII —

Si tu es Dieu, tu es Dieu de malheur,
Car ceſtui-là eſt bien malencontreux
Duquel tu as ſoubs le cep amoureux
Mis une fois le miſerable cueur!

Va, tu n'es fils de Venus, mais d'un ours,
Qui t'engendra dans l'effroy des deſerts :
Pourquoy fais-tu noz deſirs ſi divers?

Pourquoy fais-tu, ô meſchant, qu'en amours,
Ce que je fuy, je l'ay, je l'ay touſjours,
Et que jamais je n'ay ce que je quiers?

A UN PEINTRE.

Si vifvement mon portrait tu as fait,
Qu'il ſemble à voir que proprement Nature,
Et non pas toy, ait portrait ma figure,
Tant je reſſemble aux traits de mon portrait.

Ha, pleuſt à Dieu que par un art parfait
Tu euſſes peint le tourment que j'endure
Pour l'amour d'une, à fin que ta peinture
Luy fiſt pitié du mal qu'elle me fait ;

— LXXIX —

Ou pleuſt à Dieu que ſur ſon cueur de marbre,
Ainſi qu'on fait ſur l'ecorce d'un arbre,
Tu m'euſſes peint avecques ton pinceau !

Je ſerois en lieu plus noble & rare
Que je ne ſuis deſſus ton vil tableau,
Ny que les Roys qui ſont ſus leur or avare.

EPIGRAMME

D'UN HERMAFRODITE PRIS DU GREC (1).

Lorſque ma mere eſtoit groſſe de moy,
Elle appella trois devins devers ſoy,
Pour ſçavoir d'eux ce qu'elle enfanteroit ;
L'un luy predit qu'un maſle ce ſeroit,
L'autre une fille, & le tiers tous les deux.

(1) Cette épigramme, ou, pour autrement dire, cette épitaphe, a été deux fois publiée : 1° dans le premier volume des Œuvres de Jehan de la Taille (*Saül le Furieux*, etc., Paris, Frédéric Morel... 1572) — 2° à la suite de la *Géomance abrégée* de Jean de la Taille (Paris... Lucas Breyer... 1574).

Qu'en advint-il? Certainement nul d'eux
Ne mentit point : femm'homme je naquis.
D'iceux, après, de ma mort je m'enquis :
L'un me predit que je mourrois par eau,
L'autre par croix, & le tiers par coufteau,
Et tout cela qu'ils me dirent m'efcheut :

Ce fut un jour que mon efpée cheut
Du hault d'un faux auquel j'eftois monté,
D'où par malheur après je me jectay
Deffus le fer, duquel eftant, helas,
Tout tranfpercé, ma tefte cheut au bas
Dedans le fleuve ombragé par le faux
Qui me retint les pieds à fes rameaux.

Moy donc, qui fils, fille, & neutre j'eftois,
J'ay enduré l'eau, le fer & la croix.

A UNE PRÉSUMPTUEUSE.

Pour ne fçavoir cognoiftre au vray ta gloire,
On voit de toy fi fouvent prefumer
Que tu te fais facillement à croire
Que ton œil peut un chacun enflammer :

— LXXXI —

Pardonne moy, tes yeux ſont par trop lours,
Et n'ont ſur moy tel effect ny pouvoir :
Ils pourroient bien un lourdaut decevoir,
Et me ſervir d'un remede d'amours.

A SIMON.

Tu ne fais cas, Simon,
Que des ſiecles paſſez,
Et ne louës ſinon
Les poëtes treſpaſſez.
Simon, pardonne moy,
La mort je ne ſouhaitte,
Afin d'avoir de toy
L'eſtime d'un bon Poëte.

ANAGRAMMATISMES

OU

NOMS RETOURNEZ

D'AUCUNS GRANDS SEIGNEURS ET DAMES.

AU ROY, SUR SA DEVISE.

La Justice & Piété
Tu portes ſur tous Roys :
Si ton peuple a eſté
Troublé par dures loys,
Ores que tu es Roy
Chaſſe la dure loy (1).

(1) Charles de Valois.

A LA ROYNE CATERINE DE MEDICIS.

Puiſque par voſtre prudence
Vous avez bien merité
D'avoir grande authorité
Vers voſtre fils & la France,
A bon droict voſtre nom dit :
Dame, icy es en credit.

A TRES ILLUSTRE PRINCESSE

MARGUERITE DE VALOYS.

Quand or la vertu auroit
A prendre une forme d'homme,
Ta ſemblance elle prendroit,
Puiſque tu es ainſi comme
Ton nom donne teſmoignage :
De vertus royal image.

— LXXXIV —

POUR LA ROYNE MARIE STUART.

REGRETS D'ELLE A DIEU

SUR LA MORT DU ROY FRANÇOYS II, SON MARY.

O Toy qui fais ce monde mouvoir
Et qui de tout es la caufe motifve,
Pourquoy m'as-tu, pour eftre plus cheftive,
Fait naiftre grande & jeune & belle à voir?

Tu m'as faict grande à fin de plus hault choir,
Belle à fin, las ! que ma beauté naïfve,
Mon taint de lys & ma couleur fi vifve
Par pleurs, par cris fe puiffe à coup dechoir!

Jeune à fin, las ! que je fuffe en la fleur
De mes beaux ans d'efpoux veufve & de mere,
Que j'euffe icy dueil fur dueil, pleur fur pleur,

Hors de ma terre, orfeline de pere !
Las, ma devife est donc : *Tu as martire*,
Comme à l'envers mon nom me fçait bien dire.

— LXXXV —

A ELLE.

REPLIQUE SUR LE MESME NOM, POUR LA CONSOLER.

Helas, quelle pitié de ternir deſormais,
Par tes cris, par tes pleurs & par te lamenter,
Telle roſe que toy & tel joyau gaſter
Comme eſt ta grand'beauté, laquelle n'en peut mais!

Si tous noz beaux honneurs ne ſont que ſonges vrais,
Feins que tu as ſongé, ſans plus te tourmenter,
Faiſant comme un qui penſe, en ſongeant, poſſeder
Tous les threſors du monde ou un bien a jamais,

Qui fait la mine un peu d'eſtre faché, ce ſemble,
Quand le facheux reveil tous ſes threſors lui amble,
Mais, ſe voyant en fin qu'un vent aux mains, ſ'en rit.

Dieu fit l'homme de rien : il Luy est donc facile
De te faire épouſer un beau prince entre mille,
Car *tu te mariras*, ainsi que ton nom dit.

— LXXXVI —

AU ROY DE NAVARRE

ANTHOINE DE BOURBON.

Heureuſe ſut l'eſtoille qui ça bas
T'a fait, o Roy, ſi heureuſement naiſtre !
Un tel bonheur des le berçeau tu as
Que maintenant il ne ſçauroit plus croiſtre.

Heureux tu es d'eſtre d'une maiſon,
D'une maiſon a nulle autre ſeconde,
Et n'y a nul qui puiſſe avec raiſon
En recognoiſtre une plus grande au monde :

Heureux tu es en biens & en pouvoir,
Heureux en regne & heureux en richeſſes,
Et plus heureux pour ta compagne avoir
Si digne perle entre toutes princesses.

Dorenavant puis que tu es, o Roy,
Des ta naiſſance heureux en toutes ſortes,
Dire je puys : *Bonheur abonde en toy*,
Comme ton nom en ta deviſe porte.

A MONSIEUR LE DUC DE NIVERNOIS,

FRANÇOYS DE CLÈVES.

Comme celuy que Fabien on nomme
Fut dit l'efcu ou le bouclier de Romme
Lors que par luy Annibal fut vaincu,
Toi qui n'as moins de force & vaillantife,
Des maintenant ainfi que pour devife
Porte ton nom *Soy'de France l'efcu* (1).

A MADAME ANNE DE HESTE

DUCHESSE DE GUYSE (2).

D'une eloquence fi rare
Vous avez la langue ornée
Qu'il femble que foyez née
D'Athenes, non de Ferrare.

(1) François de Clèves, dont il a été question plus haut, lieutenant général et gouverneur des pays de Champagne, Brie et Luxembourg, comte d'Eu, de Dreux, de Beaufort, etc., mort en 1561. Son fils François fut tué à la bataille de Dreux, en 1562, à l'âge de 22 ans.

(2) Anne d'Este, fille d'Hercule d'Este et de Renée de France, qui, après la mort du duc François, épousa Jacques de Savoie, duc de Nemours.

DE MADAME HENRIETTE DE CLÈVES

DUCHESSE DE NEVERS.

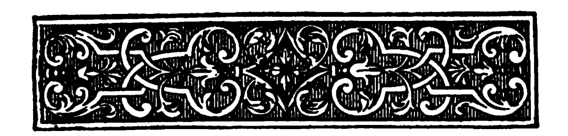
Le grave port, l'affable honneſteté,
L'eſprit royal, la douceur & la grace
Et la vertu qui reluit en ſa face
Demonſtrent l'heur en ceſte deïté.

CAROLI BORBONII (1)

ILLUSTRISSIMI CARDINALIS, ANAGRAMMATISMUS.

Regia majorum te reddunt stemmata clarum
Atque bonum tua te prudentia reddidit orbi :
Orbis es ergo *bono*, converso nomine, *clarus*.

(1). Le cardinal de Bourbon, plus tard roi de la Ligue, mort en 1590.



ÉLÉGIES, CHANSONS
SONNETS D'AMOUR
ET AUTRES POÉSIES
DE JEHAN DE LA TAILLE DE BONDAROY (1).

A SA MAISTRESSE.

Pour reveiller en toy ma ſouvenance,
Pour ſoulager en moy ta longue abſence,
Ma main t'envoye, ayant ce livre eſcrit,
Au lieu de moy l'eſprit de mon eſprit.

AU LECTEUR.

Noli mirari me dicere carmen amoris,
Nam ſonat inter nos verus et æquus amor.

(1) Les pièces qui portent ce titre et qui passent pour les meilleures productions de Jean de la Taille ont paru, en 1574, à la suite de la Comédie des *Corrivaux* (*La Famine ou les Gabéonites... ensemble plusieurs autres œuvres poëtiques de Jehan de la Taille...* A Paris, par Frédéric Morel, imprimeur du Roy, 1574, in-12), excepté les chansons intitulées : *La Religieuſe contre ſon gré* et *La ruſtique amie* qui ont paru dès 1572 avec celles qui précèdent, ainsi que l'épigraphe : *L'Autheur à la mort*. Plusieurs de ces pièces sont célèbres. Que de fois, par exemple, n'a-t-on pas cité la charmante chanson : *Le Blaſon de la Marguerite*, *La ruſtique amie*, la *chanson* III ?...

UN GENTILHOMME A L'AUTEUR.

Amour, voulant ſa gloire eſtre avancée
Et ſes honneurs eſtre par toy chantez,
Choiſit le trait qui les Dieux a dontez
Dont ta poiƈtrine à l'inſtant fut bleſſée :

Ton âme a donc, juſqu'aux cieux elancée,
Sur le patron des ſainƈtes deïtez
Conceut les traits des plus rares beautez
De la beauté qui nourrit ta pensée.

Heureuſe donc la dame dont les yeux
Bruſlent ton cueur d'un feu ſi gracieux,
Ayant choisi un amant ſi fidelle,

Et plus heureuſe ayant eu ce bon heur
D'avoir trouvé un ſi gentil sonneur
Qui par ſes vers la peut rendre immortelle !

ÉLÉGIES.

ÉLÉGIE I.

L'extréme amour me contraint de t'efcrire
Puis qu'il te plaift n'efcouter mon martyre
Ny mon doux chant qui pourroit t'enchanter,
Voire un afpic f'il vouloit efcouter,
Puis qu'il te plaift defdaigner ma prefence,
Chiche vers moy d'accueil et d'audience,
Puis qu'en mon mal je n'ay pour me guerir
Autre art finon d'escrire ou de mourir :
Tu ne dois donc, veu ma trifte adventure,
De mon efcrit refufer la lecture ;
D'un ennemy on lit bien le cartel.
En ton endroit, helas, je ne fuis tel :
Car tu fçais bien que pour t'amour extréme
Je me fuis fait ennemy de moy-mefme
Et que bien toft me conviendra mourir
S'il ne te plaift, Belle, me fecourir !
Si tu fçavois les tourments que j'endure

Pour ta beauté, pour ta vaine figure
Et pour cela qu'en toy ne puis nommer
Qui tout en feu fait mon cueur consumer,
Tu n'es si jeune & fiere de nature,
Veu ma langueur, qu'au lieu de m'estre dure,
De me refuir & rebutter ainsi,
De moy tu n'eusse & pitié & merci.
 Je n'en puis plus, je seiche & me consomme
Sans m'oser, las, decouvrir à nul homme !
Tout le plaisir que je prens nuict & jour
Est de resver en toy & ton amour,
Tousjours j'y pense & ta face plaisante
A moy tousjours, tousjours se represente.
 Souvent pensif, je n'oy qu'on parle à moy
Si ce n'est ceux qui me parlent de toy,
Et tout expres en un lieu solitaire
J'aime à me perdre & de gens me distraire
Pour mieux penser en toy qui ne te chaux
De moy si triste, encor moins de mes maux.
Bref, je ne puis durer en ta presence
Ny moins encor supporter ton absence,
Et sans pouvoir ny dormir ny veiller,
Au lict ne fais qu'en pleurs me distiller.
 Ha, pleust à Dieu ne t'avoir oncques veuë,
Puisque tu n'as de ma desconvenuë
Nulle pitié, ou que mort j'eusse esté
Ains que ton œil m'eust si fort enchanté !

Je n'euſſe au cueur ceſte plaie receuë
Qui ſans mourir mil fois le jour me tuë.
  Comme une fleur perd ſon beau teint vermeil,
Comme la neige ou la cire au ſoleil
Ou au feu fond, comme d'un ſort magique
Un beau poulain languit & meurt etique,
Ainſi je fonds, je ſeiche & meurs pour toy,
Et cependant tu n'as pitié de moy.
  Las, quanteſſois ay-je par la campaigne
Erré, pour fuir l'amour qui m'accompaigne,
Ay-je taſché, le portant à cheval,
De l'eſtranger pour divertir mon mal!
  Et quanteſſois me ſuis-je en un bocage
Seul egaré pour deſtourner ſa rage!
Ay-je taſché d'enchanter, ô moy fol,
Sa rage, dis-je, au chant du roſſignol,
De le ſevrer et d'oublier ta grâce
Par la lecture ou le jeu ou la chaſſe!
  Et quanteſſois me ſuis-je veu tenté
D'aller au loing, de fureur tourmenté;
D'aller parler aux ſorciers pour diſtraire
De moy l'amour, que je ne puis deſſaire
Par nul travail, exercice, ny ſort,
Ny par mes vers, ſi ce n'eſt par la mort.
  C'eſt toy qui es mon mal et mon remede;
Herbe ni jus ne peut me donner ayde,
Ny l'art maudit des Devins que je fuis.

Je ſuis perdu, & trouver ne me puis
Sinon en toy, ou mon âme inſenſée
De ton amour j'ay de bon cueur laiſſée:
Tu viendras donc toy-meſmes offenſer
Si de m'aider tu ne veux t'advancer.
Ne remets donc mon prier en arriere!
On flechit Dieu par louange & priere:
Ne crains-tu point l'irriter contre toy
En deſdaignant l'alliance de moy,
Ou qu'un deſpit dans mon cueur ne ſ'allume
Qui contre toy pouſſe aigrement ma plume
Pour me vanger de ton ingrat devoir?
Plutoſt ſur moy la foudre puiſſe choir!
Mais ne permets que miſerable on nomme,
Pour ton amour, ce pauvre gentilhomme
Qui ne ſe veut vanter pour t'eſmouvoir,
Ny mettre en jeu merite ny devoir,
Sçachant en luy ſon merite inhabille
Pour meriter ta grâce ſi gentille,
Ny remonſtrer l'heur de telle union,
Eſtant tous deux & d'une opinion
Et d'un païs & d'une conſcience,
Ny vanter biens, ny commode alliance,
Diſant qu'en biens il te peut ſurpaſſer
Et que tu dois ſ'amour recompenſer,
Ny alleguer qu'en ce temps où nous ſommes,
Quant tu pourrois en telle cherté d'hommes

Choiſir à gré, pour ton bien ny plaiſir
Tu n'en ſçaurois un plus propre choisir.
  D'un cueur gentil ce reproche eſt indigne,
Sans plus je quiers que ta grâce benigne,
Recompenſant mon deffault, ait pitié
De ma parfaicte et ſi longue amitié
Qui cherche en toy non les biens mais toy-mesme,
En qui l'honneur & vertu, ſans plus, j'ayme (1).
  Voilà pourquoy tu ne devrois aymer
Quelque ignorant qui ne ſceuſt eſtimer
Tes dons de grâce & ne ſceuſt, deſhonneſte,
Qu'en toy chercher le plaiſir d'une beſte,
Qui, jeune ou fol, ne ſceuſt te contempler,
Si bien que moy qui ne puis m'en ſaouler
T'appercevant ſi belle & ſi aymable
Et ſi je ſuis, pour trop t'aymer, coulpable,
Tu en es cauſe, ayant de toy oſté
Je ne ſçay quoy de grâce & de beauté,
Qu'en toy, ravy, plus qu'un autre j'admire,
Tu m'oſteras de peine & de martyre.
  Je ſçay qu'icy tu pourras ſans raiſon

(1) Ces vers ont été publiés en 1574 et le poëte ne se maria qu'en 1575 ; nous ne savons pas à qui ils s'adressent : le poëte dit bien que l'objet de sa flamme et de ses vœux est de la même *opinion* et de la même *conscience* que lui, mais aucun document ne nous a permis de mesurer la portée précise de cette affirmation ; nous supposons seulement (c'est une pure supposition) qu'il a entendu par là se dire catholique, mais sans l'affirmer.

Dire, alleguant ton âge & la saison,
Qu'aux passetemps d'amour ny d'hymenée
La raison n'est propre ny addonnee,
Que l'âge encor dispenser ne te peut
D'aymer si tost & que mon desir veut
Cueillir un fruict trop vert, qu'on ne moissonne :
Mais croy qu'Amour ne respecte personne,
Le temps, ny l'âge : & puis voudrois-tu bien
Pour un peu d'ans tarder d'amour le bien,
Qui ne pourroit se recouvrer peut estre ?
D'esprit gentil je te sçay si adextre,
S'il te plaisoit pour amy m'accepter,
Que l'amour vert tu sçaurois bien haster
Comme d'un fruict la saison lon advance,
Ou bien j'auroy'd'attendre patience.
Je sçay qu'aussi plusieurs, pour me blasmer,
S'esbahiront comme on peut tant aymer
Un enfant presque, en qui Dieu (ce leur semble)
Tant de beautez ny de graces n'assemble
Pour en mourir, mais si eux te voyoient
De mon propre œil, comme moy ils mourroient...
Ou s'ils avoient d'amour fait preuve extrême
Excuseroient en moy l'erreur d'eux-mesme (1).
Je ne suis seul qu'Amour met sous sa loy

(1) Corneille a absous cette restriction en se l'appropriant :

« *Ou qu'un beau désespoir alors le secourût !* »

Ny le premier : de plus ſages que moy
N'ont evité ſa divine puiſſance.
  Si tu en as ja fait l'experience,
Ayes au moins de moy quelque pitié
Et par la tienne enten mon amitié.
  M'ayant connu, poſſible aurois-tu honte
De fuir celuy duquel tu ne fais conte,
N'ayant de luy qu'apperceu le dehors,
Qui ne fait l'homme, ains le dedans du corps
Où eſt enclos le bon vouloir en ſomme,
Sçavoir, vertu, & le threſor de l'homme.
  Connoy moy donc & prens pitié de moy.
Ainſi jamais ton cueur n'ait mon eſmoy.
  Mais ſ'il te plaiſt n'avoir merci quelconques
De ma langueur, ſay moy toſt mourir doncques,
Tien mon eſpée & le coup de ta main,
Où tu voudras en mon cueur, en mon ſein,
Je recepvray... mais, las, que dis-je, où ſuis-je ?
Ha, tu peus voir comme l'amour m'afflige !
  Donc je te pry par ta jeune beauté,
Ne rend en moy, qui me sens rebutté,
Ceſte vertu & malheureuſe & vaine, —
Dont en main lieu j'ay fait preuve certaine
Avec la plume, & les armes au poing, —
Qui cependant ne m'aïde au beſoing.

ÉLEGIE II.

A UNE DAMOISELLE (1).

Vous ayant veuë à cause de l'abſence
De voſtre eſpoux en grand'impatience
Vivre d'ennuis & ne ſong'ant qu'en luy,
N'avoir plaiſir & vie qu'en autruy;
Vous ayant veuë de la guerre affligée,
Je dois tacher à vous rendre allegée
De voſtre ennuy, par devoir d'amitié,
Ayant ce bien de vous eſtre allié.
Mais quand je penſe aux malheurs où nous sommes
Et que nous-meſmes entretuons nos hommes,
Quand je repenſe en nos propres couſteaux
Trois fois fichez dans nos propres boyaux,

(1) La Taille adresse cette pièce à l'une de ses cousines pour la consoler de l'absence de son mari catholique et militant, et il ne manque pas cette occasion d'insinuer que pour se rencontrer face à face sur le champ de bataille l'on n'en est pas moins bons amis et bons parents. Il s'agit probablement ici de Geneviève Berthomier (fille de Jean, seigneur d'Olivet, gouverneur de Montfort l'Amaury et de Geneviève Brachet), mariée par contrat du 13 décembre 1563 à Jean de la Taille, seigneur d'Hanorville et de Faronville, qui servit avec les catholiques.

Et qu'au milieu de France on voit l'Efpaigne,
Suyffe, Angleterre, Itale & l'Allemaigne,
On voit d'erreurs les rois enveloppez
Et les plus grands de paffions pippez,
Et que la lune a fait plus d'une année
Dans fon char brun ja vingt fois retournée
Depuis qu'on voit derechef ces difcords
Où plus de mil gentils-hommes font morts;
Bref, quand à tout je repenfe & repenfe,
De lamenter, helas, je vous difpenfe;
Et qui, bon Dieu, riroit or! Toutefois
Je vous plein fort, n'ayant veu en vingt mois
Celuy qui eft voftre moitié fidelle.
Mais combattant en fi jufte querelle
Pour fon païs, fa reputation,
Son Roy, fa vie & fa religion,
Sur fon honneur eftes-vous envieufe,
Vous qui devriez vous reputer heureufe
Que Dieu vous ait doué d'un tel mary!
Pour fa querelle, hà, que je fuis marry
Que mon deftin n'a permis que je fuffe
De fon party, mefmes que j'y mouruffe,
Plutoft qu'avoir fuivy un autre camp.
  Combien de fois, deffus un mefme champ,
Eftant d'un sang, d'un nom & d'unes armes
Sans fe connoiftre au faict de mil allarmes,
Nous fommes-nous rencontrez aux hazars!

Mais entre nous touſjours ne sera Mars,
Touſjours ne pleut, & nous verrons, poſſible,
Apres l'orage un eſtat plus paiſible,
Et voſtre eſpoux eſtant toſt de retour
Plus que jamais fleurira voſtre amour :
Tandis il faut vous rejouir, en ſorte
Que ſes travaux avec vous reconforte
Quand il viendra, & ne vous trouve point
Triſte, ny maigre, ou bien en mauvais point.

ÉLÉGIE III.

D'UNE DAMOYSELLE A L'AUTHEUR.

Puis que je vis touſjours en paſſion,
Tairay-je donc l'extréme affection
Que je vous ay ſecrettement portée,
Et la taiſant m'a preſque transportée ?
Doncques ſçachez qu'eſtes Roy de mon cueur,
Mais vous aymant, je n'en ay que malheur,
Pour une, helàs, qui ſi fort ne vous ayme.
Que j'ay pour vous d'impatience extréme !
Je ſçay tres-bien qu'en richeſſe & beauté

Elle me paſſe, & non en loyauté,
Que pour cela elle a trop d'abondance,
Et que j'en ay trop grand'faute & ſouffrance.
  Doncques ſault-il pour des biens le deſir
Ne regarder à moy, ny au plaiſir,
Ny à l'amour ſi violente & forte
Que maugré moy à vos vertus je porte?
  Doncques fault-il pour mes affections
Que j'aye tant de maux & paſſions,
M'appercevant que je ne ſuis aymée?
  Donc fault-il eſtre à bon droit eſtimée,
Veu ma fureur, ſotte d'entendement,
De m'eſtre ainſi jettée en ce tourment?
  Si pour tous ceux on faiſoit quelque hiſtoire
Qui en amours ont eu malheur notoire
Ou qui ont fait l'amour eſtrangement,
On me devroit faire quelque romant,
Car en amours ne ſuis moins fantaſtique
Qu'une Marphiſe ou bien une Angelique
Mais c'eſt à moy grand'honte & creve-cueur,
Servant de fable & de conte au moqueur!
  C'eſt un grand cas qu'il faut qu'envers la belle
Que vous ſervez je ſerve de Carmelle (1),

(1) *Damoiselle Carmelle*, chargée à Constantinople d'une ambassade amoureuse près de l'infante Léonorine de la part du beau et brave chevalier Esplandian, fils d'Amadis (*Amadis de Gaule*, cinquième livre, chap. XXI).

Parlant pour vous ; au moins ſi mon amour
Avoit eſpoir de recompenſe un jour,
Et vous ſuivant, je puiſſe errer comme elle !
Mais aujourd'huy la couſtume n'eſt telle.

Je ſçay qu'avez quelque autrefois ſenty
Que c'eſt d'amour & d'aymer ſans party,
Quelle eſt ſa rage, & quelle eſt la tempeſte
Que nuit & jour il me cauſe en la teſte,
Dont m'excuſant, peut eſtre, me plaindrez,
Meu de pitié, ou bien vous me tiendrez
Pour une folle aymant ſans eſtre aymée.

Or je m'eſtoy de croire accouſtumée,
Veu ma langueur, veu ma longue amitié,
Que vous auriez de moy quelque pitié :
Mais, commençant à ſentir le contraire,
De vous il faut taſcher à me diſtraire,
Puis qu'envers moy & Fortune & l'Amour
Et le Deſtin me font ſi laſche tour.

ELÉGIE IV.

POUR RESPONSE A LA DAMOYSELLE.

Ma Damoyselle, oyant en voſtre plainte
L'amour non feint dont vous eſtes attainte,

Qui pourroit meſme à grand'compaſſion
Flechir le cueur d'un tygre ou d'un lyon :
Moy qui touſjours ay porté de nature,
N'ayant un cueur fait d'une roche dure,
A toute dame honneur & amitié,
Confeſſe icy de vous avoir pitié.
  Ha, pleuſt à Dieu qu'amour peuſt ſi bien faire
Qu'à voſtre amour je peuſſe ſatiſfaire !
  Mais, ayant ore à une autre engagé
Mon cueur, ma foy, & mon amour rangé,
Il vous plaira ne trouver point eſtrange
Si mon amour autre part je ne range,
Si je ne puis ce qui n'est plus à moy
Vous deſpartir, car je n'ay qu'une foy.
  Non que ſoyez indigne ou mal-habille,
Ains plutoſt belle & honneſte, & gentille,
Mais c'eſt amour merveilleux en ſes faits
Qui fait qu'icy je ne vous ſatiſfais.
  O que d'amour la merveille eſt terrible,
Qui fait que j'ayme en un lieu, où poſſible
Ne ſuis aymé : qui fait qu'aymé je ſuis
En autre lieu, où aymer je ne puis !
  Voyla pourquoy je croy le deſtin eſtre
Le Roy d'amour, le ſeigneur ou le maiſtre,
Et comme il fait de toute choſe icy,
Qu'il le conduit & le gouverne auſſi,
Ou bien quelque aſtre a deſſus ma naiſſance

Tourné l'aſpect de ſa malle influence.
  Amour, amour traiſtre, injuſte & pervers,
Pourquoy fais-tu nos deſirs ſi divers ?
Pourquoy fais-tu que touſjours je rencontre
Ce que je fuis, & que par mal'encontre
Je n'ay jamais ce que plus je pourſuis,
Et que n'aymant ſouvent aymé je ſuis ?
Je ſçay qu'aucuns, riants de ma conſtance,
De vous aymer n'en faiſant conſcience,
M'allegueront que c'eſt és vieux romants
Que lon paſſoit l'arc des loyaux amants :
  Mais celle-là que je ſers eſt ſi belle
Et l'amitié que je luy porte eſt telle
Que digne elle eſt d'un Roland, & vaut bien
Qu'on fiſt pour elle un ſiege Troyen.
  Que ſi Roland, que ſi d'autres en grace
Me vont paſſant, en amour je les paſſe,
Comme ſon ſexe elle paſſe en beauté,
Comme le mien je paſſe en loyauté.
  Je ſçay vos maux qu'on ne pourroit deſcrire,
Et par le mien je ſçay voſtre martyre :
Mais à cell'fin que ne ſondiez au feu
Comme la cire, il vous faut peu à peu
Deſraciner l'affection extrême,
Vous commander, & n'aymer que vous meſme,
Vous promettant qu'avec compaſſion
Vous aymeray d'honneſte affection.

Je vous conſeille autrement qu'en Ardeine
Alliez chercher l'oublieuſe fontaine
Du fils d'Aymon, pour vous faire oublier
L'amour, duquel il vous faut delier.
Joinct que m'amour vous ſeroit inutile :
Contraint d'aller à la guerre civile,
Ou combattant, & vous ayant mon cueur,
Comment ſans cueur pourroy-je eſtre vainqueur !

ÉLÉGIE V.

Puis qu'en ce camp j'ay bien ſçeu la nouvelle
Qu'une mort fiere a de moy diſjoint celle
Dont le cueur fut au mien d'un nœu eſtroit
Si bien uny que meſme en mon endroit
La mort ne peut eſtre ſon Alexandre :
Puis que j'ay ſçeu que n'ayant peu attendre,
Mon long retour, ny peu vivre & ſouffrir
Ma longue absence, elle a voulu mourir :
Puis qu'aujourd'huy la plus belle, où nature
S'eſtoit vaincuë en faiſant ſa figure
Et ſes beaux traits d'une proportion,
Avec le taint bel en perfection
Qui daignoit bien faire en moy quelque eſtime

De la vertu & careſſer ma ryme,
De qui j'eſtois aymé & honoré
Et de ſon cueur à peu près adoré :
Puis qu'aujourd'huy pour jamais, de ma veuë
La plus gentille, helas, ſ'eſt diſparue :
Puis qu'envers moy ſon amour n'eſtoit feint,
Comme on peut voir, ny leger, ni contraint,
Me ſurpaſſant ſans louer ſa grand'race
Et de grandeur & de biens & de grace :
Puis que je voy la ſeparation
De deux eſprits parfaits en union :
Venez ſoupirs, venez laſcher la bonde
Au roide cours de ma douleur profonde :
Et, comme on voit qu'un torrent ſurieux
Rompt digue & bord, ainſi, que de mes yeux
Sorte un torrent, lequel renverſe & baigne
Prez, monts & bois & rochers & campaigne,
Dont la fureur, la tempeſte & l'effroy
Se face ouïr des Cieux jaloux ſur moy :
Que mes ſoupirs & mes larmes deviennent
Vents & ruiſſeaux, que, joints enſemble, ils viennent
Faire une mer où ſoit plus dangereux
De naviguer qu'en l'Ocean ſi creux !
S'il eſt permis de plaindre à la tourtr'elle,
Combien plus qu'elle un amant plus fidele
Doit par ſes cris & ſes douloureux chants
Faire emouvoir & les bois & les champs ?

Arriere donc tout passe temps publique,
Joye & festins, le bal & la musique,
Je ne veux plus pour monstrer ma douleur
Que l'incarnale & la noire couleur (1),
Puis qu'aujourdhuy celle n'est plus en vie
Pour qui j'avois de m'esjouïr envie.

Ha, peu s'en faut que par grande fureur,
Comme d'aucuns, je ne tombe en l'erreur
D'un qui disoit que Dieu n'a cure aucune
Du genre humain, laissant faire fortune :
Puis que, la hault, estant comme ocieux,
Tournant sans plus les astres et les cieux,
Il souffre & voit de l'union parfaitte
De deux esprits la division faitte :
Et peu s'en faut que le dueil violent,
Mon sens ne trouble, ainsi qu'à un Roland !

Las tu es donc, amye, trespassée,
D'amour, d'ennuis & de douleur forcée !
Mais je te jure, — & qui eust peu penser
Que mon depart te deust tant offenser ? —
Que maugré moy je partis de ta terre,
Pour le devoir & l'honneur de la guerre,
Dont le regret que j'en ay tant me mord

(1) Le mot *incarnale* ne doit pas être pris au pied de la lettre ; le rouge n'était pas, au XVIe siècle, une marque de deuil. M. Quicherat, dans son *Histoire du costume*, a même démontré qu'on avait porté, en deuil, presque toutes les couleurs, excepté celle-là.

Qu'à moy toufjours fe prefente ta mort.
  Mais que t'avoy-je, ô mort trop enuieufe,
Fait que tu m'es fi dure & rigoureufe,
Je m'efbahy que d'elle la beauté
N'a peu de toy flechir la cruauté !
  Las qu'avec elle enterré mort ne fuis-je,
Je serois, las, heureux où je m'afflige !
Ou que ne fuis-je entre tous mes hayneux,
Entre mil fers & mil glaives faigneux,
Afin qu'aucun, m'enferrant d'une lance,
Finift mon deuil avec quelque vaillance,
Ayant fait voir, l'arme au poing, ma valeur
Qu'augmenteroit la rage & la douleur !
  Je ne veux plus, pour aller apres elle,
Vivre icy-bas ; Mufe, mon char attelle
Afin qu'au Ciel j'aille où elle m'attend !
Il m'eft advis que je l'oy & me tend
Ses bras cognus, ou qu'apres foy regarde,
Si je la fuy, criant que trop je tarde !
  Fault-il qu'un corps fi parfait & fi beau
Soit en fa fleur l'ornement d'un tombeau ?
Que foit maudite à jamais cefte guerre
Qui m'efloigna d'elle en diverfe terre :
Si pour le moins j'euffe peu à fa mort
Par ma prefence ufer de reconfort,
J'euffe tant fait, comme elle d'une œillade,
M'a quelquefois guery eftant malade,

Par mon prier, mes pleurs & mon accueil,
Que mon amour l'euſt mis hors du cercueil :
Ou bien cedant, comme elle, au dueil extréme,
On nous euſt mis deſſoubs un tombeau meſme
Et euſt on fait ſur nous loyaux amants
Quelque epitaphe ou bien quelques romants :
Car noſtre amour, & ſa beauté pudique,
Vault bien qu'on face une hiſtoire tragique.
O mort, tu as deſtrouſſé Cupidon
De trouſſe & d'arc, de fleſche & de brandon,
Et ſans ſoleil preſque laiſſé le monde
Et moy ſans joye en triſteſſe profonde !
Les elements, voire le genre humain,
Devroient pleurer mon deſaſtre inhumain,
Qui ſont reſtez comme un anneau ſans pierre,
Devroient pleurer l'air, la mer & la terre,
Qui ſont reſtez comme un jardin ſans fleur :
Mais le ciel rie, enrichy de mon pleur !
Mais ſoit qu'au Ciel pour tes vertus priſées
Tu ſois, amye, ou aux champs elizées
Avec Didon, ſouvienne toy de moy ;
Si quelque amour encor demeure en toy,
Oy mes regrets, mes douloureuſes plaintes,
Mes vrays ſoupirs & mes larmes non feintes.
Fay moy ce bien, ſi encor ton deſir
De ton amy deſire le plaiſir,
Lorſque chaſcun en doux ſommeil ſe plonge,

De t'apparoir à moy ſouvent en ſonge,
Afin d'ouïr & voir les plus beaux yeux
Que je vis oncq, le ris plus gracieux,
Le doux devis & la plus clere face
Qu'eut oncq Diane & l'accueil et la grace
Des bras & mains & les cheveux encor
Qui rendoient palle & le ſoleil & l'or,
Dont toy vivant je prenoy nourriture,
Et qui aux vers ſervent or de paſture.

Mais ſi au Ciel ton âme eſt jointe à Dieu,
Je veux n'aymer que luy, & dire adieu
A Cupidon, juſqu'à tant qu'un jour j'aye,
Ainſi que toy, la jouiſſance vraye
De l'immortelle & parſaitte beauté
Dont j'ay en toy quelque rayon noté !

ELEGIE VI.

Si de ſçavoir vous avez quelque envie
Quelle eſt, durant votre abſence, ma vie,
Je veux au vray vous la depeindre icy,
Bien que de moy n'ayez aucun ſoucy.

Donc auſſi toſt que ma triſte adventure
M'euſt fait ouïr voſtre reſponſe dure,
M'euſt fait vous dire, en montant à cheval,
L'adieu dernier, mon cueur reçeut tel mal

Qu'il fut contraint de me laiſſer à l'heure
Pour faire en vous eternelle demeure,
Tant qu'il fallut m'en retourner ſans luy,
Accompaigné d'un ſi cruel ennuy
Que je cuiday ceder à la mort bléme.
  Mais auſſi toſt que la douleur extréme
M'euſt fait, chez moy, des miens diſtraire ſeul,
J'ouvre la porte aux ſoupirs & au dueil :
Et m'accoudant au bord d'une fontaine
Je ſoupiray ceſte complainte vaine
Qui pitoyable un rocher euſt briſé
Et de la mer le grand flot appaisé.
  Làs, il faut bien que je ſois peu aymable
Ou qu'en amours je ſois bien miſerable,
Puis que la grace acquerir je n'ay pu
De celle-là, pour qui je ſuis perdu,
Puis qu'elle m'eſt ſi fiere & dedaigneuſe
Que de mon mal ſe rit peu ſoucieuſe,
Qu'elle ayme mieux vivre en ſubjection
Contre ſon Dieu & ſa religion,
Qu'avoir de moy la commode alliance,
Qu'elle ayme mieux, forçant ſa conſcience,
Eſtre au hazard, contre l'avis des ſiens,
D'avoir party moindre en grace & en biens !
Làs, il faut bien que je ſois peu aymable,
Ou qu'en amours je ſois bien miſerable,
Puis que jamais gouſter ny pratiquer

Ne m'a voulu, ny en moy remarquer
Les dons que Dieu, par deſſus le vulgaire,
M'a departis, qui n'ont ſceu luy complaire !
Puis que le vent emporte les doux ſons
De mes ſoupirs, & rymes, & chanſons,
Puis qu'à l'aymer j'ay perdu, làs, ma peine
Et fait du temps une deſpenſe vaine.
Puis qu'elle a creu, par un faux jugement,
Qu'elle n'euſt ſçeu m'aymer aucunement!
Làs, il fault bien que je ſois peu aymable
Ou qu'en amours je ſoys bien miſerable,
Puis que je n'ay ny l'eſpoir deſormais
N'y l'heur d'entrer en ſa grace jamais,
Puis qu'elle fuit, & puis que de ſa vuë
J'ay pour jamais l'eſperance perdu !
Que dois-je donc deſormais eſperer,
Puis que mon cueur je ne puis retirer ?
Que fault-il donc deſormais que je braſſe ?
Fault-il toujours que mon cueur la pourchaſſe,
Qui d'autres cueurs eſt plaint & honoré ?
Fault-il qu'il soit d'elle ainſi dechiré ?
Làs, il fault bien que je ſois peu aymable,
Ou qu'en amours je ſois bien miſerable,
Puis qu'en un champ trop ingrat j'ay ſemé,
Et que ne puis aymer sans eſtre aymé !
Peult on voir doncq'un gentil-homme au monde
Qui plus que moy en triſteſſes abonde,

Qui ſoit d'amour plus laſchement trahy,
Plus mal-traiƈté, mal-voulu, & hay!
O faux amour! ô vertu miſerable,
Puis qu'au beſoin tu ne m'es ſecourable!
O Muſe vaine, ô ſçavoir malheureux,
Puis qu'aujourd'huy l'ignorance plaiſt mieux!
O faux-rapport, faux-blaſon, fauſſe envie,
Qui ma vertu vers elle avez trahie!
Ainſi, au bord d'un ruiſſeau eſtendu,
Un lac de pleurs ſur l'herbe ay reſpandu,
Souvent tenté par l'eſpée trenchante
De donner fin à ma vie dolente
Ou souhaittant & l'adventure & l'heur
Du beau Narcys qui fut mué en fleur.
Mais en faiſant quelque pauſe à ma plainte,
J'ay l'ame encor d'angoiſſe plus attainte,
Quand pres de moy mon œil voit eſcarté
Ceſte fleur, làs, qu'en valeur & beauté
Vous ſur-paſſez, & que je porte eſcritte
Au cueur, eſtant la fleur des fleurs d'elite (1),
Qui voſtre nom ramentoit à mon cueur,
Quand d'elle j'ay & la veuë, & l'odeur.

(1) Le poète parle ici de la *marguerite*. Plus loin, il célèbre encore la plus belle et *gente* Marguerite qui soit en France, *& perle & fleur d'elite*, et il s'écrie :

J'auray touſjours en la bouche & au cueur
La MARGUERITE *eſtant des fleurs la fleur...*
(Sonnets d'amour, 2ᵉ série, premier sonnet).

Que me ſert, dis-je, ô gente fleur, ta veuë,
Si la preſence ay de celle perdue
Qui a de toy le beau nom emprunté ?
Que me ſert. lâs, qu'en valeur & beauté
Et qu'en odeur elle ainſi te ſurpaſſe,
Si le ciel cauſe entre nous tel eſpace ?
Si d'elle abſent je n'ay aucun eſpoir
De la gaingner, ny meſmes de la voir ?
Ainſi ces fleurs rengregent mon martyre,
Et les voyant ou baiſant je ſoupire,
Preſque contraint de me tenir reclus
Dedans ma chambre, où encores bien plus
Le ſouvenir de vous vient à ma porte
M'importuner, qui ſi bien me tranſporte
Que, ſans vouloir ny manger ny dormir,
Au lict couché je ne fais que gemir,
Me retourner, ſi triſte en tels allarmes
Que mon lict nage en ſoupirs & en larmes.
Mes familiers, craignant qu'à ma ſanté
Je face tort en ceſte extremité,
Tachent d'oſter par remonſtrance vaine
Mon cueur de vous, mais ils perdent leur peine,
Car je ne puis d'amour me deſpeſtrer.
Ceſſez, amys, de plus me remonſtrer :
Trop gaingne en moy ce venin agreable,
Qui juſqu'à l'os dans moy rampe incurable,
On ne le peut divertir par raiſon,

Car de la Mort depend ma guerifon.
  Ainfi je parle, & n'ay en lieux quelconques
Repos ny bien : où pourray-je aller doncques
Pour fuir le mal que m'ont fait vos beaux yeux ?
  Souvent en vain j'erre aux plus deferts lieux,
Où plus des gens la trace eft recullée.
  Il n'y a roc, befte, oyfeau, ny vallée,
Bois, ny ruiffeau qui n'oye voftre nom,
Et de mon mal n'ait grand'compaffion.
  Si d'autre part par la campaigne j'erre,
C'eft lors qu'amour me livre plus la guerre :
Ainfi le cerf, qui porte au flanc un dard,
Ne fuit fon mal pour f'enfuir à l'efcart.
  Si j'oy parfois le Roffignol qui chante,
Et comme moy, fon mal, peut-eftre, enchante,
Je me lamente, & d'un chant auffi doux
Je fais aux bois retentir mon courroux.
  Hà que je fuis envieux fur fon ayfe,
Car quand il veult il eftaint cefte braize
Qu'amour luy caufe, & gouverne toufjours
Du bec, de l'aile & du chant fes amours,
Mais moy abfent d'une fiere maiftreffe
Je ne vis, làs, qu'en pleurs & qu'en deftreffe.
  Tout me defplaift, je ne m'ayme où je fuis,
Et m'ayme aux lieux où eftre je ne puis.
  Si je me trouve en fefte ou compagnie,
C'eft lors, qu'abfent de vous, plus il m'ennuye,

Que voyant tout, & ne vous y voyant,
Je ne voy rien qu'un plaifir defplaifant.
Mais quand la nuit fait qu'un chafcun fe plonge
En doux fommeil, c'eft lors que plus me ronge
Voftre femblance, il m'eft toufjours advis·
Qu'avec vous j'erre ou que j'oy vos devis.
Je n'ay plus foing d'affaire domeftique,
De biens, d'honneurs, ny du malheur publique,
Je meurs fans mort, j'efpere fans efpoir (1),
Et veux grand bien à qui me fait douloir.
Hà pleuft à Dieu que la crainte & la peine
Que j'ay pour vous, vous fuft or'bien certaine,
Que j'ay pour vous, & pour voftre fanté !
Mais de ma crainte & de ma fermeté
Il ne vous chault : au moins en recompenfe,
Si de moy, làs, vous aviez fouvenance !
De vous toufjours, de vous il me fouvient,
Et celle porte à moy toufjours revient
Où vous laiffay, ains me laiffay moymefme.
Je m'efbahy, comme tant je vous ayme,
Et veu l'efpace & du temps & des lieux
Qu'abfent je fuis de la grace & des yeux

(1) C'est un peu le vers cité par Molière :

On desespère alors qu'on espère toujours.

Chose touchante, cet hémistiche est reproduit à la fin des œuvres du poète, c'est son dernier mot.

Qui me charmoient, je m'emerveille comme
Je n'ay fevré l'amour qui me confomme !
  Làs, quantes fois tranfporté de courroux,
Ay-je penfé d'efcrire contre vous
Pour me vanger de voftre façon rude,
Ay-je accufé de vous l'ingratitude,
Le peu d'amour, le peu de jugement
Qu'avez monftré au choix d'un vray amant
Qui vous euft fait une nymphe admirable
Par fon bel art aux nymphes agreable,
Ay-je penfé de vous taxer ainfi !
  Doncques tu n'as ny pitié ny foucy
De l'amour vray, dont je t'ayme & t'honore,
Dont tu n'es digne & ne te chault encore
De mon tourment, ny de rendre mon cueur
Que tu detiens avec telle rigueur !
Doncques tu es fi nice & mal apprife
De mefprifer un qui t'ayme & te prife !
Doncques tant plus je pourchaffe ton bien,
Et plus tu fuis, fans te cognoiftre en rien !
Doncq'tant plus j'ufe envers toy de pourfuite
Et d'humble accueil & plus tu prens la fuite !
Doncques ayant mon pauvre cueur foubftrait
Par mainte œillade & par maint faux attraict,
Tu le maffacre, ô fiere & dedaigneufe,
Tu es vers luy plus qu'vn tygre outrageufe,
Nonobftant, làs, fa priere & fon pleur

Qui d'un lion amolliroit le cueur !
  Puiffe arriuer que Dieu deffus ta tefte,
Pour te punir envoie une tempefte
Qui d'un horrible & violent efclat
Brife ton cueur cruellement ingrat !
  Puiffe arriver que Dieu fur toi arrefte
Tel chaftiment que fur Anaxarethe,
Dont le corps fut en un roc endurcy
Pour n'avoir eu de fon amy mercy (1) !
  Puiffe arriver qu'aux enfers descendue
Tu fois en l'air toufjours, toufjours pendue,
Comme Lidye, ayant comme toy, làs,
Son pauvre amy conduit jufqu'au trefpas (2) !
  Puiffe arriver que n'eftant refpectée
D'un fot mary, tu en fois mal traictée,
Que ton amour toufjours aille au rebours,

(1) Comparaison classique... Aimée d'Iphis, la belle Anaxarete l'avait repoussé si brutalement qu'il se pendit de désespoir : comme punition, les dieux indignés la changèrent en rocher :

« ...*Paulatimque occupat artus*
« *Quod fuit in duro jam pridem pectore saxum.*
« *Neve ea ficta putes, domina sub imagine signum*
« *Servat adhuc Salamis.* »
Ovid. Metamorph. XIV, *vers* 757-760.

(2) Lydie, fille du roi des Lydiens, condamnée à un éternel supplice pour son ingratitude envers un vertueux amant (Aristote, *Orlando furioso*, chant XXXIV).

Eſtant touſjours malheureuſe en amours,
Que d'aymer bien tu ſois touſjours blaſmée
Et qu'aymant bien jamais ne ſoys aymée!
  Ainſi par fois, tranſporté de courroux,
Ay-je penſé d'eſcrire contre vous,
Voire ſi bien m'euſt debordé la rage
Que j'euſſe eſcrit contre vous d'avantage,
Enflant mon style avec telle ſureur
Que je vous euſſe envoyé une horreur
De voſtre faulte &, pour plus grand's vangeances,
Une furie avec mil repentances.
Mais quand je prens la plume en main, ſoudain
Je me reprend, & me chet de la main :
Pourroy-je bien, ſi par amour extreme
Je vis en vous, me denigrer moymeſme ?
  Voyla, mignonne, la vie qu'aujourd'huy
Pour vous je traine, ne vivant que d'ennuy :
O pauvre vie ! au moins, lâs, ſi c'est vie
Celle qui porte à la mort meſme envie !
  Ah, je me meurs, & croy que de celuy
Que vous n'aymiez vous n'aurez plus d'ennuy,
Perdant en luy un ſerviteur fidele !
Mais de ſa mort entendant la nouvelle,
Poſſible encor'aurez vous de luy mort
Par un ſoupir quelque piteux remord.
Je n'en puis plus. Adieu, gente mignonne,
Je prie amour que ma mort vous pardonne,

Et ſi par luy vous ay importuné
Je prie auſſi qu'il me ſoit pardonné.
Adieu, ma Nymphe ! adieu, celle que j'ayme
Plus que mon cueur, que mes yeux, que moymeſme!
Maudicts ſoient ceux qui m'ayant blaſonné
Ont voſtre cueur de mon cueur deſtourné !
Adieu, ma jeune & gentille maiſtreſſe :
Puisque le ciel ne m'a donné l'addreſſe
De vous fleſchir, je vous prie n'aymer
Quelque ignorant qui ne ſache eſtimer
Si bien que moy la grace & l'honneur rare
Qu'en vous le ciel a verſé, non avare,
Ny quelque ſot de vos vertus mocqueur.
Adieu, mon tout & le cueur de mon cueur !
Hà, pleuſt à Dieu, quand la mort palle & froide
M'aura, tantoſt, eſtendu, làs, tout roide,
Qu'un mien amy en m'ouvrant le coſté
Tiraſt mon cueur pour vous eſtre porté,
Puiſque voſtre œil l'a deſbauché naguere,
Qu'il l'a fait voſtre et qu'eſtes ſa meurtriere,
Et qu'il gravaſt ſur mon tombeau ces vers :
Un corps ſans cueur icy giſt à l'envers
Par la fierté d'une qui voulut prendre
Le cueur ſans plus, aimant mieux, ſans le rendre,
Avec deux cueurs piaffer ſans mercy,
Qu'en donner un à ce pauvret icy.

— CXXI —

CHANSONS.

LA RELIGIEUSE

CONTRE SON GRÉ.

Seray-je (1) toufjours ainfi
En foucy ?
N'aura point ma peine grefve
Quelque trefve ?
Feray-je en vain tous les jours
Mil deffeins, & mil difcours ?

Pour efchapper de ces lieux
Ennuyeux
Ainfi que l'oyfeau fauvage
Dans fa cage,
Ne feray-je que chercher,
Que languir & que fecher ?

1. Cette chanson et la suivante ont paru dès 1572.

Ne puis-je pour m'alleger
Degorger
Ma facherie profonde
Par le monde,
Puis qu'auſſi bien m'eſt oſté
Tout eſpoir de liberté ?

Plaindray-je de perdre en l'air
Mon parler,
Perdant, ce que plus je priſe,
Ma franchiſe,
Ma beauté tendre & le temps
De la fleur de mes beaux ans ?

Auſſi bien l'œil & mon teint
Tout eſteint,
Quant or je ne voudroy dire
Mon martyre,
Ne tairont les feus ardans
Qui me brulent au dedans.

Mon pere ayant chez ſoy ſix
Ou ſept fils,
Ne luy plaiſant pres ſoy l'ombre
De ce nombre,
Il me met au rang des morts
Pour epargner ſes threſors ;

Il atiltre un moine fin
A cell'fin
De gaigner par beau langage
Mon simple age,
Ne ceſſant de me preſcher
D'un eſpoux qui n'eſt de chair.

J'eſtoy, quand je vins ceans,
Jeune d'ans,
Ainſi qu'une belle roſe
Non decloſe,
Ou qu'un œillet ou qu'un lis
Qui ne ſont du tout fleuris.

Pourquoy mon corps fut-il ſait
Tant parfait,
Si reclus il devoit eſtre
Dans ce cloiſtre?
Qu'y ſert ma civilité,
Mon ſçavoir & ma beauté ?

Mon nom mourra-il icy
Obſcurcy,
Comme dans l'oublieuſe onde
Du bas monde ?
Mon corps ſera-il à tort
Enterré avant ma mort ?

Si ce tort n'eſt reputé
Cruauté,
Mal un Empereur de Romme
On ſurnomme
Cruel, qui ſouvent les corps
Enterroit de gens non morts.

Si des miens l'arreſt cruel
Eſtoit tel
De me rendre icy profeſſe,
Pourquoy eſt-ce
Qu'ils ne m'ont fait donc avoir
Avec l'habit le vouloir?

Pourquoy mon ſexe ont-ils fait
Imparfait?
Que ne m'engendroient-ils plus dure
De nature
Qu'un froid marbre ou qu'un rocher,
Non de ſang, d'os, ny de chair?

O par trop noz peres vieux
Curieux,
Leſquels ont contre nature
Par grand'cure,
Et par ſuperſtitions,
Fait tant de religions!

Voit-on les brutes entre eux
Scrupuleux ?
Voit-on ranger le ſauvage
Au ſervage
De L'eſtroitte chaſteté,
Et faire difficulté ?

Hà, que ceux là ſoient maudis
Qui jadis
Mirent la premiere pierre
Dedans terre
Pour eſlever juſques aux cieux
Ces murs, l'effroy de mes yeux !

Maudit ſoit, mil' & mil' fois,
L'an, le mois,
Le jour & l'heure premiere
Qu'à mon pere
Vint le vouloir de touſjours
Confiner ici mes jours,

Maudit le drap dont on fit
Mon habit,
Le fil dont fut fait la toille
De mon voille,
Les cizeaux qui malheureux
Couperent mes beaux cheveux !

Las, pendant qu'icy je meur
En langueur,
Mes coufins, mes fœurs, mes freres
Font grand's cheres,
Ne font, fuyvants leurs deftins,
Qu'en dances & qu'en feftins !

Mais quel crime ou quel forfait
Ay-je fait,
Ou quel tort ou quelle injure
A Nature,
Que je porte icy le faix
Des pechez que je n'ay faits ?

Je ne fuis Myrrhe ou Biblis
Qui les licts
Ay voulu fouiller du pere
Ou du frere ;
Onc le peché ne commis
De la grand'Semiramis :

Ce qu'en moy l'on peult blamer,
C'eft d'aimer
Par honneur... Voila ma faute !
Car, mal-caute,
Un gentilhomme ay trop veu
Par la grille à l'impourveu...

Mais ſ'il eſt beau, preux, gentil,
Et civil,
S'il eſt parfait, & de race,
Et de grace,
Pourquoy trouve-t'on mauvais
S'il a mon cueur pour jamais?

Veult on que les fruicts plaiſans
De mes ans
Soient comme les fruicts ſauvages
Des bocages
Que les corbeaux ou les vers
Mangent ſeuls par les deſerts?

Làs, que de mal & d'ennuy
J'ay pour luy!
Mais maintenant que feray-je,
Ou iray-je,
Si je n'ay aucun eſpoir
De l'ouïr ou de le voir ?

Làs, pour ſortir quelque fois
Mis j'avois
Au grand Concile de Trante
Mon attente,
Mais j'en ſuis trompée ainſi
Que de celui de Poiſſy.

Somme, c'eſt mon reconfort
    Que la mort.
Mais quand il aviendra l'heure
    Que je meure,
Que ces vers veſtus de dueil
L'on grave ſur mon cercueil :

Icy giſt dans ce Tombeau
    Un flambeau
Qui a eſté ſans eſtaindre
    Et ſans plaindre
Par ſes parents ennemis,
Comme mort, en terre mis.

LA RUSTIQUE AMIE.

Mais qu'eſt-ce qu'en moy je ſens,
    Tant mon ſens
Par je ne ſçay quelle ſorte
    Se tranſporte !
Je ſens, las je ne ſcay quoy
Qui m'ard, & ne ſcay pourquoy.

Eſt-ce Amour qui tient mon cueur
En langueur ?
Làs, confeſſer je ne l'oze,
Mais c'eſt choſe
Bien dure d'avoir ces feus,
Qui cuiſent plus, eſtans teus.

Je ne ſçay d'où vient ce feu
N'en quel lieu
Il fait dedans moy pauvrette
Sa retraicte,
Je diray bien qu'autrefois
J'ai veu que je ne l'avois.

C'eſtoient tous mes paſſe-temps
Que les champs,
Que les feſtes & mariages
Des villages,
Qu'à dancer, au ſoir, à l'huis,
Qu'à chanter veillant les nuicts.

Souvent de m'endimancher
J'avois cher,
Et au marché par la rue
D'eſtre veuë,
D'acheter ou corſets bleus,
Demi-ceints (1), ou rubans neufs !

(1) Ceinturons d'argent, à l'usage des femmes.

Chaque berger me plaifoit
Qui difoit
M'aimer & que j'eftoy'belle :
Comme telle
Le premier branle j'avois.
Dont plaifir je recevois.

Mais maintenant je ne fçay
Ce que j'ay,
Plus à moy je ne refemble,
Ce me femble :
Je pers repas & repos
Et maintien à tous propos.

Chacun qui voit que mon teint,
Tout efteint,
N'a plus fa rofe vermeille
S'emerveille,
Et dit : *C'eft d'amour, Margot,*
Mais il n'oze dire mot.

C'eft un grand cas que d'amour !
Tout le jour
Je frotte mon bras, je bâille,
Je travaille,
Je vais puis bas & puis hault,
Et de rien il ne me chault.

— CXXXI —

Le plaisir qui à tous plaist
Me deplaist,
En un lieu je ne demeure
Un quart d'heure,
Je hay les lieux où je suis,
Et m'aime où estre ne puis ;

Si quelqu'un devise à moy,
Je ne l'oy
Ou la responte me couste ;
Si j'escoute
Je ne sens froid, chault, ny faim.
Je meurs ayant le corps sain.

Je ne puis ny sommeiller,
Ny veiller,
Ou si la nuict je sommeille
Je m'esveille,
Et n'embrasse que du vent
Au lieu de l'amy absent.

Si je ne voy tous les jours
Mes amours,
Je seche, ou sus ma couchette
Je me jette,
Ou je sors mil fois a fin
De les trouver au chemin.

Mais ne pouvant ce que j'ay
Dire au vray,
Je diray bien, mal apprife,
A ma guife,
Le temps, le lieu, & comment
J'eus ce mal premierement.

Moy d'aage propre à l'amour
Vins un jour,
Avec tout le voifinage
Du village,
Aux nopces & au feftin
De Michau & de Catin.

Là je vis fans y songer
Un berger
Qui m'aimant me fit malade
D'une œillade
Qu'en guignant il m'adreffa,
Et me bleffant fe bleffa.

Ha (poffible) qu'au banquet
D'un bouquet
Ou bien d'une herbe qu'on cueille
En la veille
D'un faint il m'enforçela,
Mais je crois n'eftre cela.

— CXXXIII —

Sa grace & ſes habits neufs
Furent ſeuls,
Et ſa bonne contenance
A la dance,
Avec un mot dit tout bas,
Qui me charmerent, helas!

C'eſtoit le plus gracieux
Et le mieux
En poinƈt de tout le village,
Son corſage
Et les plis de ſon ſayon
Venoient au branle & au ſon.

J'ayme plus que luy deux fois,
Toutefois
Je ſay vers lui la farouche,
S'il m'approuche
Pour me dire un mot d'amours
Je tourne le dos touſjours.

Je ne pourſuy rien que luy
Et le fuy;
Bref celui que je rejette
Le ſouhaitte,
Tant la honte, helas, je crain.
C'eſt grand cas d'un honneur vain!

Malheureux qui pour luy pert !
        Mais que ſert
Un bel amy ſans qu'enſemble
        On ſ'aſſemble,
Que ſert le lieu, le loysir
Et le temps, ſans le ſaiſir ?

Que ſert l'amour ſans effect
        Qui ne faict
Que martyrer davantage ?
        Que ſert l'aage
En ſa verdeur qui ſ'enfuit,
Sans en cueillir le doux fruit ?

Je voy par foys mon amy
        A demy
Hors du ſens courir la rue...
        Sa charrue,
Ses champs, ſes bœufs, ſon labour
Il quitte pour mon amour...

Il veult aller au devin
        A cell'fin
De ſçavoir qu'il pourroit faire
        Pour deffaire
Ce ſort d'amour qui ainſi
Le fait ſecher de ſoucy.

Il a fait tourner le fas (1),
Fait mil pas,
Fait mille tours, fait merveille,
Car la veille
De Sainct Jean couppa le jonc (2),
Mais il m'advint le plus long.

Sotte & lourde que je suis
Qui ne puis
A mon amy satisfaire,
Dire ou faire
Mon vouloir, mais qui le mets
En desespoir desormais !

Mais si jamais à mon vueil,
D'un coing d'œil,
D'un soupir ou d'un soubs-rire,

(1) Cet usage de consulter un *fas* ou crible pour connaître l'avenir était fort ancien et fort répandu. Dans l'antiquité, on disait : *Cribro divinare.* Les statuts synodaux de Saint-Malo en 1618 et d'Agen en 1673 condamnent formellement la *coscinomantie* ou la divination au moyen des cribles ou *fas* (V. *Traite des superstitions*, par J.-B. Thiers, curé de Champrond, édition de 1697, t. I, p. 218).

(2) Le *jonc*, qu'on peut interpréter par la *jônée* ou *jeannée*. La veille de la Saint-Jean, on coupait du bois et on en faisait des charbons ; une fois la *jônée* consumée, les enfants passaient trois fois sur le feu, et alors chaque assistant brisait le charbon ou camochon et en emportait soigneusement chez lui un morceau plongé dans l'eau bénite (*Glossaire du centre de la France*, par M. le comte Jaubert, v° *jônée*. — J.-B. Thiers, *op. cit.*, p. 301).

Je l'attire,
J'ofteray tel entretien,
Luy difant qu'on l'ayme bien !

CHANSON I.

Allez, Soupirs, allez voir la plus belle
Que je vis oncq ! vous eftes plus heureux
Que moy, chetif, qui pour l'abfence d'elle
Ne fuis plus moy, tant je fuis langoureux.
Vous luy direz, fi le temps ny les lieux,
Autre beauté, la guerre, ny l'abfence
N'ont de mon cueur effacé fes beaux yeux,
Qu'elle ait de moi pitié & fouvenance.

Vous luy direz depuis qu'au bord de Loyre
Ses traicts, fa grace & fes yeux j'ay laiffé,
Qu'amour les a fichez en ma memoire,
Si bien qu'en eux de penfer n'a ceffé.
Si donc en eux j'ay toufjours repenfé,
Prefentez luy mon mal & ma conftance ;
Vous luy direz, luy contant le paffé,
Qu'elle ait de moy pitié & fouvenance.

Vous luy direz ſi en diverſe terre
Par maints hazars, eſtant las du repos,
Je vins trouver & pratiquer la guerre,
Aiant jetté les armes ſur le dos,
Et ſi de Mars la ſatigue & les maux
N'ont eu ſur moy tant de ſorce & puiſſance,
Que de la rendre abſente en mes travaux,
Qu'elle ait de moy pitié & ſouvenance.

Vous luy direz ſi, combattant en trouppe
Pour mon païs, ma vie & mon honneur,
Sur mon cheval je porte amour en crouppe,
Qui me fournit de force & de valeur,
Et ſi touſjours je l'ay preſente au cueur,
N'apprehendant la guerre, ny de France
L'erreur ſi grand, la perte & le malheur,
Qu'elle ait de moy pitié & ſouvenance.

Vous luy direz ſi, couché ſur la dure
Au froid, au vent, à la pluye & au chault,
Plus que ma force & ma ſanté j'endure,
Et ſi de rien que d'elle il ne me chault,
Et ſi penſif quelquefois il me fault
Accommoder avecques l'ignorance
Dont la piaffe ennuye un cueur plus hault,
Qu'elle ait de moy pitié & ſouvenance.

Vous luy direz si. resvant, je n'escoute
Mes compagnons qui me tiennent propos,
Si, les oyant, la responce me couste,
Si je pers grace, & repas, & repos,
Si je n'ay cure & de chiens & d'oyseaux,
Si le plaisir me tourne en desplaisance,
Mais si pour elle j'ayme armes & chevaux,
Qu'elle ait de moy pitié & souvenance.

Bref, si l'amour plus que la guerre dure,
Bref, si son cueur n'a fait mentir ses yeux,
Et si sa voix l'asseura, je m'asseure
Que mon retour ne sera ennuyeux.
Puis que de nous l'amour n'est vicieux,
Luy presentant mon mal & ma constance,
Vous luy direz, soit que j'aille en tous lieux,
Qu'elle ait de moy pitié & souvenance.

CHANSON II.

Chaque amant en ce beau temps
Du printemps,

— CXXXIX —

Nonobſtant les pleurs de France,
Vit gaillard en mil eſbats,
Mais moy, làs,
Je ne vis qu'en deſplaiſance !

La terre en ſon bel atour
Fait l'amour,
De froid naguere heriſſée,
Et de mil & mil couleurs
Qu'ont les fleurs
Veſt ſa robe damaſſée :

Mais moy preſque en deſeſpoir,
D'habit noir,
Pour monſtrer ma grand'deſtreſſe,
Je me veſts, au lieu de fleurs,
Et en pleurs
Je conſume ma jeuneſſe.

Les oyſeaux font, amoureux,
Nopce entre eux,
Du bec, du chant & des ailes,
Mais, triste & ſeul, par les bois
Je m'en vois,
Chantant mes plaintes mortelles.

Des fleurs le taint croiſt vermeil,
Au ſoleil,

Pres d'un azuré rivage,
Mais au milieu du printemps
De mes ans,
Je rend palle mon vifage.

Du roffignol j'oy la voix,
Qui aux bois
Dit les plaintes de Philomele,
Mais moy d'une autre façon,
En doux fon,
Je plains & la mort appelle.

Que me fert au renouveau
L'air fi beau
Et de voir rire la terre,
Si d'amour les foings cuyfants
Que je fens
Me renouvellent la guerre ?

Si mefmes du ris d'autruy
J'ay ennuy,
Et le ciel m'eft fi contraire
Qu'il eclipfe mon printemps
Par un temps
D'hyver, noir & folitaire ?

Si quelqu'une en grand'rigueur
Tient mon cueur,

Si d'âge elle eſt ſi jeunette
Que ſans vouloir m'eſcouter
Ny gouſter
Tout amour elle rejette ?

Or comme, en ceſte ſaiſon,
D'un bouton
Sort la roſe avec l'aurore,
Ainſi croiſt en cruauté
Et beauté
La jeune fleur que j'honore.

Hà, nymphe trop jeune d'ans
Qui n'entends
L'heur ny le bien d'amour vraye,
Qui ne te chauls aujourd'huy
De celuy
A qui tu fais ſi grand'playe !

Quand or tu ſurpaſſerois
Les grands Roys
En honneur, grace & richeſſe,
Tu ne dois moins t'eſtimer
Pour m'aymer,
Fuſſes tu Royne ou ducheſſe !

C'eſt moy qui puis juſqu'aux cieux,
Si je veux,

Par une ryme immortelle
Hauſſer ſi bien ton renom
Que ton nom
Sera d'une nymphe belle.

Que ſert l'honneur de vertu
S'il est teu?
Si rien n'eſt cher que la gloire,
Que ſert d'acquerre en beauté
Chaſteté,
Et l'honneur n'en eſt notoire?

Mais qu'en amours je ſuis né
Fortuné!
Faut-il donc que je pourchaſſe
Celle qui fuit, & qui prend,
Et ne rend,
Mon cueur captif de ſa grace?

Faut-il moy-meſmes hair,
Pour ſervir
Celle qui n'ayme & ne priſe.
En moy vertu ny valeur,
D'autre cueur
Eſtant mon amour requiſe?

Mais ſi je n'ay plus d'eſpoir
De la voir,

Que feray-je, ô miſerable!
Dois-je, n'eſtant guere aymé
N'eſtimé,
Eſperer d'eſtre agreable?

Celuy qui ſ'empeſtre, helas,
Dans les laqs
D'amour, chetif ſe peut dire,
Car lors qu'il taſche le plus
De ſa glus
Eſchapper, moins ſ'en retire.

Pour la quatrieme fois
Le François
Sent la guerre en ſes entrailles,
Mais plus de maux diſcordans,
Au dedans,
Je ſens, & plus de batailles.

Pour finir tant de diſcors,
Et de morts,
Comme autrefois que ne ſuis-je!
Entre mil fers, tout ſaigneux!
Plus heureux,
Je mourrois ou je m'afflige.

A Dieu donc, nymphette, à Dieu,
Puis qu'au lieu
D'eftre à mon tourment piteufe,
Tu me donnes pour confort
Une mort
Trop cruelle & douloureufe.

CHANSON III.

Puifque je pers & temps & peine,
Je veux dire au moins mon tourment,
Et par une complainte vaine
Rendant ma playe à tous certaine
Me donner un allegement :

Mais de qui premier dois-je faire
Mes plaintes ? du ciel ou de moy ?
Du ciel qui m'eft, làs, fi contraire,
Ou de moy dont ne puis diftraire
Les defirs, ny leur donner loy ?

Je fuis martyr de la maniere
Qu'eft ce pauvre Tantal la bas,

Car moy gefné de foif meurtriere
Je voy une belle riviere,
L'eau je touche, & fi ne boy pas.

Bref, je voy, je parle, je touche,
Mais que fert cela fans effect ?
Que fert d'une beauté l'approuche
Puifqu'elle, non plus qu'une fouche,
D'un feul bien ne me fatiffaict ?

Que me fert fçavoir fon courage
Qui peut m'aymer fecrettement,
Si n'en voy quelque tefmoignage,
Comme fi c'eftoit advantage
Penfer qu'elle ayme feulement ?

Que fert l'occafion ouverte
Si employer on ne la veut ?
Que fert le temps dont l'on fait perte ?
Que fert d'eftre en fa fleur plus verte
Si les plaifants fruicts on n'en cueult ?

Que me fert tel amour fauvage
Qui ne fait que diffimuler
Et que martyrer d'avantage,

13

Tandis s'enfuit le temps & l'âge
Qu'on ne peut jamais r'appeler.

Il n'eſt point ſemblable triſteſſe
Au monde que celle qu'on ſent
D'avoir perdu par ſa ſimpleſſe
Les beaux plaiſirs que la jeuneſſe
Donne en ſon printemps ſi plaiſant.

J'ay beau pour fleſchir d'avantage
De me rendre aymable & d'aymer,
D'uſer de gracieux langage,
D'eſtre en amour ſecret & ſage,
Mais ce n'eſt que me conſumer.

C'eſt grand cas de ceſte rebelle!
Tant plus, lâs, elle ſ'apperçoit
Que je ſeiche pour l'amour d'elle,
Plus me fuit & plus m'eſt cruelle,
Et touſjours elle me deçoit.

Mais ſi d'elle je me retire,
Faſché d'un ſi penible joug,
Incontinent elle m'attire
Ou d'un œillade ou d'un ſoubs-rire,
Pour m'abuſer encor un coup.

Elle est comme la rose franche
Qu'un jeune pasteur, par oubly,
Laisse flestrir dessus la branche
Sans se parer d'elle au dimanche,
Sans jouir du bouton cueilly.

Bref, il faut que je m'en depestre,
Si de bref ne veut m'alleger ;
Je croy qu'expres Dieu m'a fait naistre
Pour fleau ce monstre champestre,
Que je ne puis dessauvager.

De l'aymer trop on me deprise,
Il la faut doncques laisser la,
Puisqu'elle est si mal apprise
De ne souffrir qu'on l'ayme et prise,
Veu que rien ne couste cela.

Ma vraye amour, ma servitude
L'âge, & le temps qu'on tient si cher,
Pleurs & souspirs, qu'ingratitude
A guerdonnez, un cueur plus rude
Eussent flechy, voire un rocher.

Or qu'elle change de nature,
Pour voir un peu que je ferois,

Deformais ne m'eftant plus dure,
A voftre advis ? Je vous affeure,
Plus que jamais je l'aymerois.

LE BLASON

DE LA MARGUERITE (1).

CHANSON IIII.

En apvril où naquit Amour
J'entray dans fon jardin un jour,

(1) Jean de la Taille était trop de son temps pour ne pas chanter Marguerite de Valois ; il n'a pas failli à ce devoir et il a dédié à cette belle inspiratrice un autre *Blafon de la Marguerite*, à la suite du *Blafon des Pierres précieufes*, où il joue sur le sens latin du mot *Margarita*, — *pierre précieufe*.

Quant à la beauté qui nous a valu la jolie ballade que voici sur la *marguerite, fleur*, à peine osons-nous chercher à soulever d'une main indiscrète le voile dont le poète a entouré son idéal. Pourtant nous voyons dans l'*Élégie V* que Jean de la Taille, étant au camp, apprit la mort de l'objet de ses amours. Dans les *Premiers fonnets d'amour* (sonnet IV), il adore, pendant cette campagne, une nouvelle beauté, Jeanne du Plessis, croyons-nous, qu'il put connaître lors de sa campagne

Où la beauté d'une fleurette
Me pleut ſur celles que j'y vis :

de 1568 en Touraine. Ainsi l'amour pour Marguerite n'a dû se produire qu'en 1569 ou 1570, le *blaſon* ayant été imprimé en 1572.

Nous voyons apparaître ce nouveau nom à travers les désespoirs de l'*Élégie VI*, où le poète parle de

> « *Ceſte fleur, las, qu'en valeur & beauté*
> *Vous ſurpaſſez & que je porte eſcritte*
> *Au cueur, eſtant la fleur des fleurs d'élite...* »

Cette jeune fille à laquelle le poète propose et vante son alliance habitait évidemment son pays et faisait partie de sa société habituelle :

> ... « *Il m'eſt touſjours advis*
> *Qu'avec vous j'erre ou que j'oy vos devis...*
> . . . .
> *Et celle porte à moy touſjours revient*
> *Où vous laiſſay, ains me laiſſay moy meſme...* »

(Même élégie).

et si la chanson I s'adressait à elle, c'est à elle qu'il faudrait dire ce que lui disent « les soupirs » :

> « *Vous luy direz depuis qu'au bord de Loyre*
> *Ses traicts, ſa grace & ſes yeux j'ay laiſſé,*
> *Qu'amour les a fichez en ma memoire...* »

Elle était fort jeune :

> « *Si d'âge elle eſt ſi jeunette*
> *Que ſans vouloir m'eſcouſter*
> *Ny gouſter*
> *Tout amour elle rejette...*
> *Ha, nymphe, trop jeune d'ans,*
> *Qui n'entends*
> *L'heur ny le bien d'amour vraye !...*

(Chanson II).

> *Je ſuis martyr d'aymer une jeune ignorance !...*

(*Deuxièmes Sonnets d'amour*, sonnet VI).

Ce ne fut pas la paquerette,
L'œillet, la rofe ny le lys,
Ce fut la belle Marguerite
Qu'au cueur j'auray toufjours efcritte.

Elle ne commençoit encor
Qu'à f'eclorre, ouvrant un fond d'or.
C'eft des fleurs la fleur plus parfaitte,
Qui plus dure en fon taint naïf
Que le lys, ny la violette,
La rofe, ny l'œillet plus vif!
J'auray toufjours au cueur écritte
Sur toutes fleurs la Marguerite!

Les uns louront le taint fleury
D'autre fleur, dès le foir fleftry,
Comme d'une rofe tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir :

Sans être duchesse,

« *Fuffes-tu royne ou ducheffe...*, »

(Chanson II)

elle était bien née :

« *J'ayme & j'honore & fa race & fa grace.* »

(*Chanfon*, après la mort d'Angélique).

Quant à son nom, il est renfermé dans ces deux anagrammes qui le laissent à deviner :

Tu gueris d'amour mérité.
Eftime l'heur de grace.

Mais par moy mon humble fleurette
Fleurira touſjours ſans fleſtrir :
J'auray touſjours au cueur écritte
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Pleuſt à Dieu que je peuſſe un jour
La baiſer mon ſaoul & qu'Amour
Ceſte grace & faveur m'euſt faitte,
Qu'en ſaiſon je peuſſe cueillir
Ceſte jeune fleur vermeillette,
Qui croiſſant ne fait qu'embellir !
J'aurois touſjours au cueur écritte
Sur toutes fleurs la Marguerite.

SONGE.

CHANSON V.

Au mois de May propre à l'amour
Entre les fleurs m'eſtant un jour
Endormy, couché ſur l'herbette,
Je ſong'ay qu'en chaſſant je voy

Fuir devant moy une nymphette,
Emportant mon cueur avec ſoy ;
Dont l'œil me pleut tant & la grace
Que je la ſuy', quittant la chaſſe.

Mais la ſuyvant à mont, à val,
Soubs moy, de malheur, mon cheval
Tomba mort deſſus les fleurettes...
Qui fut faſché? Ce fut moy, lâs,
Perdant de l'œil mes amourettes,
Et me voyant à pied fort las :
Mais auprès de moy d'aventure
Amour m'adreſſe en vain monture.

Il me monſtra en un beau pré
De mil fleurettes diapré
Une pouliche, ſi farouche
Que je ne ſçeus oncq'l'emboucher ;
Oncq' n'avoit eu de mors en bouche,
Elle ne faiſoit que moucher,
Courant les champs & la prairie,
Comme une jeniſſe en furie.

Petite pouliche, pourquoy,
Ce luy dis-je, fuis-tu de moy,
Ne veux-tu, lâs, que je te touche,
Me guignant de ton œil mauvais?

Mais tant plus tu vois que j'approuche,
Et plus au galop tu te mets :
Arreſte un peu ta courſe prompte,
A celle fin que je te domte.

Je ne ſuis ſi rude eſcuyer
Que bien n'entende à manier
A bond, à ſault, voire à courbette,
A paſſade & à toute main,
Que je n'entende, ma doucette,
A te rendre bien le doux fraın,
Arreſte un peu ta courſe promte
A celle fin que je te domte.

Ton petit œil a pris mon cueur,
Ne crain que je ſois lourd piqueur :
Mais ainſi que je luy remonſtre,
Voicy ſurvenir en ce lieu
Un fier veneur qui la rencontre,
Qui la force avec ſon eſpieu
D'aller bien loing ailleurs paiſtre
Entre rochers & bois champeſtre.

Pour la secourir au beſoing
J'euſſe volontiers, l'arme au poing,
Hazardé ma vie ſi triſte ;
Mais avec l'eſpieu ce veneur

M'ouvre le flanc à l'improviſte,
Avec elle emportant mon cueur :
Ceſte grand' douleur nompareille
Fait qu'en ſurſaut je me réveille.

LE BLASON DE LA ROSE.

A DAMOYSELLE ROSE DE LA TAILLE

SA COUSINE (1).

Aux uns plaiſt l'azur d'une fleur,
Aux autres une autre couleur :
L'un du lys, de la violette,
L'autre blaſonne de l'œillet
Les beautez, ou d'autre fleurette
L'odeur ou le teint vermeillet :
A moy ſur toute fleur décloſe
Plaiſt l'odeur de la belle Roſe.

(1) Rose de la Taille, troisième enfant de Louis de la Taille de Hanorville et de Jeanne de Hallot qui était veuve en 1545. Elle épousa Robert de Boisfour, seigneur de Charmont. Louis de la Taille était le second fils de Jean de la Taille des Essarts, huitième enfant lui-même de Martin de la Taille, gentilhomme ordinaire de la duchesse d'Orléans, mort à 80 ans en 1488 et aïeul du poëte (*Généalogies manuscrites*).

J'ayme à chanter de cefte fleur
Le teint vermeil & la valeur
Dont Venus fe pare, & l'Aurore
De cefte fleur qui a le nom
D'une que j'ayme & que j'honore,
Et dont l'honneur ne fent moins bon :
J'ayme fur toute fleur déclofe
A chanter l'honneur de la Rofe.

La Rofe eft des fleurs tout l'honneur,
Qui en grace & divine odeur
Toutes les belles fleurs furpaffe,
Et qui ne doit au foir fleftrir
Comme une autre fleur qui fe paffe,
Mais en honneur toufjours fleurir :
J'ayme fur toute fleur déclofe
A chanter l'honneur de la Rofe.

Elle ne deffend à aucun
Ny fa veuë, ny fon parfum,
Mais fi de façon indifcrette
On la vouloit prendre ou toucher,
C'eft lors que fa pointure aigrette
Monftre qu'on n'en doit approcher :
J'ayme fur toute fleur déclofe
A chanter l'honneur de la Rofe.

CANTIQUE A DIEU,

SUR LA MORT

D'ANGÉLIQUE DE LA TAILLE, SA SŒUR.

Puiſque le temps, les aſtres & les cieux,
Tous conjurez, ce ſemble, à mon malheur,
M'ont adjouſté dueil ſur dueil, pleur ſur pleur,
Miſere ſur miſere :
Pleurs & ſoupirs, faittes que de mes yeux
S'élance une riviere !

O souverain Moteur de l'univers,
Juſques à quand as tu deliberé
De m'oublier, moy, lâs, deſeſperé,
Me bannir de ta grâce,
Me chaſtier, me guigner de travers
Avec hydeuſe face !

Juſques à quand m'as-tu abandonné,
De m'affliger n'eſtant point encor las ?
N'eſtoit-ce aſſez qu'en un jour tu m'oſtas

Par la peſte deux freres
Dont le ſçauoir euſt Paris eſtonné,
Comme eſtant deux lumieres !

N'eſtoit-ce aſſez de m'avoir ſeparé
L'aiſné des deux qui eſtoit ma moitié !
D'avoir encor ſeparé l'amitié
D'une parfaitte amie,
De qui j'eſtois aymé & honoré,
Et qui n'eſt plus en vie !

N'eſtoit-ce aſſez m'avoir perſecuté
De mal, d'ennuy & de guerre en deux ans,
Avecque perte & d'amis & de temps,
De ſanté & de joye,
M'avoir bleſſé & par terre porté,
Froiſſé & mis en proye !

N'eſtoit-ce aſſez d'empeſcher mon renom
Et mes deſſeins, ſi encore, Seigneur,
Tu ne m'oſtois le vray cueur de mon cueur ?
C'eſt, lâs, ma ſœur unique,
Dont l'amour vray & la vie & le nom
Fut vers moy Angelique ;

Tu ne m'oſtois, dis-je, ma propre ſœur,
Qui en mon mal, en mon affliction,
Eſtoit mon bien, ma conſolation,
M'aymoit plus que ſa vie,
Que j'aymoy plus que ma vie & mon cueur,
M'eſtant ſœur & amie.

Tu ne m'oſtois en ſa plus belle fleur,
Prenant pour toy le fruict tant esperé,
Celle qui m'a à la mort reſpiré
En ſes tourmens extremes,
Tu ne m'oſtois ma vie en grand'douleur,
Ains mon ſecond moy meſmes.

Comment pourray-je, ô Seigneur, ſupporter
De nos deux cueurs la ſeparation,
Si mon cueur n'a par toy diſcretion,
Veu l'ennuy qu'il endure,
S'il n'a par toy conſtance à la porter,
Afin qu'il ne murmure?

Helàs, Seigneur, avois-tu tout exprés
Orné ſon corps de vraye chaſteté,
D'eſprit gentil, de grâce & de beauté,

D'amour, de courtoysie,
Pour d'avantage augmenter nos regrets
Quand tu l'aurois ravie ?

As-tu voulu attendre à l'appeller
Lors qu'on vouloit luy choisir un epoux
Pour estre au ciel le sien, comme jaloux
Qu'autre en eust jouissance ?
Comme aux mortels il te plaist de celer
Ta haute providence !

Tu es donc morte, ô chere sœur, sans moy ;
Mais s'il eust pleu à Dieu m'appeller lors,
Je fusse heureux où je meurs de mil morts
Pour ta mort violente,
Tant m'importune un souvenir de toy
Qui tousjours se presente.

Tu fais grand gain & grand'perte je fais,
Mais puis qu'en Dieu, par son ordre estably,
Tu meurs devant, je ne veux qu'en oubly
Ton amour soit esteinte,
Ains en mon cueur j'auray de tes bienfaits
La souvenance emprainte.

Tu m'as aidé à porter maint ennuy
Dont je venoy chargé de quelque lieu,
Aydé d'avis, aydé à louer Dieu,
A supporter d'un pere :
Mais où pourray-je aller querre aujourd'huy
Confort à ma misere!

Lâs, quel plaisir auray-je ou quel confort,
Vivant sans toy, en profonde douleur!
Mais, pour le moins, Adieu te dis, ma sœur,
Adieu, & garde en sorte
Nostre amitié que mesme apres ta mort
Elle ne soit point morte.

CHANSON.

C'est trop pleuré, c'est trop suivy tristesse,
Je veux en joye ébattre ma jeunesse,
Laquelle encor comme un printemps verdoye :
Faut-il tousjours qu'à l'estude on me voye?
C'est trop pleuré.

Mais que me ſert d'entendre par ſcience
Le cours des cieux, des aſtres l'influence,
De meſurer le ciel, la terre & l'onde,
Et de voir meſme en un papier le monde ?
C'eſt trop pleuré.

Que ſert, pour faire une ryme immortelle,
De me ronger & l'ongle & la cervelle,
Pouſſer ſouvent une table innocente,
Et de ternir ma face paliſſante ?
C'eſt trop pleuré.

Mais que me ſert d'enſuyvre en vers la gloire
Du grand Ronſard, de ſçavoir mainte hiſtoire,
Faire en un jour mille vers, mill'& mille,
Et cependant mon cerveau ſe diſtille ?
C'eſt trop pleuré.

Cependant l'âge en beauté fleuriſſante
Chet comme un lys en terre languiſſante.
Il faut parler de chaſſe, & non de larmes,
Parler d'oyſeaux & de chevaux & d'armes :
C'eſt trop pleuré.

— CLXII —

Il faut parler d'amour & de liesse,
Ayant choisy une belle maistresse,
J'ayme & j'honore & sa race & sa grace ;
C'est mon Phœbus, ma Muse, & mon Parnasse !
C'est trop pleuré.

Digne qu'un seul l'ayme & soit aymé d'elle,
Luy soit espoux, amy & serf fidele
Autant qu'elle est sage, belle & honneste,
Qui daigne bien de mes vers faire feste :
C'est trop pleuré.

Va t'en, chanson, au sein d'elle te mettre,
A qui l'honneur, qui ne me doit permettre
Telle faveur, est plus cher que la vie.
Hà, que ma main porte à ton heur d'envie !
C'est trop pleuré.

— CLXIII —

SONNETS D'AMOUR.

A SA MUSE GUERRIERE.

Va ſans moy, Muſe, en Beauce avec mon pleur.
Làs, ſi quelqu'une eſtoit encor en vie,
Tu irois là, ſans te porter envie,
C'eſtoit le but & le cueur de mon cueur !

Si quelque cueur envers toy n'eſt moqueur,
Deſire luy plus d'heur & plus de vie
Que celle n'eut qui m'a eſté ravie
Du ciel jaloux, qui me porte rancueur.

Hà je voudroy que l'honneur m'euſt permis
Ainſi qu'à toy d'aller voir mes amis !
Mais ſi quelqu'un te gauſſoit d'aventure,

Deſire luy malheureuſes amours
Ainſi qu'à moy, d'eſtre au froid ſur la dure,
Et ſans argent d'eſtre en guerre touſjours.

SONNET I.

Errant un jour mon cueur en un chaſteau
Fut pris par l'œil d'une Nymphe gentille,

Qui ſe monſtroit, eſtant belle entre mille,
De ce chaſteau l'ornement le plus beau.

Du plus ſubtil de la terre & de l'eau
Le ciel la fit de façon tant ſubtile
Qu'en moy je ſens mon merite inhabile
Pour meriter un ſi rare joyau.

Que n'ay-je l'heur des chevaliers errants
Pour luy monſtrer par armes que je l'ayme
Ayant plus qu'eux l'amour & le cueur grands,

Pour luy monſtrer mon amour, ſi extreme
Que, pour l'aymer et gaigner ſur les rancs,
Je me voudroy perdre & haïr moymeſme !

II.

Helàs, que ſens-je en moy? Qu'eſt-ce qui me tranſporte,
Qui m'egare l'eſprit, & quelle ardeur nouvelle
Sans toucher au dehors eſt dedans ma mouëlle
Entrée maintenant par je ne ſçay quell'porte?

Làs, comment puis-je avoir une douleur ſi forte ?
Comment puis-je ſouffrir une paſſion telle?
Comment ne meurs-je point, veu la peine cruelle
Que mon ame geſnée inceſſamment ſupporte ?

Helàs, comment ce feu qui toufjours fe r'allume
Et qui brufle fans ceffe, enfin ne fe confume?
Que ne meur-je une fois, fans tant de fois mourir?

Que mon pleur n'eftaint-il tant de feux fi ardans
Pour finir tant de morts que je fouffre au dedans,
Ou que ne fait mon feu tant de larmes tarir?

UNE DAMOYSELLE

A L'AUTHEUR.

Si ce païs pouvoit eftre l'adreffe
De ton fejour durant toute l'année,
Tu gaignerois, peut eftre, une maiftreffe
Qui t'ayme, honore, et qui n'eft pas mal née :

Mais ton fejour eft comme une nuée
Qu'un vent guerrier fait changer de païs :
Qu'elle ait au moins ton cueur eftant aymée,
Puifque le fien & fon fens tu ravis.

RESPONSE DE L'AUTHEUR.

En tous païs peut faire sa demeure
L'homme amoureux de vertu & d'honneur :
Si tel ne suis, au moins je vous asseure
Que la vertu j'ayme en vous de bon cueur.

Si je sçavois avoir tant de faveur
Que d'estre aymé de vostre bonne grace,
Il n'est païs, richesse, ny grandeur,
Que pour l'amour de vous je ne quittasse.

A ELLE.

III.

Sage beauté, dont j'advouë estre espris,
En qui reluit une belle estincelle,
De celle à Dieu je rend grace immortelle
A toy qui as reveillé mes esprits.

Dieu t'a fait naistre à fin qu'estant surpris
De toy j'esleve à sa beauté plus belle
Mes sens ravis ; si toy qui es mortelle
Me fais voir Dieu, en dois-je estre repris ?

O chaste Amour qui deux cueurs et deux ames
Unis ensemble & qui tous deux enflammes
Au sainct desir de vertu & d'honneur!

Du peuple ignare accable le murmure,
Qui, de vertu & d'honneur n'ayant cure,
Ne peut de toy comprendre le grand heur.

SUR SON NOM RETOURNÉ.

JE PASSE HÉLÈNE D'UN SI (1).

IV.

Le Ciel vers vous si prodigue a esté
D'heurs & de biens, de grace & de largesse,

(1) Nous croyons voir dans ce nom *Jehanne Du Plessis*, cinquième enfant de Louis Du Plessis, seigneur de Richelieu, cette *nymphe qui n'est pas mal née*, *cette nymphe* que le poète errant rencontra dans un grand château dont elle était l'ornement, château où il put la voir lors de la campagne de Touraine et de Poitou (1568), lors du siège de Loudun et de la bataille de Montcontour. D'après la Chesnaye-des-Bois (*Dictionnaire*, t. XV, dernière édition, p. 947), elle épousa Pierre Frétard.

Que vous paſſez Corinne de ſageſſe,
D'honneur Lucrece, Helene de beauté :

Que vous paſſez celle-là de bonté
Qui alaitta d'un pere la vieilleſſe,
Car vers la mere, en voſtre grand'jeuneſſe,
Vous avez fait ſemblable charité :

Que vous paſſez en grace une deeſſe
Sous corps humain : & meſmes pourroit-on
Vous dire plus que vous dit voſtre nom ?

C'eſt qu'en paſſant & Corinne & Lucrece
De beauté ſage & Helene d'un si,
Avec beauté vous eſtes ſage auſſi.

V.

Il fait beau voir es œuvres de nature
L'émail d'un pré de mil fleurs diapré,
Un oyſeau peint, un ruiſſeau azuré,
Un arbre en fleur, un boccage en verdure,

Il fait beau voir la diverſe peinture
D'un païſage, au ciel l'arc bigarré,
Une mer calme, un air bien temperé
Voir un parterre compaſſé par grand'cure.

Il fait beau voir mil fleurettes decloſes,
Œillets & lys, violettes & roſes,
Un aſtre ardent, une vermeille aurore,

Il fait beau voir un printemps gracieux,
Un cler ſoleil, mais je ſouſtien qu'encore
Voſtre beauté eſt plus belle à noz yeux.

VI.

Dieu, pour monſtrer en vous de ſa beauté
Quelque rayon, fit vos traits de meſure,
Et d'une roſe & d'un lys, par grand'cure,
Pour voſtre taint a le taint emprunté.

D'un aſtre il prit, pour voſtre œil, la clarté,
Et de pur or fit voſtre chevelure,
Bref il portrait en vous ſa pourtraiture
Pour nous attraire à voir ſa deité.

Il vous fit naiftre à fin que noftre cueur
Par la beauté qui n'eft qu'une eftincelle·
Comprit, mortel, fa beauté immortelle.

Encores fuis-je heureux en mon malheur
Qu'en cefte guerre au moins j'aye ceft heur
De voir, paffant, une beauté fi belle.

VII.

Puifqu'il me fault obeir à l'honneur
Et prendre encor fi malheureufes armes,
Adieu vous dis avec foupirs & larmes,
Au lieu de moy je vous laiffe mon cueur.

Mais f'il vous plaift que je foye vainqueur
Et que j'acquiere au fait de mil allarmes,
Avec valeur, honneur fur tous gendarmes,
Baillez le voftre avec quelque faveur.

Baillez le moy, & pour l'amour de vous
Je porteray vos faveurs devant tous,
En quelque affault ou en quelque battaille.

Adieu encor, & que je vous embraſſe :
Je vous ſupplie en quelques lieux que j'aille
Ne m'eſlongner de voſtre bonne grace.

UN ADIEU AUX DAMES.

VIII.

Puiſque l'honneur, malle-bouche, & l'envie
Me font en guerre abſenter de vos lieux,
Dames, il fault vous dire mes adieux :
Adieu donc celle ou giſt l'heur de ma vie!

Adieu l'Amour & ma douce ennemie,
Adieu ſa grace, adieu ſes riants yeux,
Larrons des cueurs, adieu cueurs gracieux,
Qui m'ont, chez vous, fait tant de courtoyſie.

Adieu, ſur tout, celle que par raiſon
Je dois aymer, m'aiant en ſa maiſon
Chery longtemps : adieu vers, adieu ryme,

Adieu plaiſir, adieu ma liberté,
Adieu mon cueur au cueur d'une arreſté,
Qui, joint au mien, me rend plus magnanime.

A ELLES ENCOR.

IX.

Lâs, ce pendant qu'avec voſtre bel œil
Vous ſçavez faire à maint œil douce guerre,
Nous la faiſons, mais en diverſe terre,
Au froid, au chault & contre noſtre veuil.

Et ce pendant qu'avec voſtre rezeuil (1)
Prenez maint cueur & le tenez en ſerre,
Maint priſonnier nous prenons pres Sancerre,
A mainte ailleurs ſaiſant porter le dueil.

Et ce pendant qu'en joye ou qu'en muſique
Ou qu'en feſtins voſtre eſprit ne ſ'applique,
De ſang humain nous paiſſons comme loups,

(1) C'est-à-dire *résel*, *réseau* (*reticellum*).

N'oyant parler que de meurtre & carnage,
De feu, de ſang, d'armes & de pillage...
Noſtre ſeul bien eſt de penſer en vous.

X.

Doux roſſignol, dont la plaiſante voix
Fait mil fredons en muſique excellente,
Si de chanter auſſi bien je me vante,
Si comme toy je lamente en ces bois :

Va, je te pry, ſi lamenter tu m'oys,
Vers ma maiſtreſſe, & mon mal luy preſente :
Par ton doux chant fléchy la, & l'enchante,
Dy luy qu'avoir tes ailes je voudrois :

Dy luy touſjours que je repenſe en elle,
En ſa douceur, en sa beauté plus belle
Que ce printemps, ces roſes, & ces lys.

Hà, que je porte à tes amours d'envie,
Car quand tu veux tu careſſes t'amye,
Et moy, chetif, d'elle abſent, je languis !

XI.

Ayant fouffert autant d'ennuys & de malheur
Que pauvre gentil-homme oncq fouffrit en fa vie,
Comme un jour je penfois la fortune affouvie,
Et pofant le harnoys voir quelqu'une en tout heur,

Voicy, pour m'achever, nouveau fubject de pleur :
C'eft qu'au camp j'ay bien fçeu que mort me l'a ravie !
Donc tu n'es plus, Maiftreffe, & de moy n'es fuyvie,
Veu que tu m'aymois plus que tes yeux ny ton cueur !

O quelle douleur j'ay de te fur-vivre au monde,
Moy qui le plus chetif de tous chetifs je fuis!
Efprit de l'univers qui regis le deftin,

Qui fais mouvoir le ciel, la mer, la terre & l'onde,
N'es tu point encor las de m'affliger d'ennuys !
A quelle fin, Seigneur, referves-tu ma fin ?

XII.

Quel plaifir puis-je avoir de voir en ce printemps
Le vert, le bleu, le jaune en mil beaux paifages,

De voir l'azur des eaux & le vert des bocages,
L'email des prez fleuris & le tapis des champs :

Quel plaiſir puis-je avoir d'écoutter les doux chants
Des oyſeaux amoureux & les bruyants rivages,
D'ouïr le roſſignol qui meſme en ſes ramages
Rechante mes regrets & mes ſoupirs trenchants :

Quel plaiſir puis-je avoir de ſentir mil fleurettes,
Œillets, roſes & lys, lavande & violettes,
Si la guerre eſt touſjours, & ſi celle au ſurplus

Pour qui je deſiroy de voir la paix future
Et du gaillard printemps la diverſe peinture,
Et pour qui je vivoy, ſur la terre n'eſt plus ?

XIII.

Puiſque Dieu veult rejoindre à luy ceſte beauté
Qu'il monſtra pour m'attraire à ſa beauté plus belle,
Je veux donc à luy ſeul, ſans luy eſtre rebelle,
Rejoindre ceſt amour duquel j'ay trop chanté.

— CLXXVI —

Puiſque m'amour eſt jointe à ſa Divinité,
Je ne veux plus aymer nulle beauté mortelle,
Sinon pour contempler la beauté eternelle,
Quittant l'amour cruel, dont j'ay trop lamenté.

Je ne veux plus, ſinon qu'en Dieu, & qu'en moy-meſme,
Chercher contentement. Adieu donc Cupidon,
Adieu ſon feu cuyſant, ſa paſſion extréme,

Adieu ſon arc, ſes traits, ſa trouſſe & ſon brandon :
J'ay trouvé l'amour vray & parfait & ſuprême
Duquel je ne crain point la ſeparation.

FIN DES PREMIERS

SONNETS D'AMOUR.

SECONDS SONNETS D'AMOUR.

QUATRIN DE L'AUTEUR.

A la plus belle & gente Marguerite
Qui foit en France & perle & fleur d'élite,
BONDAROY donne & fon livre & fon cueur,
N'ayant prefent de plus haulte valeur.

I.

Les uns diront la beauté de la rofe,
Que Venus fit de fon fang vermeillette
Quand une ronce offenfa la doucette,
Autres louront l'œillet fur toute chofe ;

Mais quant à moy fur toute fleur declofe,
Soit le narcys, ou foit la violette,
Je chanteray l'honneur d'une fleurette
Au beau jardin d'Amour naguere eclofe :

J'auray toufjours en la bouche & au cueur
La MARGUERITE eftant des fleurs la fleur :
Et pour la rendre en fa beauté parfaitte,

Je voudroy tant l'arroſer quelque jour,
Qu'eſtant entré au beau jardin d'Amour
Cueillir je puiſſe une fleur ſi tendrette!

SUR SON NOM RETOURNÉ.

TU GUERIS D'AMOUR MERITÉ.

II.

Si plus d'amour qu'à moy vous ay porté,
Si envers vous j'ay eſté ſi fidele,
Si par mes vers vous puis rendre immortelle,
Gueriſſez moy de l'amour merité :

Si je puis donc chanter voſtre beauté
Et par mon art vous faire la plus belle
Qui jamais fut, ſans m'eſtre plus cruelle,
Gueriſſez moy de l'amour merité :

Si vous avez par vos graces encore
Mon cueur martyr ſouſtrait & maltraitté,
Si j'ay tourné voſtre nom que j'honore,

Faittes au moins ſon inverſion vraye,
Et par voſtre œil qui m'a faitte la playe,
Gueriſſez moy de l'amour merité.

III.

Veux-tu doncques laiſſer en ſa fleur la plus verte
Ton bel âge fleſtrir par une nonchallance?
Ne veux tu point gouſter au fruiɕt de la Jouvence,
Qui, perdue, jamais ne ſera recouverte?

Veux tu donc eſpargner ce dont on n'a point perte
Quand encor tout le monde en auroit jouiſſance?
Pourquoy n'acceptes-tu ceſte tant bonne chance,
Puiſque l'occaſion nous a ſa porte ouverte?

Crois-tu touſjours fleurir en beauté deſirée?
Ne crains tu point qu'Amour avec deuë vangeance
Ne puniſſe ta mine & ton orgueil farouche?

Mais comme les grifons du mont Hyperborée
Veux tu garder ſoingneuſe un threſor d'excellence,
Dont tu ne jouïs point & ne veux qu'autre y touche!

IV.

Encor que voſtre nom vous die que ſur moy
Qui vous ſuis ſerviteur ſi conſtant & fidele

Regiſſiez vos vertus & que m'oſtiez d'emoy,
Nonobstant vous fuyez & ne vous chault de moy
Qui vous puis honorer & vous rendre plus belle
Que ces Nymphes qu'avoit Diane autour de ſoy.

Mais ne ſuis-je pas né ſoubs une eſtrange eſtoille
D'aymer celle qui n'ayme & de n'aymer pas celle
Qui voudroit bien m'avoir pour chanter ſa beauté!

Pour le moins ne veuillez voſtre beau nom deſdire,
Mais pluſtoſt que voſtre œil qui cauſa mon martyre
Me gueriſſe, piteux, de l'amour merité!

A DIEU.

V.

O Dieu qui regis tout par ta grand'Providence,
Si j'ayme une beauté par ta permiſſion,
Qui comme moy t'adore en ta religion,
Encor que je ne ſois digne de ta preſence,

Je te ſupply, permets de nos cueurs l'alliance,
Ou bien, ſ'il ne te plaiſt, distray l'affection
Que je luy porte, à fin que, franc de paſſion,
Je penſe mieux en toy & que moins je t'offenſe.

Si tu vois qu'avec elle je puiſſe d'avantage
T'aymer & honorer, & moins te courroucer,
Fay que touſjours je l'ayme, & l'union advance :

Mais ſi tu vois, Seigneur, que par ce mariage
Je puiſſe moins t'aymer & bien plus t'offenſer,
Fay que l'union rompe & que plus je n'y penſe.

VI.

Hà, que celuy eſt né ſoubs mauvaiſe influence
Qui ſert un cueur ingrat ou qui du Ciel conduit
Ayme, ſans eſtre aymé, une beauté qui fuit,
Qui d'aymer n'entend l'heur & ſort encor d'enfance !

Je ſuis martyr d'aymer une jeune ignorance ;
J'ay beau la careſſer, la prier jour & nuit,
Et lui monſtrer à nud mon pauvre cueur deſtruit,
Elle n'a de mes maux ny de moy connoiſſance :

— CLXXXII —

J'ay beau mettre en avant les dons qu'on a des Cieux,
Sçavoir, Vertu, Nobleſſe, eſtre humble & gracieux,
Et pour mieux la fleſchir avoir perſeverance,

Elle ne reſpond rien ; un ſot luy plaira mieux.
Ce pendant je ne puis d'amour fuir la puiſſance...
Ne ſuis-je donc pas né ſoubs mauvaiſe influence ?

VII.

O cueur ingrat plus dur qu'un rocher ſtable,
Plus dur & froid qu'un marbre ou diamant,
Adieu te dis, puis qu'on meurt en t'aymant,
Puiſque tu m'es ſi dur & variable.

L'eau cave un roc avec le temps muable,
Le ſang de bouc reſoult communément
Le diamant & le briſe ayſément,
Le marbre on ſie avec l'eau & le ſable :

Mais de mes pleurs, de mes plus grands ſanglots,
Ny de mon ſang l'eau, le vent, & les flots,
Ny mon tourment, ny mon humble prier,

Ny ma vertu ne t'ont peu nullement
Caver, brifer, refoudre, ny plier,
Plus dur qu'un roc, qu'un marbre ou diamant (1).

VIII.

Adieu celle qu'en vain j'ay longtemps eftimée,
A qui plus d'amitié j'ay porté qu'à moy mefme,
A qui n'ont faict pitié foupirs, ny pleur extrême,
Ny langueur que je porte en la face imprimée.

Adieu celle qui deuft de moy eftre blafmée,
Ayant un cueur de marbre & fi froid qu'Amour mefme
Ny mon vers n'a flechy, ny mon taint trifte & blefme.
Adieu celle qui veult fans aymer eftre aymée :

Adieu celle qui fuit : car d'avoir trop aymé
Sans party, je ne veux de tous eftre blafmé.
Dieu vueille qu'elle efprouve un jour ma paffion,

(1) Cette pièce a été réimprimée en 1574, à la suite du *Blafon des Pierres précieufes* sous ce titre : *Au cueur dur d'une Damoyfelle.* Dans cette seconde édition, La Taille a modifié ainsi le dixième vers :

Ny de mon cueur l'eau, le vent & les flots...

au lieu de

Ny de mon *fang* etc.

Et que de BONDAROY ait plus grand'cognoiſſance!
Je ſuis ſeur que bien toſt j'auroy d'elle vangeance,
Et qu'elle auroit trop tard de moy compaſſion.

ÉPITAPHES.

L'ÉPITAPHE D'UN SEIGNEUR FRANÇOIS

QUI PARLE LUY-MESME.

Si jamais homme éprouva le malheur,
Je ſuis celuy qu'on doit plaindre avec larmes,
Moy, qui fus l'heur & l'honneur des gendarmes,
Et qui, fait grand, euſſe acquis grand honneur :

Si l'heur m'euſt rit autant que la valeur
Que j'ay monſtré, au fait de mill'allarmes,
De mill'combats & de mille faits d'armes,
J'euſſe en honneur ſurpaſſé tout ſeigneur.

O quel malheur qu'apres mainte victoire,
Moy ſur le poinct de ſouveraine gloire,
Meure d'un plomb ſans avoir combattu!

Mais plus heureux euſt eſté mon jeune âge,
Si ma querelle euſt eſté autant ſage
Que maproueſſe eſtoit grande en vertu.

L'EPITAPHE D'ANGELIQUE,

SA SŒUR,

PARLANT ELLE-MESME (1).

Si oncq'un mort pour ſa grace & valeur,
Pour eſtre mort en ſa verte jeuneſſe,
Ait merité qu'on plaigne ſon malheur,
C'eſt moy qu'on doit regretter avec pleur,

(1) Cette épitaphe fut transcrite sur une plaque de cuivre dans l'église de Bondaroy, au-dessus du confessionnal ; elle portait les suscriptions suivantes : « *Epitaphe d'Angélique de la Taille, fille unique de Louis de la Taille, ſeigneur de Bondaroy, qui giſant icy parle elle-meſme. — Elle mourut le 27 de juin 1571, le 18e an de ſon âge. Jean de la Taille a écrit ces vers à la mémoire éternelle de ſa ſœur unique qu'uniquement il aimoit.* » (Registre de la fabrique de Bondaroy).

Moy qui ſuis morte issue de nobleſſe,
Qui en fleur d'âge, ayant grace & beauté,
Euſſe, peut-eſtre, en vraye chaſteté
Paſſé Lucrece & Corinne en ſageſſe;

Moy qui ſuis morte au grand regret de tous,
Comme on penſoit de moy faire alliance
Avec quelqu'un, mais Dieu ne veut, jaloux,
Qu'autre que luy ſoit mon parfait epoux,

Ny qu'un mortel ait de moy jouiſſance :
Moy qui ſuis morte, ainſi que bien ſouvent
Meurt une fleur, d'un brouillard ou d'un vent,
Fleur qui d'un fruict donnoit grand'eſperance.

Moy qui ſuis morte en ce temps malheureux
De fer, de feu, de guerres, & de vice,
De moy non digne, au grand regret de ceux
Qui ont cognu qu'en mon cueur genereux

Oncq'ne log'a rancune ny malice,
Ains l'amour vray dont j'aimay plus que moy
Un frere amy qui m'aymant plus que ſoy
De m'honorer de ces vers fait office.

Moy qui ſuis morte au grand regret de luy
Qui maintenant, avecques pere & mere,
Croyant qu'en moy ſoit perdue aujourd'huy
De leur maiſon l'honneur & l'appuy,

Pleure & ſe deult, ſe plaint & deſeſpere...
Mais, frere, es-tu ſur mon ayſe envieux,
Moy qui jouis de la beauté des cieux,
Rejoincte à Dieu, quitte de ta miſere?

Tu ſeras joinct, & le tien pour certain,
Un jour à moy, qui ſuis en Dieu ravie :
Ne pleure donc ta perte ny mon gain :
Tout ce tien pleur & ce tien monde eſt vain.

Si tu m'aymois plus que toy, nulle envie
Tu ne voudrois porter à mon grand heur :
Mais l'intereſt de toy cauſe ton pleur,
Non moy qui ſuis plus que tu n'es en vie.

AUTRE EPITAPHE.

Puis qu'en France aujourd'huy n'abonde que ſoucy,
Que vices, que langueur, que miſere eternelle,
Dieu en a retiré celle qui giſt icy,
Voyant que ce faux ſiecle eſtoit indigne d'elle :

Et puis que les humains l'ont nommée Angelique,
Dieu & les Cieux voyant qu'un tel nom meritoit,
Pour eſtre belle & ſage conſtante & pudique,
L'ont fait jouir de l'heur que ſon nom promettoit.

— CLXXXVIII —

ESTREINES A UNE DAMOISELLE

DONT LE NOM TOURNÉ PORTE :

ESTIME L'HEUR DE GRACE (1).

Le Ciel m'ayant pour vous voir amené
M'a fait vous voir de graces ſi ornée
Que je n'ay rien, ayant l'ame eſtonnée,
Digne de vous pour vous eſtre donné :

J'offre ſans plus voſtre nom retourné
Et de mon cueur je vous euſſe eſtrenée,
Mais il n'eſt mien, voſtre grace bien née,
Voſtre œil ſi beau l'a conquis & gaigné.

Eſtant la perle & fleur des Marguerites,
Que puis-je offrir digne de voz merites ?
Dois-je donner des fleurs à une fleur ?

A une perle offrir des perles meſmes ?
Je ne vous puis, aiant deſjà mon cueur,
Mieux eſtrener que vous donner moy-meſme.

(1) Cette pièce et les deux suivantes ont été imprimées à la suite du *Blaſon des Pierres précieuſes* (Paris, L. Breyer, in-4°, 1574). — V. page CXLVIII, note.

— CLXXXIX —

D'UNE DAMOISELLE SÇAVANTE

A L'AUTEUR

CONTRE LES MÉDISANS.

Ceux qui ont peu, Bondaroy, te congnoiſtre
Ne ſçauroient trop t'avoir en bonne eſtime ;
Tu as l'eſprit aux ſciences adextre,
Qui en ſçavoir eſt preſques un abiſme.

Dieu t'a vrayment gentilhomme fait naiſtre,
Tu écris bien ſoit en proſe ou en rime,
Tandis tu as en maint lieu fait paroiſtre
De ta vertu maint effect magnanime.

Le Ciel t'a fait en tes mœurs debonnaire,
Voire humble a tous & pour en toy ſe faire
Emerveiller t'a fait naiſtre icy bas ;

Ceſtuy la donc n'a point d'yeux ni d'oreille
Ny point d'eſprit qui de toy ne fait cas
Ou qui en toy du Ciel ne ſ'emerveille.

RESPONCE DE L'AUTHEUR

A LA DAMOYSELLE.

L'efprit qui peut voftre efprit grand congnoiftre
Ne f'ebahyt de vos vers, mais de quoy
N'avez choify meilleur fubjeɛt que moy
Qui ay l'efprit & lourd & mal adextre :

Mais vous que Dieu fi gentille a fait naiftre,
Vous addreffez à moy, comme je croy,
Qui fuis fi peu & qui bien me congnoy
Pour faire mieux voftre fçavoir paroiftre :

Vous reffemblez ces prodigues d'honneurs
Qui a credit louent ces grands feigneurs,
Mais c'est à fin qu'ils fe rendent louables...

Ainfi vous plaift me prefter un fçavoir,
Mais c'eft à fin que je tache à l'avoir
Pour faire un jour vos honneurs veritables.

UNE JEUNE DAMOYSELLE

A L'AUTHEUR.

Ceux qu'il vous plaiſt honorer par voſtre art
Ne ſçauroyent trop d'iceluy faire eſtime,
Veu que ceux-la qui n'y ont point de part
Admirent tous une ſi douce ryme,

Vous ſouhaittant autant d'heur en l'adreſſe
De quelque belle & gentille maiſtreſſe
Que vaut de vous la vertu magnanime
Et que le Ciel vous a fait de largeſſe.

J'ESPÈRE SANS ESPOIR.



L'AUTHEUR A LA MORT (1).

Puis qu'au moins j'ay parfait ce mien petit ouvrage,
Je ne doibs plus, ô Mort, de toy me foucier.
Vien, vien quant tu voudras, je te puis deffier
Que tu puiffes jamais à mon nom faire outrage!

Quoi? me penfois-tu donc laiffer fans tefmoignage
De n'avoir onc'vefcu, & de moi trionfer?
Doncques me penfois-tu, ô mefchante, eftoufer,
Comme mon jeune frere, au plus vert de fon age?

Maugré toi, nous vivrons! car, publiant fes vers,
Je le pourray vanger de toi, fauffe Chymere,
Puisqu'au moins par ta faulte icy je vis encor!

Maugré toy je diray tel meurtre à l'univers,
Departant ce que j'ay d'immortel à mon frere,
Ainfi que fit Pollux à fon frere Caftor.

(1) Tiré de l'édition de 1572.



